

« Le point d'application de la force de gravité se situe généralement vers la cinquième vertèbre lombaire, alors que celui de la poussée d'Archimède se situerait plutôt vers la première » /page 5

# JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP

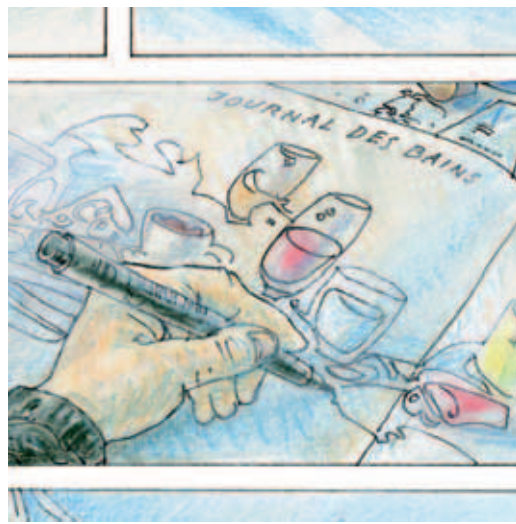
Association d'usagers des Bains des Pâquis · [www.bainsdespaquis.ch](http://www.bainsdespaquis.ch) · numéro 21 · été 2019



Jalons pour une histoire de la nage  
/pages 6-7



Carte blanche à Anna Pizzolante  
/pages 10-11



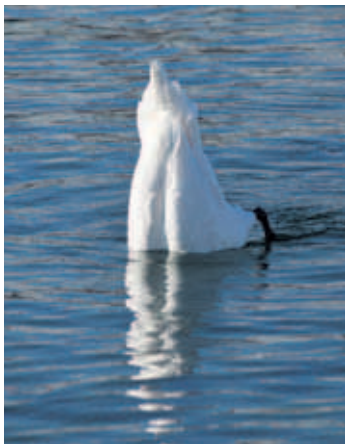
L'hypothèse du carnet volé  
/pages 30-31



13<sup>e</sup> édition des Aubes  
/page 38

## ÉDITO

## Le corps dans l'eau



Jean Firmann

On le sait depuis toujours, l'homme est majoritairement composé de flotte, comme le concombre, et la femme, pareillement d'autant du même liquide, comme toute bonne courge. C'est peut-être pour cela que l'humanité aime tant à se baigner et qu'elle rêve de plonger toute chose dans l'eau. Carottes, choux, os à moelle, clous de girofle ou clous rouillés, bouts de bois ou bateaux, assiettes, casse-roles, voire même notre cher ami Archimède, dont nous évoquons quelques aspects au fil des pages à venir.

Le corps dans l'eau est la grande aventure humaine. Celle de l'invention, de la naissance, de l'apprentissage, du courage, du retour à la nature première de chacun d'entre nous. Surtout en ces temps de grandes migrations où les navires mal calfatés et surchargés, les Zodiac dégonflés aux francs-bords à ras la vague, les gilets et les bouées qui sont plus de noyade que de sauvetage, contribuent à nourrir le fond des océans qui à leur tour bientôt nous nourriront.

Il faut imaginer combien de passeports auront sombré dans ces eaux-là, combien de couvertures et d'habits chamarrés finiront par faire de nos abyssales cathédrales sous-marines un patchwork coloré à jamais immergé.

Il n'est donc pas inintéressant de savoir nager ou flotter, pas inintéressant de savoir construire des embarcations propres à naviguer, pas inintéressant de savoir pomper les fonds de cales ou les bassins de radoub. Et pas moins inintéressant encore de savoir préparer une bonne soupe. Soupe de courge, de concombre, de navet, de clous, soupe de noyés, de bénitiers ou de prophètes.

Quoi qu'on en dise, l'adage populaire voulant que tout objet plongé dans l'eau en ressorte mouillé, se vérifie. Pour autant qu'il en ressorte... bien sûr.

La rédaction

## Histoires de bains

Le temps du festival Poésie en ville en septembre 2018, Caractères mobiles a pris ses quartiers dans deux cabines de bain installées sur la jetée des Pâquis. Les trois auteurs du collectif – Catherine Favre, Mathias Howald et Benjamin Pécoud – ont recueilli les histoires que baigneurs et festivaliers sont venus leur raconter trois jours durant. En voici quelques-unes.

## C'est le souvenir du premier bain

de ma fille aînée. Elle s'est dépliée dans l'eau, comme une fleur. Quand je l'ai sortie de l'eau, elle s'est remise en boule.

## Quand elle était petite,

elle vivait près d'une rivière, au Portugal. Il n'y avait que les garçons qui pouvaient se baigner, les filles, elles, n'avaient pas l'autorisation de se mettre en maillot. Elle regardait les garçons se baigner. Elle en avait tellement envie. Quand elle est arrivée ici, il y a trente ans, elle a fait une thérapie pour vaincre sa phobie de l'eau. Il y avait beaucoup de monde, des gens qui venaient de pays où il y avait la mer et qui ne savaient pas nager. Maintenant, elle aimerait atteindre la plateforme à la nage. La dernière fois qu'elle a essayé, elle s'est arrêtée à mi-chemin et elle est revenue au bord.

## C'est une histoire affreuse,

mais vraiment affreuse. Je vous la raconte quand même? Bon, c'était donc ici aux Pâquis, à l'heure de l'apéro. On donnait du pain à des petits moineaux quand tout à coup un goéland à l'œil torve a fondu sur l'un des moineaux, il l'a chopé, l'a secoué et l'a englouti. C'était affreux. On en est restés bouche bée.

## C'était en Turquie.

Je voulais pas aller aux bains mais elle m'a forcé, et comme c'était pas mixte, on s'est donné rendez-vous une heure après. Je suis entré, c'était une salle magnifique, peut-être du XVII<sup>e</sup> siècle, avec une immense coupole. Je suis allé dans le bain de vapeur. Puis dans la piscine chaude. Je me suis fait masser. Et je me suis endormi. Elle m'a beaucoup attendu.

## Ce matin,

j'ai pris un bain bien plein. Quand il y a beaucoup d'eau, c'est plus facile de se relever. D'abord je me tourne, ensuite je me mets sur les genoux et comme ça je peux me relever pour sortir de l'eau. C'est ma mère qui m'avait montré comment faire, la pauvre. Et maintenant, c'est moi qui en suis là.



## Elle dit, tous ces allers-retours

jusqu'au phare, tous ces pas paisibles. Dans son pays à elle, un phare est un finistère, la fin de la terre avant la grande grande mer. Ici, le phare est au centre, c'en est perturbant. Elle est native d'une île, son île est une terre entourée d'eau, le lac ici est une eau entourée de terre, c'en est perturbant.

## Je n'ai plus de baignoire

et ça m'inquiète. Depuis que j'ai déménagé en Valais, je n'ai plus qu'une douche. Il me reste plus qu'à me baigner dans des lacs frisquets.

## Je me baigne dans le lac

au minimum une fois par semaine et j'essaie d'y aller le plus tard possible dans l'année. Dès la deuxième traversée, entre la plage du début et le phare, j'avance plus vite, ça me libère la tête, ça me redonne confiance, ça remet les idées en place. J'ai la sensation d'avancer dans la vie. Je ne pourrais pas vivre dans une ville où il n'y a pas d'eau. J'ai eu de la chance, j'ai vécu à Bâle où il y a le Rhin, à Locarno le lac Majeur, à Barcelone la mer, et maintenant à Genève.

## Oh, ce n'est pas très original

mais à la fin de l'été, avec ma collègue, on a une petite tradition. On prend le lunch sur un pédalo du lac de Genève. Et on se baigne. Parce que je n'aime pas toucher les bords des lacs, ils sont un peu visqueux.

## C'est l'été,

elle est ici, aux Pâquis, après avoir passé quatre ans à l'étranger. La rotonde annonce la course autour du phare. Il y a une centaine de personnes. Elle se dit, allez, je la fais. Elle a envie de faire un truc d'ici, de Genève, pour se réintégrer dans sa communauté, dans sa ville. Les plus compétitifs partent vite et les autres trouvent leur place, à chacun son bout d'eau. Elle n'a pas écouté les résultats de la course.

## Je suis arrivé à Genève

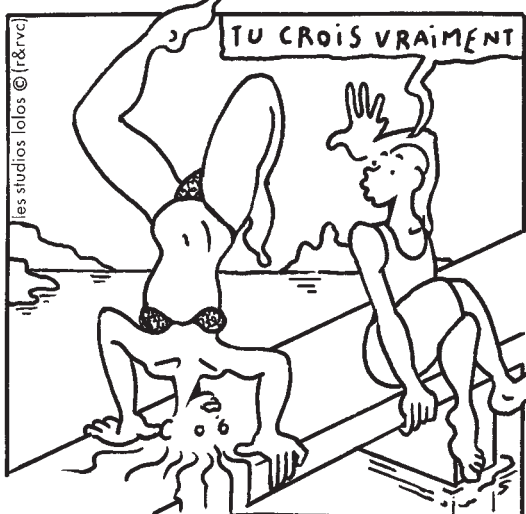
il y a cinq ans. C'était au cycle, je me souviens, on avait un cours de natation à Varembe, je ne savais pas du tout nager. On m'a dit, ça, c'est le bassin où on va faire les cours, et sans réfléchir j'ai sauté. Mais en fait je ne touchais pas le fond, j'étais en panique et une prof a dû venir me chercher. Depuis ce jour, j'ai la phobie d'entrer dans un bassin où je n'ai pas pied. Mais j'aime bien, je veux dire, j'aime bien l'eau.

## Quand j'avais cinq ou six ans,

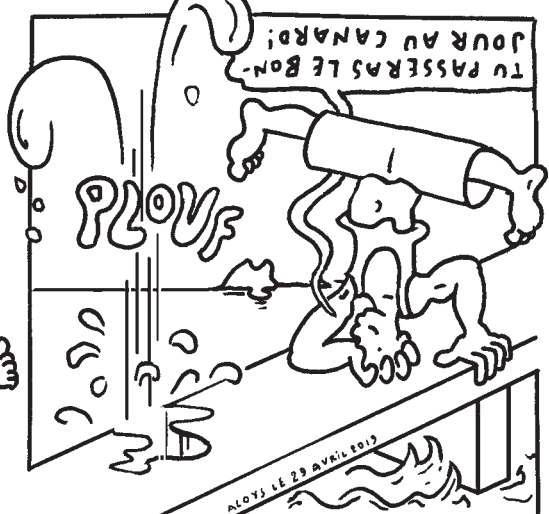
j'allais dans mon village d'origine au bord du lac de Lugano. Pour aller au lac, ça descend assez vite jusqu'à une planche et là je pêchais. J'ai crié, j'en ai un! Je me suis retourné et suis tombé à l'eau. Quand je suis arrivé au fond – c'est une eau trouble, sombre, le lac de Lugano –, j'ai poussé avec les pieds et quand je suis sorti, je tenais ma canne à pêche dans une main, mon poisson dans l'autre. Je ne sais plus si je l'ai mangé, ce qui m'a marqué, c'est que je n'ai pas lâché le poisson alors que je ne savais pas nager.

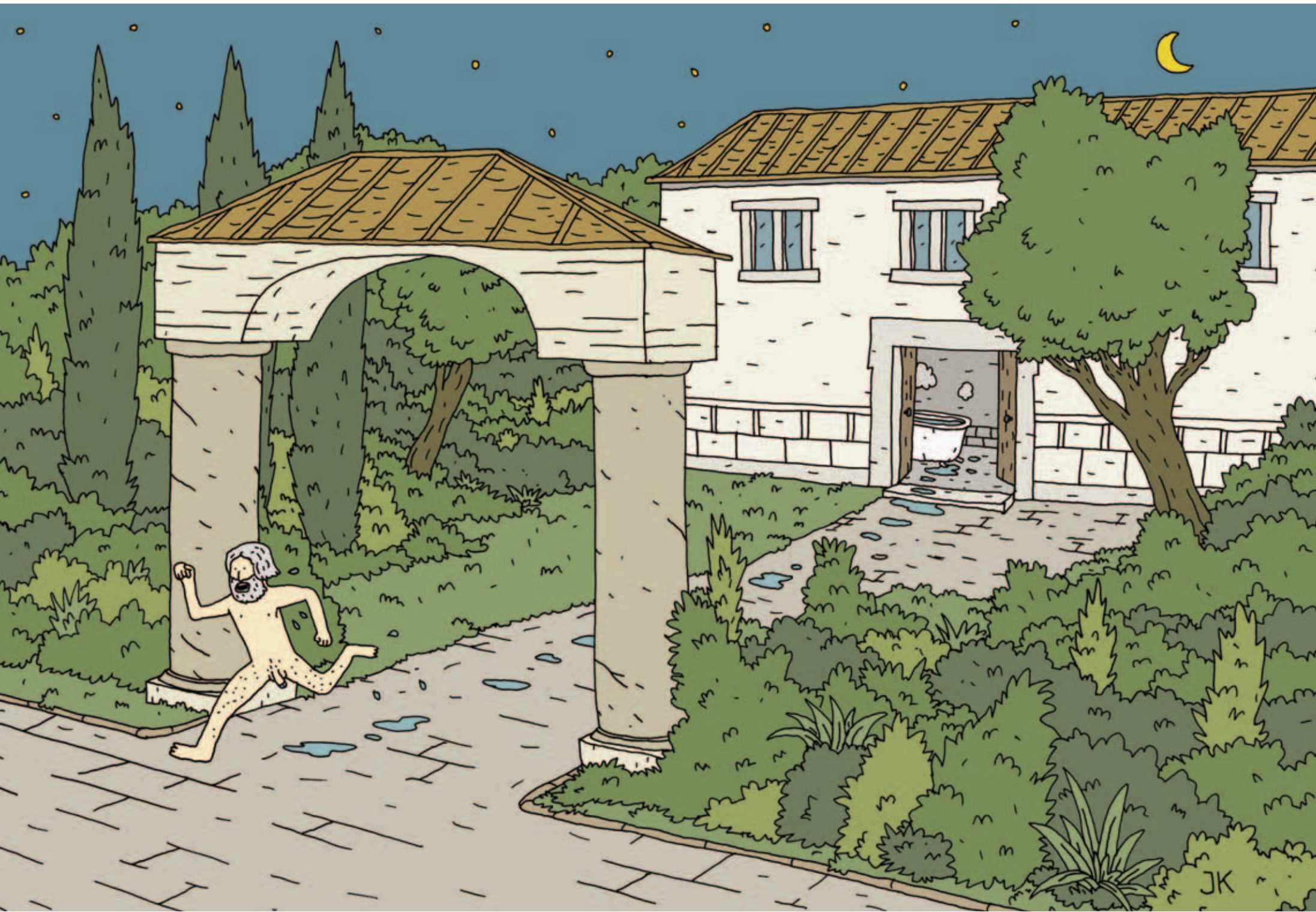
[www.caracteresmobiles.ch](http://www.caracteresmobiles.ch)

La fille et le jeune font du yoga...



et le canard?





DESSIN JEHAN KHODJA

# La pomme d'Archimède

Le fruit est mûr. Prêt à tomber. Les rues de Syracuse par ce soir de printemps s'enivrent de toutes les odeurs d'agrumes et d'épices, d'iode et de vent, dont la Sicile embaume en cette saison. Mais aussi des odeurs de fèces et de déjections qui stagnent dans les canaux, des effluves nauséabondes de végétation pourrissante et de poissons verdâtres aux yeux morts, restés trop longtemps sur l'étal des mareyeuses.

PHILIPPE CONSTANTIN

Les rues ne sont que cris, rires, vociférations de charretiers et de filles de joie. L'agora toute entière et les venelles adjacentes grouillent d'une presse colorée à cette heure du soir qui sombre doucement dans la mer, entraînant derrière elle dans cette noyade le soleil qui s'écrase comme un pamplemousse un peu blet.

Cette joyeuse ambiance se trouble soudainement par l'irruption désordonnée d'un homme nu, aussi velu et bondissant qu'une chèvre, hurlant avoir trouvé... Mais nom de Zeus, avoir trouvé quoi ?

Il y a de la beauté et de la joie dans ce corps simple et sautillant. Sa nudité ne choque personne. Elle amuse au contraire. Cette ville en a vu d'autres, de ces drôles d'oiseaux, elle qui tire son nom d'un mot phénicien, la désignant de « pierre aux mouettes ».

Syracuse, comme tant de villes, comme tant de ports, laisse à ses matrones le jour durant le droit d'haranguer la foule et de présenter à l'astre solaire tout ce qu'elle a de civilisé, d'ordonné, de bonnes manières, de bondieuseries et de respect. Mais voilà, dès que la lune montre son cul, les marchandes de poissons et les commères reculent pour laisser place aux prostituées, aux pivoirs et aux savants fous. Et

celui-là, qui vient de passer, exhibant sa nature dans toute sa gloire, n'est pas des moindres.

Archimède n'est un inconnu pour personne ici. Lui, le maître-penseur, comme l'indique son patronyme, qui à trop penser ne se souvient plus si tout à l'heure, somnolant sous un arbre, c'est une pomme, une goutte de rosée ou un citron qui lui est tombé sur la tête. Il s'en va donc se rafraîchir les idées dans sa baignoire, sous laquelle crapote un petit feu afin de garder tiède l'eau du bain.

Cette longue immersion lui démontre que plusieurs des axiomes auxquels il songe depuis longtemps sont prouvables. Premièrement, que tout corps plongé dans un liquide en ressort mouillé. Deuxièmement, que ce corps déplace un certain volume d'eau et que, s'il remue trop dans sa baignoire, celle-ci finit par déborder.

Il constate d'autres conséquences collatérales à une immersion prolongée. Tel, par exemple, le rabougrissement de ses parties génitales, qui finissent par ressembler à des raisins de Corinthe. Mais comme l'île de Syracuse a été fondée par des Corinthiens, il hésite à y voir une relation de cause à effet. Ou sa peau, paumes des mains et plantes des pieds, qui se fripe comme s'il était un petit vieux de cent vingt ans.

Peut-être sa flottabilité aura-t-elle changé en même temps que son corps s'est modifié. Il lui serait plus simple sans doute de ré-

soudre cette bête énigme que son tyrannique patron lui a proposée dernièrement à propos de sa couronne. Voilà bien un problème de riche ! Et quand bien même l'orfèvre aurait-il soutiré un peu d'or pour le remplacer par de l'argent ? Non, il préfère se pencher sur des sujets plus ludiques, qui lui rappellent son enfance, quand il jouait avec ses petits camarades à refaire les guerres médiques ou celle du Péloponnèse en affrontant leurs hoplites de plomb. À ce jeu-là, il n'était pas si mauvais stratège. Mais, son esprit débordant au même rythme que sa baignoire, il opte plus volontiers pour inventer de nouvelles armes à vocation de destruction massive.

La vision du combat de deux héros, face à face, chacun seul avec son glaive et s'agitant dans la poussière et la sueur, est un peu dépassée. Il faut voir plus loin, plus grand. Il conçoit les mathématiques comme un bouton sur lequel appuyer à distance sans avoir besoin de sortir de son bain.

Il imagine déjà le futur. Le rayon gamma, le laser, l'arme totale. Il forge en rêve d'immenses boucliers polis qui, reflétant la puissance du soleil, embrasent les vaisseaux ennemis comme de simples fétus de paille. Et lui, tout seul, derrière sa parabole, qui détruit une flotte entière et noie mille hommes d'un coup d'un seul. Voilà le vrai progrès. D'autant que Syracuse, à cette heure, est plongée en pleine guerre

punique. Quand on aime la paix, comme lui, mieux vaut que la guerre ne dure pas trop longtemps. Elle est un moteur à sa pensée militaire certes, mais un frein aussi à d'autres expériences qu'il aimerait mener.

Il a constaté par exemple que, dans sa baignoire, il touche toujours le fond, alors qu'il fait très bien la planche dans la piscine de Hiéron le Second, roi-tyran de profession et de père en fils. Il devine que quelque chose le pousse parfois vers le haut. Il a vu flotter des bouts de bois et d'autres couler. Tiens, même des bateaux vois-tu. Celui-ci vogue et l'autre, à peine réduit en cendres par son ingénieux système de désintégration, disparaît sitôt sous la vague.

Oui, le voilà revenu les pieds sur terre. Il saute hors de sa baignoire, se heurte le front contre un pommier en fleurs dont une corolle lui frôle doucement le front. Le fruit n'était pas mûr, ni prêt à tomber. Archimède prend conscience soudainement de l'importance historique du moment. Il sait désormais qu'il n'inventera jamais la loi universelle de la gravitation.

Nu comme un ver, il se précipite hors de son jardin pour parcourir les rues de Syracuse et effrayer quelques pudibondes matrones, criant à tout va : « J'ai trouvé, j'ai trouvé, Euréka, Euréka... »

# Des machines au bord de l'eau : d'Archimède à Jaques Besson

La figure d'Archimède est devenue emblématique de celle du savant. On ne retient de l'ingénieur grec qu'une phrase devenue légendaire. Mais que connaît-on vraiment de ce personnage haut en couleur ? Somme toute peu de choses avec certitude.

LAURENCE-ISALINE STAHL GRETSCH\*

Fils d'un mathématicien, Phidias, qui a proposé une dimension relative du Soleil par rapport à la Lune, Archimède naît à Syracuse en Sicile vers 287 avant J.-C. Instruit par son père, il a eu des liens avec les savants de l'école d'Alexandrie, avec qui il entretenait des correspondances. C'est sa rencontre avec le roi de Syracuse Hiéron II, qui l'engage comme ingénieur, qui lui assure sa renommée. Célèbre tant auprès des Grecs que des Romains, il meurt à l'âge de 75 ans en 212 avant J.-C., lors de la prise de Syracuse par les troupes romaines. La légende raconte que le général Marcellus avait demandé qu'on l'épargne, mais qu'il aurait été tué par un soldat qu'il avait refusé de suivre, perdu dans ses calculs. Plus d'une centaine d'années plus tard, Cicéron retrouve la tombe de celui qu'il décrit dans les *Tusculanes* comme le « plus ingénieux de ses citoyens ».

Laissons les légendes et penchons-nous sur l'œuvre d'Archimède, qu'on peut découvrir à travers la douzaine d'ouvrages qui nous sont parvenus – dont des copies partiellement effacées étaient parfois cachées sous des textes chrétiens plus récents –, dans lesquels il déve-

loppe une pensée originale. Mathématicien, astronome et physicien tout à la fois, comme la plupart des savants de l'Antiquité, il s'inscrit dans une approche théorique de la science. En mathématiques, il propose une méthode pour calculer précisément le nombre Pi. Dans la ligne d'Euclide, il s'intéresse à la géométrie, par exemple au rapport de volume entre une sphère et un cylindre qu'il établit à  $2/3$ . C'est ce motif d'une sphère dans un cylindre qui était gravé sur sa tombe et aurait permis à Cicéron de l'identifier. Ces mêmes figures, en référence à Archimède, ornent les médailles Field, le prix le plus prestigieux des mathématiques contemporaines.

Ses écrits d'astronomie donnent un bon aperçu des connaissances du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. On attribue à son école, si ce n'est à lui-même, la fameuse machine découverte dans une épave près de l'île grecque d'Anticythère, en compagnie de statues et d'objets de périodes diverses. Il s'agit d'un mécanisme mu par des engrenages (les plus anciens retrouvés par l'archéologie !) qui présente notamment les mouvements relatifs du Soleil et de la Lune, annonce les éclipses et les dates des jeux olympiques. Il s'agit d'un instrument de démonstration en bronze, à mi-chemin entre le planétaire et le calendrier.

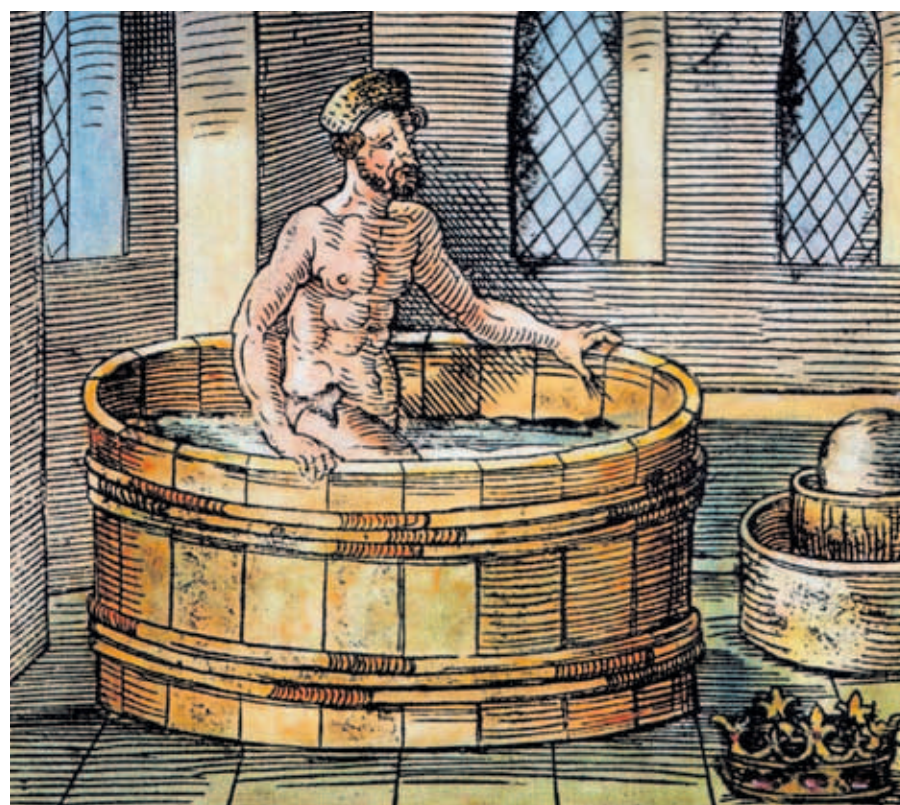


Image légendaire d'Archimède dans son bain. On remarque la couronne à côté du baquet, en référence à celle commandée par Hiéron II. Gravure anonyme du XVI<sup>e</sup> siècle (Wikipedia)

C'est dans l'hydrostatique et la statique qu'Archimède a marqué les esprits, plus particulièrement dans sa théorisation du fonctionnement des leviers. On lui attribue la phrase « donnez-moi un point d'appui, je soulèverai le monde », montrant la puissance de cet élément de base de la mécanique qu'on appelle une « machine simple ».

De ses réflexions théoriques, il a tiré des applications pratiques, plus particulièrement dans ses activités pour le roi de Syracuse Hiéron II. Cette collaboration débute avec une question très concrète : l'orfèvre à qui le roi a mandaté une couronne pour la statue de Zeus a-t-il bien utilisé l'or transmis ou celui-ci aurait-il triché et utilisé d'autres métaux moins nobles ? Archimède invente un dispositif expérimental permettant d'y répondre. Pour une même masse, les différents matériaux ont une masse volumique différente. Ainsi, il plonge un lingot d'or dans un récipient plein d'eau à ras bord puis, après l'avoir retiré, immerge la couronne. Si l'eau déborde ou n'arrive pas à fleur, c'est donc que le matériau est différent. Hélas pour l'artisan, sa tricherie a ainsi été dévoilée... La légende raconte que c'est en prenant un bain que le savant aurait eu l'idée de cette expérience qu'il théorise dans son *Traité des corps flottants*. Elle débouche sur ce que nous appelons le principe d'Archimède, qui explique pourquoi certains corps flottent sur l'eau et d'autres pas.

La Sicile se trouve dans un contexte géopolitique compliqué : les Carthaginois et les Romains se disputent le contrôle de la Méditerranée occidentale et l'île se trouve à mi-course des belligérants, peuplée de colonies grecques plus ou moins autonomes, dont Syracuse est la plus importante. Depuis la fin de la première guerre punique, Hiéron II est allié des Romains, à qui il fournit blé et renforts, tout en se méfiant d'invasions potentielles. C'est donc pour sauvegarder son indépendance que le roi Hiéron II demande son aide à Archimède. Il lui mandate l'amélioration de ses fortifications et la réalisation de machines de guerre. Ce dernier va inventer notamment des machines basées sur les leviers et les poulies pour soulever des bateaux par une extrémité et les faire couler, d'autres pour cribler l'ennemi de flèches. À la mort de Hiéron, son petit-fils Hiéronyme rompt les relations diplomatiques

avec Rome qui attaque la ville pour un siège de quelques années. Les machines d'Archimède leur compliquent la tâche. Dans ce cadre, une autre légende rapporte qu'Archimède aurait mis le feu aux voiles des navires en concentrant les rayons solaires avec des miroirs concaves. Si l'expérience est possible avec des miroirs argentés (qui n'existaient pas en ce temps), elle semble difficile avec les paraboles en bronze qui avaient cours à l'époque...

Nous l'avons vu, l'eau joue un rôle important dans les travaux d'Archimède. Une autre de ses inventions, utilisant aussi les propriétés des machines simples, nous est parvenue, attachée au nom de son créateur : la vis sans fin, dite vis d'Archimède. Basée sur le principe du plan incliné (un autre type de machine simple), elle permet d'élever des liquides ou des éléments solides granuleux et continue d'être utilisée dans quantité d'applications industrielles.

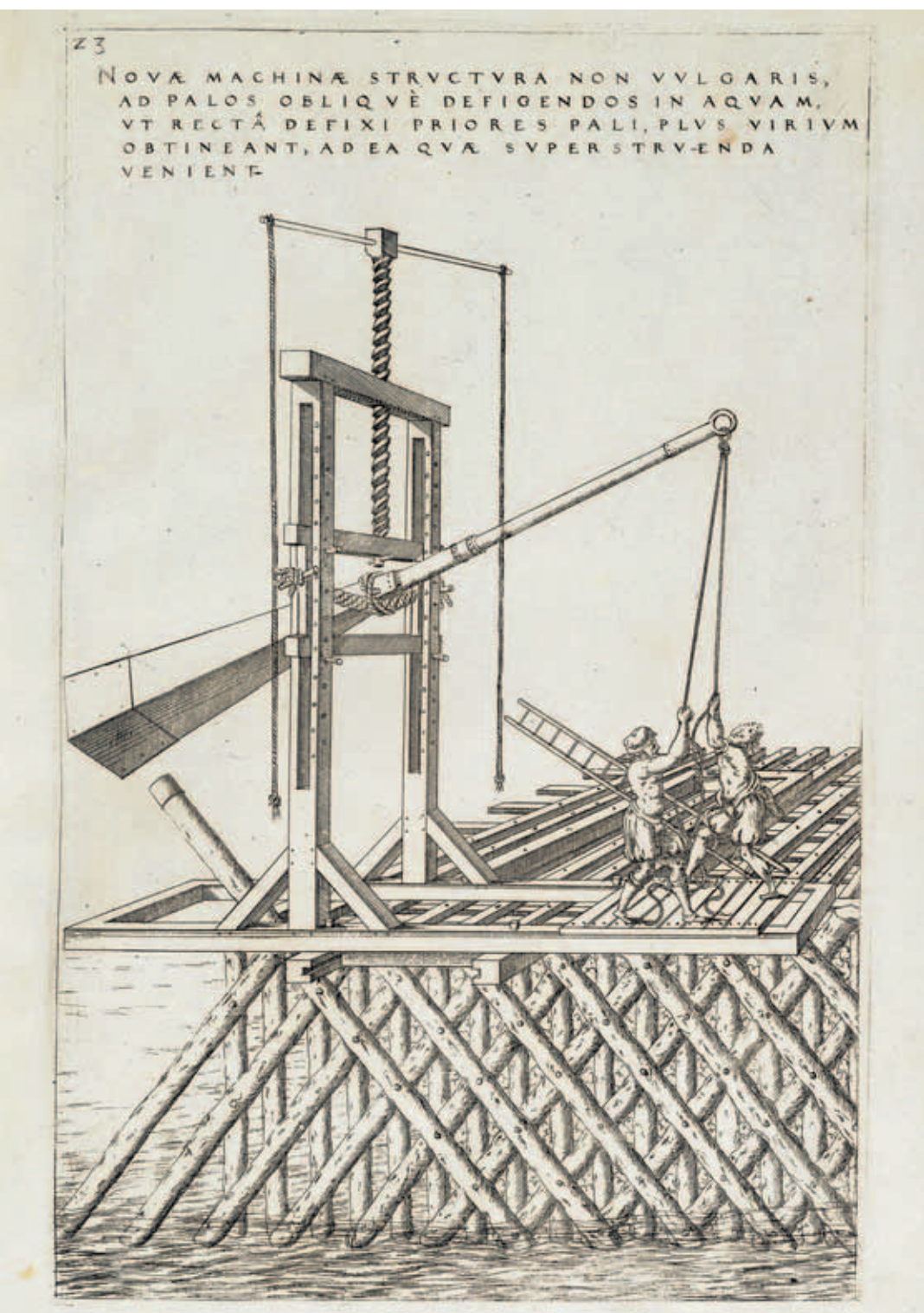
Près de vingt siècles après Archimède, un autre ingénieur spécialisé dans l'hydraulique invente d'étonnantes machines, basées elles aussi sur la mécanique des machines simples et sur la vis d'Archimède : Jaques Besson, né vers Briançon aux alentours de 1530 et mort à Paris vers 1572. Ce citoyen genevois prépare un ouvrage d'un genre nouveau, le *Théâtre des instruments mathématiques et mécaniques*, qui paraîtra après sa mort en 1578 et sera réimprimé de nombreuses fois. Il y met en scène, sur une soixantaine d'élégantes planches, ses machines et les humains qui les utilisent, avec des effets scénographiques qui justifient pleinement l'appellation de théâtre.

Unis par une même passion à travers les siècles, deux ingénieurs s'attachent, entre autres, à la mécanique et à l'invention de machines qu'ils mettent au service d'un monarque, le tyran Hiéron II pour Archimède, le roi Charles IX de France pour Besson.

Pour en savoir plus sur les fondements de la mécanique et les machines simples : *Roulez les mécaniques, la loi du moindre effort*, exposition temporaire au Musée d'histoire des sciences, jusqu'au 15 septembre 2019.

L'exposition *Les merveilleuses machines de Jaques Besson* présentera les planches du *Théâtre des instruments mathématiques et mécaniques*, aux Bains des Pâquis, dès le mois d'août 2019.

\* Musée d'histoire des sciences de la Ville de Genève.



« Machine composée nouvellement et non vulgairement pour planter obliquement les poteaux en l'eau, afin que les poteaux précédents fichés aplomb aient plus de force à soutenir ce qu'on voudra fabriquer dessus ». Planche de l'ouvrage de Jaques Besson *Théâtre des instruments mathématiques et mécaniques*, gravée par l'architecte Jacques Androuet du Cerceau.



PHOTOGRAPHIE FAUSTO PLUCHINOTTA

# Archimède s'invite aux Bains des Pâquis

L'air est si doux ! Confortablement installé aux Bains, vous appréciez la boisson dans laquelle vous venez de plonger un glaçon. Plonger ? Enfin presque, puisque le cube de glace refuse de s'immerger complètement et flotte en surface. Votre cerveau bouillonne et, stimulé par l'ambiance balnéaire, explore la physique.

BERNARD PELLEQUER\*

De nombreuses questions surgissent... Pourquoi le glaçon ne coule pas ? Et comment les nageurs autour peuvent-ils s'enfoncer dans l'eau, revenir en surface, se mouvoir ou simplement faire la planche ? Et qu'en est-il des poissons ou des sous-marins ? Et pourquoi la belle barque *Neptune* ou bien les bateaux de la CGN, tel *La Suisse*, ne coulent pas ?

Archimède s'est invité, pour partager son savoir acquis il y a plus de deux mille ans. Scientifique sicilien né à Syracuse vers 287 avant J.-C., il fut sollicité, entre autres, par le tyran local, Hiéron II, pour résoudre quelques problèmes de densité de métaux. Archimède s'intéressa aussi aux questions qui nous préoccupent et il semblerait qu'il ait trouvé la réponse en étant, lui-même, immergé dans l'eau. Était-ce dans sa baignoire ou aux bains publics ? Peu importe, nous ne garderons de la légende que l'expression utilisée pour marquer sa découverte : « Euréka ».

Comme lui, en bon scientifique, nous pouvons nous appuyer sur des observations et des expériences pratiques.

Lorsque nous avons mis le glaçon dans notre boisson, le niveau du liquide s'est élevé. Nous avons déplacé un volume d'eau. En répétant l'expérience avec deux ou trois glaçons, nous constaterions qu'il est possible d'établir une relation entre le volume de la partie immergée des glaçons et le volume d'eau déplacé.

Mais quelles forces s'exercent sur notre glaçon ? Si nous le lâchons au-dessus du sol, il tombe, soumis à la force de gravité. Mais mis dans notre verre, il flotte. Il y a donc une force qui s'exerce de bas en haut qui vient s'opposer à la force de gravité. La pression étant plus forte sur la partie inférieure d'un objet immergé que sur sa partie supérieure, il en résulte une poussée orientée vers le haut.

Par ailleurs, vous avez probablement constaté qu'un bouchon de liège flotte (comme le glaçon), alors qu'une pièce de monnaie se retrouve au fond de l'eau.

Une intuition se dessine : si un objet est plus léger que le poids de l'eau qu'il déplace, il flotte, s'il est plus lourd, il coule.

Archimède généralisa ces constatations en un principe qu'il appliqua à tous les fluides :

*Tout corps plongé dans un fluide au repos subit une poussée de bas en haut égale au poids du volume de fluide déplacé.*

La poussée d'Archimède (PA) est donc proportionnelle à la densité du corps immergé ( $\rho$ ), au volume du fluide déplacé ( $V$ ) et à l'accélération de la pesanteur ( $g$ )<sup>2</sup>.

C'est à partir de cette poussée qu'il est possible d'introduire la flottabilité d'un corps. Nous pourrions écrire plus simplement que, si un corps est plus dense<sup>3</sup> que l'eau, il coule, et s'il est moins dense il flotte. Ainsi apparaissent les premières réponses à nos questions.

Le corps humain, dont la densité est comprise entre 0,945 (poumons gonflés) et 1,025 (poumons vidés), est à comparer à la densité de l'eau (du Léman) qui est voisine de 1. La

densité moyenne du corps humain<sup>4</sup> est juste un peu plus dense que celle de l'eau, donc il devrait couler, sauf que les poumons remplis d'air (mille fois moins dense que l'eau) diminuent suffisamment la densité moyenne (calculée pour le volume entier du corps) pour qu'il flotte. Si nous vidons nos poumons, nous devenons plus denses que l'eau et nous coulons. En vidant ses poumons, le nageur passe de l'état de « bouchon » à celui de « pièce de monnaie ». C'est également ce que font les plongeurs en gonflant ou dégonflant le gilet de stabilisation ou bien les poissons avec leur vessie natatoire ou encore les sous-marins avec leurs ballasts.

Le principe se complique un peu dans la mer, dont la densité est de 1,025 en raison de sa salinité (38 g de sel par litre pour la Méditerranée). Il est donc plus facile de s'y maintenir en surface et plus compliqué de plonger. Mais ce n'est rien par rapport à la densité de la mer Morte qui est de 1,24 (près de 350 g de sel par litre). Dans ce cas, aucun problème pour rester en surface sans bouger mais attention, pas d'eau dans les yeux... ça pique !

Faire la planche est un autre défi du nageur. Les différentes masses constituant le corps ne sont pas réparties de la même façon que son volume. Ainsi les jambes ont un poids élevé pour un faible volume, alors que la cage thoracique, une fois remplie d'air, représente un volume important pour un faible poids. Le point d'application de la force de gravité (le centre de gravité) se situe généralement vers la cinquième vertèbre lombaire, alors que celui de la poussée d'Archimède se situerait plutôt vers

la première vertèbre lombaire. Voilà pourquoi votre corps bascule et que l'équilibre horizontal nécessite quelques mouvements de jambes.

Soudain le signal sonore du bateau *La Suisse* attire l'attention. Mais, au fait, comment un tel bateau, si lourd, peut-il déplacer un volume d'eau de masse supérieure à la sienne, et donc flotter ? C'est tout simple, il est concave et donc il y a un volume d'air important dans la coque. Attention toutefois, il peut couler si l'eau pénètre dans cette partie creuse. De même, un énorme porte-avions reste en surface mais peut également couler, alors qu'un bateau en liège est insubmersible.

La joie des baigneurs profitant de la fraîcheur de l'eau ainsi que ces réflexions vous incitent à vider votre verre pour aller nager et tester les subtilités physiques du corps en train de faire la planche. Surprise, il n'y a plus de glaçon dans le verre, il a complètement fondu. Mais cela est une autre histoire avec d'autres questions à résoudre.

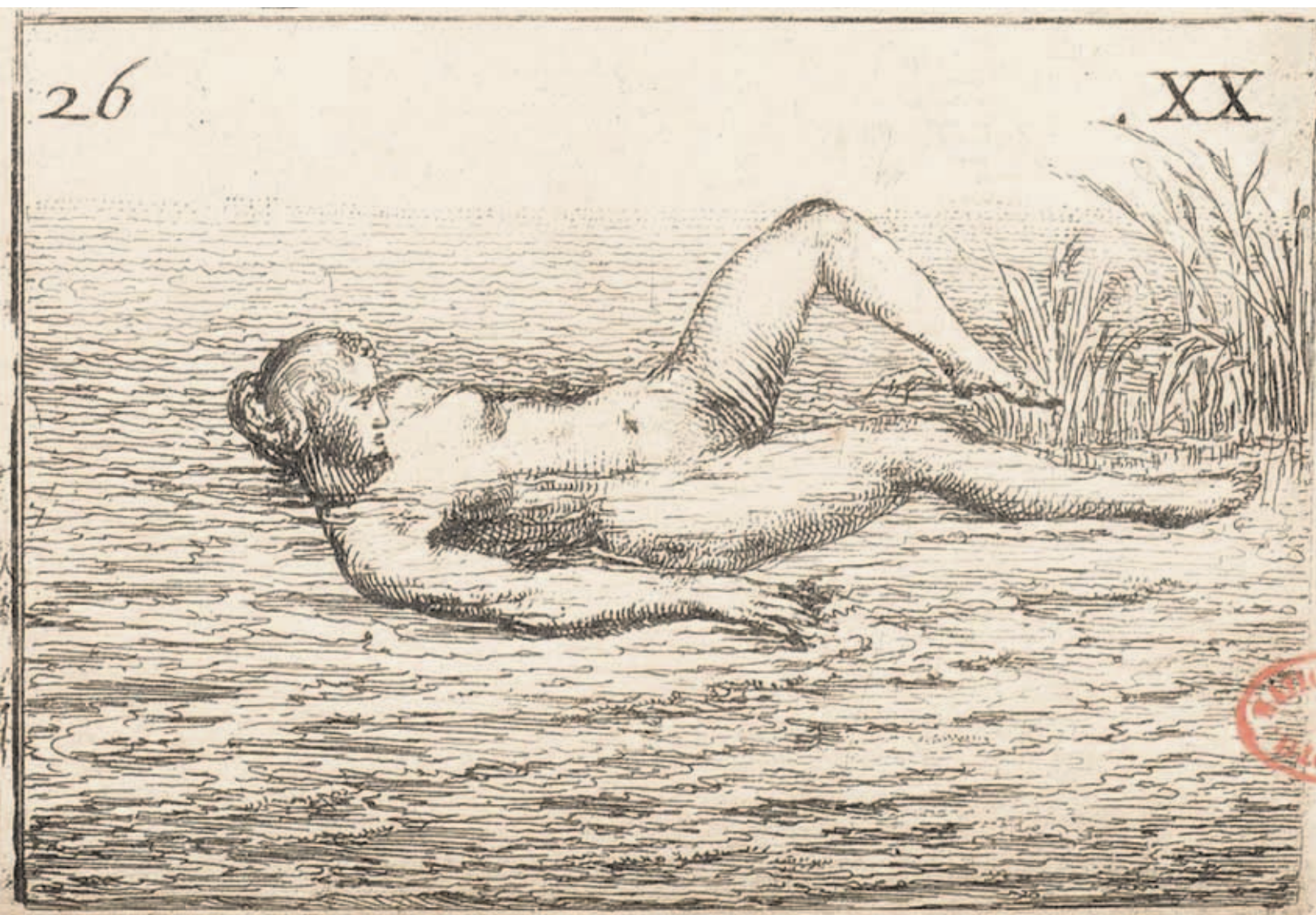
\* Astrophysicien, ancien membre du CERN, auteur du *Petit Guide du ciel* (Points-Seuil).

<sup>1</sup> Euréka signifie en grec ancien « j'ai trouvé ».

<sup>2</sup> Pour les amateurs de formules  $P_A = \rho V g$ .

<sup>3</sup> En physique, la densité d'un corps est le rapport de sa masse volumique à la masse volumique d'un corps pris comme référence. Pour les liquides et les solides, le corps de référence est l'eau pure à 4°C. Sa densité vaut 1.

<sup>4</sup> La flottabilité chez l'homme dépend des os (densité de 1,8), des muscles (densité de 1,05), de la graisse (densité de 0,95) avec d'importantes variations en fonction du régime alimentaire, du mode de vie (sportif ou sédentaire), du sexe et de l'âge.



Planches extraites de Melchisédech Thévenot, *L'art de nager, démontré par figures, avec des avis pour se baigner utilement*, Paris, 1696. gallica.bnf.fr/ Bibliothèque nationale de France

# Jalons pour une histoire de la nage à Genève

Il existe dans les « Carnets » de Léonard de Vinci de nombreux passages sur la nage qui auraient pu faire le prologue de cet article. Léonard ne sachant pas le latin, ses recherches et ses observations furent écrites « en langue vulgaire », un italien de Toscane, accompagnées de minuscules dessins. Pendant plusieurs siècles les « Carnets » restèrent inédits.

ARMAND BRULHART

Les premiers écrits publiés sur la nage parurent en langue latine. Le premier livre, imprimé en lettres italiques, porte la date de 1538 et c'est un humaniste zurichois, correspondant d'Erasmus de Rotterdam, Nikolaus Wynmann (1510-vers 1550) qui le fit paraître à Augsbourg, sous le titre énigmatique de *Colymbetes*. Le jeune Nikolaus aurait appris à nager le long des berges de la Limmat, et voulut initier quelques clercs aux gestes essentiels qui évitent la noyade.

Un vénérable théologien de Cambridge, Everard Digby (né vers 1550) eut l'idée de pu-

blier, toujours en latin, un ouvrage illustré de quarante gravures sur bois qui parut en 1587, traduit « en langue vulgaire » – un anglais distingué – en 1595.

Un siècle plus tard, c'est le manuscrit du Français Melchisédech Thévenot (1620-1692), qui est publié après sa mort en 1696 : *L'art de nager, démontré par figures, avec des avis pour se baigner utilement* ; il fut traduit en anglais en 1699.

Si l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert considère à l'article « Nager » que le petit ouvrage du Français n'est qu'une imitation de « l'Allemand » Wynmann et de l'Anglais Digby, la fortune de Thévenot a largement dépassé ses deux prédécesseurs puisque son ouvrage bénéficia de deux éditions avant la Révolu-

tion (en 1782 et en 1788) avec des adjonctions précieuses concernant la manière de ramener à la vie un noyé, l'usage militaire de la nage et surtout le moyen d'établir des bains publics le long de la Seine, notice sur laquelle il faudra revenir.

Dans ses *Pensées sur l'éducation* (1693), le philosophe John Locke relève l'absolue nécessité de l'apprentissage de la nage pour les enfants, mais sans aucun développement. À l'inverse, Jean-Jacques Rousseau ne se contente pas, dans le livre II de l'*Émile*, d'une description ; il se révèle non seulement le plus subtil des « entraîneurs », mais l'analyste le plus perspicace.

Personne avant lui n'avait été aussi loin dans l'appréciation de la nage, car en posant

comme principe qu'« Émile sera dans l'eau comme sur terre », Jean-Jacques énonçait le principe classique de la solidité, de la force, pour aussitôt préciser : « N'exercez pas seulement les forces, excercez tous les sens qui les dirigent ; tirez de chacun d'eux tout le parti possible, puis vérifiez l'impression de l'un par l'autre. Mesurez, comptez, pesez, comparez. »

Pour le sens du toucher, les exercices sont variables et très différents : il y a ceux qui concernent la musique, celui des doigts sur les cordes du violoncelle ou du violon ; il y a ceux qui favorisent le durcissement de la plante des pieds au contact du sol et l'étonnante hypothèse de Rousseau : « Éveillés à minuit au cœur de l'hiver par l'ennemi dans leur ville, les Genevois trouvèrent plutôt leur fusils que leurs souliers. Si nul d'eux n'avait su marcher nu-pieds, qui sait si Genève n'eût point été prise ? »

Les digressions sur la vue ne sont pas moins fines. « Il y a mille moyens de les intéresser à mesurer, à connaître, à estimer les distances. » « Comme la vue est de tous les sens celui dont on peut le moins séparer les jugements de l'esprit, il faut beaucoup de temps pour apprendre à voir (...). Ce n'est qu'à force de marcher, de palper, de nombrer, de mesurer les dimensions qu'on apprend à les estimer. »

Comment exercer à la course un « enfant indolent et paresseux » sans contrainte ? C'est ici que Rousseau use d'une astuce ; il fait assister Émile à plusieurs courses d'enfants qu'il improvise lui-même, avec un « gâteau » comme récompense au vainqueur. Parmi des spectateurs curieux du spectacle de la course, « je voyais mon petit bonhomme tressaillir, se lever, s'écrier quand l'un était près d'atteindre ou de passer l'autre ; c'était pour lui les jeux olympiques ». Nul besoin de stimuler « l'indolent », celui-ci voulut s'entraîner à conquérir le « gâteau » et finit par le remporter. Le lecteur, dans ce contexte ne peut s'empêcher d'entrevoir une médaille d'or et de penser aux premiers Jeux olympiques organisés à Athènes en 1896. Comme Émile finit par partager « son gâteau » avec les suivants, on imagine les médailles d'argent et de bronze. Pas de doute, Jean-Jacques l'écrivit dans sa préface, ses réflexions se confondent avec « les rêveries d'un visionnaire ».

Rousseau place la barre très haut dès le départ puisqu'Émile « apprendrait à traverser l'Hellespont ». À ce détroit de 1500 mètres environ séparant l'Europe de l'Asie se rattache une légende fameuse et encore bien vivante au XVIII<sup>e</sup> siècle : celle du nageur intrépide,



Ἀρπιατρῶν.  
 Οὐγρὸς ὀλφάουδροιο διάπλοος· οὐγρὸς ὀπύνην.  
 Πορθμὸς, ὁ μὴ μούνη τῶ Φιλέοντι βαρῦς.  
 Ταυθῆρῶν τὰ πέραιδι πῶλαια· γύρον γὰ πύργον  
 Λείανον· ὁ προσδότης ὡδὲ πέλει γλῆχος.  
 Κοινὸς δὲ μφοτέρους ὁ δ' ἔχει τάφος, εἰσέτι καὶ νῦν  
 Κεῖνῳ τῷ φθονερῷ μεμφομένους ἀνέμῳ.

Léandre, qui, par amour pour Hero, traverse chaque soir l'Hellespont entre les cités d'Abydos et de Sestos. En voulant braver la tempête, il se noya. Les plus grands poètes de l'Antiquité, tels Virgile ou Horace ont évoqué le drame amoureux et le poète grec Musée fut traduit du grec en latin et publié à Venise en 1495 par Alde Manuce, puis en français par un certain Clément Marot, mieux connu à Genève pour sa traduction des Psaumes. Même Voltaire a consacré à Léandre un quatrain :

*Léandre, conduit par l'Amour  
 En nageant disait à l'orage  
 Laissez-moi gagner le rivage  
 Ne me noyez qu'à mon retour*

qu'un exercice courant dans l'initiation consistait à nager jusqu'au « poteau du Maure » qui servait aux exercices de tir de la Navigation des Pâquis. Dans ses *Promenades historiques*, le poète Gaudy-Le Fort évoque un souvenir de nage autour de la pierre du Niton : « Cet îlot que nous venons de dépasser, théâtre joyeux de nos premières prouesses de natation, vous savez, comme tout le monde, que la tradition en fait un autel à Neptune. »

Ailleurs, à la Coulouvrenière, un vieux Genevois se souvient : « D'où viennent ces rires, ces exclamations dans les parages qui semblent éloignées de la ville ? C'est la jeunesse masculine qui apprend à nager dans le batardeau, sous la direction du père Lhôte, gardien de pêche de ces lieux solitaires... ». Sous la Restauration c'est sans doute le Chinois, autrement dit Charles Constant, qui réclame du Conseil représentatif des Bains de tous côtés. Parmi les maîtres-nageurs, il en est un qui a laissé son nom dans la mémoire des Genevois du Collège Calvin : c'est le père Mermillod, le maître des Bains du Brise-Lame, dans le *Livre de Blaise* de Philippe Monnier.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la natation, qui fut pourtant une discipline aux Jeux olympiques de 1896, ne figure pas dans *La Suisse sportive* parmi les sports imprimés en sous-titre de cet hebdomadaire. C'est une histoire à suivre car, entre 1896 et 1907, aucune photographie, aucun article, ne vient étayer cet entrefilet du journal du 16 septembre 1905, affirmant que « le premier concours international de natation fut organisé au quai des Eaux-Vives il y a sept ans et le premier championnat suisse de natation aura lieu le 19 août 1906 ». Il devait pleuvoir ces jours-là !

La légende de Léandre fut ravivée par Lord Byron lorsque, le 16 mai 1810, le poète renouvela la traversée de l'Hellespont suivi par une barque et qu'il fit paraître en 1813 *La fiancée d'Abydos*. On sait aussi que Byron, en 1816, aimait à joindre le bas de Cognoy à Sécheron où logeaient Percy et Mary Shelley. Les amoureux du poète ont fêté son exploit en renouvelant la traversée en 2010.

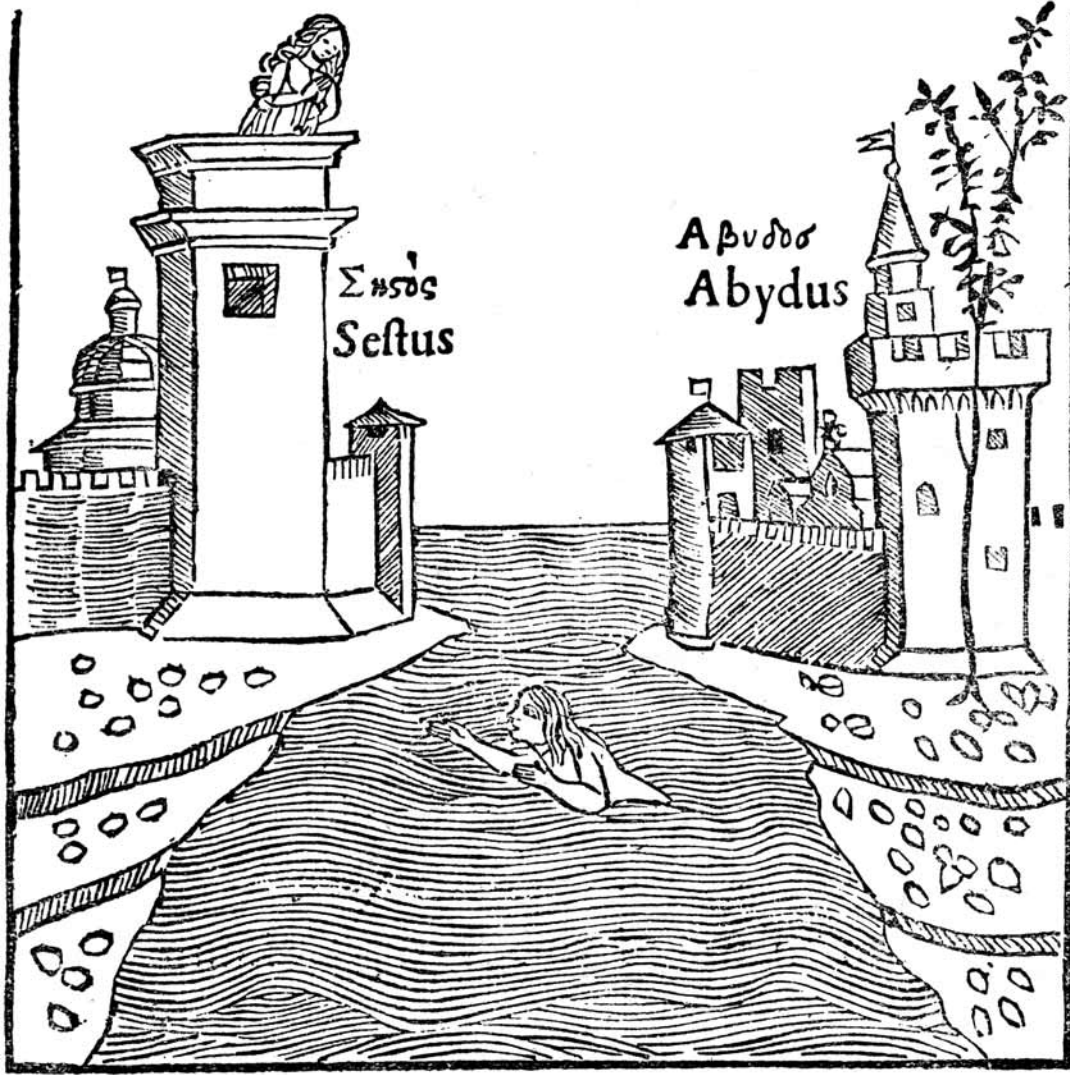
Il fallait en quelque sorte que ce soit un admirateur de Rousseau qui introduise à Genève une école de natation et même, aurait-il souhaité, un cours de gymnastique. Le citoyen Merle d'Aubigné, devenu propriétaire d'une maison riveraine du lac aux Eaux-Vives, lança son projet, avec la certitude d'être suivi. Le succès de l'école de natation établie sur les bords de la Seine à Paris et décrite dans la publication de Thévenot devait favoriser cette réalisation. L'entreprise fut enterrée sous le régime de la Terreur, lorsque le citoyen Merle fut classé parmi les aristocrates.

À Genève, sous l'occupation française (1798-1813), la nage resta une activité masculine qui se pratiqua aussi bien en ville qu'en périphérie. Les affiches interdisaient aux nageurs de paraître nus sur les places du Molard et de la Fusterie, ce qui prouve bien que la baignade en ville avait un certain succès lors des grandes chaleurs. Le fils de Merle d'Aubigné rapporte

<sup>1</sup> Nikolaus Wynmann, *Colymbetes, sive de arte natandi*, Augsburg, 1538.

<sup>2</sup> Everart Digby, *De arte natandi*, Cambridge, 1587. Ouvrage traduit en anglais par Christopher Middleton en 1597.

<sup>3</sup> Melchisédech Thévenot, *L'art de nager, démontré par figures, avec des avis pour se baigner utilement*, Paris, 1696, 2<sup>e</sup> édition vers 1710, puis 1782 et 1788.



Le nageur Léandre dans la première édition de la traduction latine des poèmes de Musée, Venise, Alde Manuce, 1494 ou 1495. Sans doute le premier nageur représenté dans un ouvrage. Coll. part.



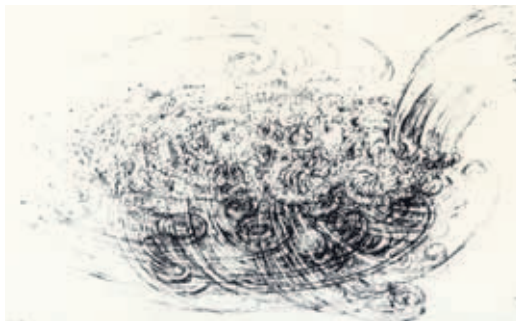
Christian Gottlob Geissler, Vue prise du haut de la campagne de Monsieur Pictet, 1799, aquarelle rehaussée de gouache (détail). BGE-CIG.

# Léonard voulait-il écrire un traité de la nage ?

« Le Rhône sort du lac de Genève et coule d'abord vers l'occident puis le midi, sur un parcours de quatre cents milles et il déverse ses eaux dans la Méditerranée ». On est toujours flatté de se savoir cité par l'illustre Léonard de Vinci.

Dès l'école primaire, les petits Italiens apprenaient dans les années 1950 qu'un seul homme savait tracer un cercle parfait sans lever son crayon de la feuille : Leonardo. Le culte de Léonard a ressurgi avec des accents nationalistes en cette année anniversaire de sa mort. S'il est une chose dont on n'a pas encore entendu parler, c'est de son intérêt pour la nage. Pourtant il existe dans les « Carnets » de Léonard plusieurs passages sur la nage, à tel point qu'on peut même se demander s'il n'avait pas l'intention d'écrire un traité.

À sa manière de toujours repérer les correspondances, le peintre ingénieur intitule sa réflexion première : « De la nage et du vol »,



Léonard de Vinci, « Chute d'eau ». Château de Windsor, ms, 12660v

car « l'eau, écrit-il, présente une grande conformité avec l'air ». Les tourbillons observables dans l'eau forment d'ailleurs un des thèmes

obsessionnels de ses dessins. Comment représenter les mouvements de ce liquide ?

Bien sûr, le titre général du traité de la nage pourrait être « De quelle manière l'homme doit apprendre à nager ». Viendraient en premier lieu les observations de l'auteur sur le monde animal. « De la façon de nager des poissons ». « Comment nagent les poissons de forme ronde ». « De la nage des animaux à forme allongée, anguille et autre similaire... ». Puis arriverait une digression sur les dauphins qui sautent hors de l'eau « car il semble merveilleux de sauter sur une chose qui n'est point stable, mais glissante et fuyante ». Plus difficile serait à compléter cette réflexion : « Comment, l'homme excepté, tous les animaux qui ont des

orteils aux pieds sont, par nature, aptes à nager ». Une deuxième partie concernerait la nage de l'homme proprement dite : « De la manière dont l'homme se reposera sur l'eau », autrement dit : « Comment il doit nager sur le dos ».

Léonard écrivait à la suite : « Comment l'homme se défendra contre les tourbillons ou remous des eaux qui l'attirent vers le fond. Comment l'homme, une fois sucé par le fond, doit chercher le courant réfléchi qui le rejettera hors des profondeurs. Comment il se dirigera avec ses bras ». Et toujours le rêve incessant : « La nage illustre la méthode de voler et démontre que le poids le plus large ren- contre le plus de résistance dans l'air ».

# POCHE / GVE

19\_20 \_\_\_\_\_ saison\_faire durer

La Bâtie-Festival de Genève

## — Pas

texte\_Samuel Beckett  
conception et jeu\_Jane Friedrich & Laurence Montandon  
09-14.09

îles nord

## — viande en boîte

texte\_Ferdinand Schmalz  
mise en scène\_Jean-Louis Johannides  
03.10-15.12  
// comme si la vie c'était planer //

## — trop courte des jambes

texte\_Katja Brunner  
mise en scène\_Manon Krüttli  
28.10-15.12  
// il y a en elle à peu près  
quinze pensées en même temps //

## — Fräulein Agnès

texte\_Rebekka Kricheldorf  
mise en scène\_Florence Minder  
25.11-15.12  
// Quand tu dis cerveaux plus brillants,  
tu parles de toi ? //

île sud

## — Sappho<sup>x</sup>

texte\_Sarah Jane Moloney  
mise en scène\_Anna Lemonaki  
27.01-09.02  
// J'ai écrit des poèmes. Sur une île. J'aimais les femmes. //

île nord-est

## — Manifesto(ns)! trois formes engagées

textes\_Judy Brady, Nicoleta Esinencu, Julie Gilbert,  
Elfriede Jelinek, Jean-Luc Lagarce, Marguerite Yourcenar...  
mises en scène\_Mathilde Aubineau et Sarah Calcine  
17.02-01.03

île sud-est

## — La pièce parfaite.

La pièce de vos rêves à portée d'imagination!

commanditaires\_le public  
texte\_auteure choisie par le public  
mise en scène\_Yvan Rihs  
20.04-10.05

Théâtre / Vieille-Ville  
+41 22 310 37 59 / poche---gve.ch



Pierre d'Eboli, *De Balneis Puteolanis* (« Des Bains de Pouzzoles »), manuscrit latin sur parchemin, Italie (Naples?), vers 1350-1370. Fondation Martin Bodmer, Cologny

# Histoires d'eau, bains d'encre

Deux ans après une première collaboration ayant présenté les grandes étapes de la conquête et de l'exploration des Amériques à travers les superbes et terribles gravures des *Grands Voyages* de Théodore de Bry, la Fondation Martin Bodmer et les Bains des Pâquis s'associent à nouveau pour une exposition thématique consacrée aux bains et à la baignade à travers l'histoire et les textes.

NICOLAS DUCIMETIÈRE\*

Dans l'Antiquité gréco-latine, le rapport à l'eau est à la fois si naturel et si inscrit dans les règles sociales que tout citoyen se doit de fréquenter les thermes et même de savoir nager. Platon ne dit-il pas d'une personne inculte: «Il ne sait ni lire, ni nager» (*Lois*, III)? Espaces essentiels de sociabilité et de rencontres, les bains publics figurent en bonne place dans les grands traités d'architecture, tandis que les salles d'eau, chez les puissants comme chez les simples particuliers, voient se dénouer des complots politiques ou s'accomplir de grandes découvertes. Les déesses elles-mêmes ne dédaignent pas le délassément de l'onde, mais malheur aux mortels qui les surprennent alors! Encore très en faveur durant le Moyen Âge et la Renaissance, bains et baignades, accusés d'affaiblir la résistance du corps aux miasmes et épidémies, entrent ensuite en purgatoire pour près de deux siècles, sauf à dessein médical et sous haute surveillance. Le retour en grâce s'esquisse au XIX<sup>e</sup> siècle, qui voit même l'émergence d'une inédite baignade de loisir: duchesses

et dandys affrontent les vagues à Trouville ou Deauville.

À travers quelques trésors choisis dans les collections de la Fondation Martin Bodmer (classées au registre «Mémoire du Monde» de l'Unesco), nous vous convions à des histoires d'eau et à des bains d'encre, en plongeant dans la découverte de précieux manuscrits enluminés, d'imprimés rares et autres gravures anciennes. Vous y croirez le traité sur l'architecture de Vitruve (qui fixa l'organisation des bains idéaux pour plusieurs siècles), l'épisode fameux du bain d'Archimède et de son «euréka!», le cas plus tragique des bains fatals de Sénèque et de Commode, les préconisations savantes de Pietro d'Eboli ou burlesques des médecins de Molière, sans compter quelques bains rituels célèbres (de la vieille Angleterre à l'El Dorado en passant par le Gange et le Jourdain), la description des premiers touristes balnéaires par Flaubert et les étonnantes baigneuses croquées par Renoir.

Une exposition de la Fondation Martin Bodmer aux Bains des Pâquis, du 20 juin au 28 juillet

\*Vice-directeur de la Fondation Martin Bodmer.



# Un nageur libre comme l'eau

Jacques Tuset est un corps dans l'eau. Un corps en mouvement puisqu'il est «nageur de l'extrême». Celui qui enchaîne les grandes traversées en eau libre compte ainsi plus de 2500 kilomètres à son actif. Ce sportif français le fait pour le plaisir des sensations et celui de relever des défis : n'a-t-il pas ainsi relié à la nage sept prisons célèbres, basées sur des îles, au continent le plus proche ?

FRANÇOISE NYDEGGER

L'homme n'est pas né dans l'eau, mais il est tombé dedans tout petit : «Ma passion pour la nage en mer remonte à ma plus tendre enfance. Tous les étés avec mes parents, nous passions les deux mois de vacances à Canet-Plage, dans les Pyrénées-Orientales. Mon père, bon nageur, m'a appris à nager très tôt. À cinq ans, je savais évoluer en mer sans bouée et je passais toutes mes journées à jouer dans l'immensité de la grande bleue». Et si l'enfant se perfectionne dans les clubs de natation, c'est bien dans le port de Canet qu'il évolue le plus souvent, dans un bassin de 25 mètres délimité par des troncs d'arbres et des cordages, au milieu des poissons, du plancton et des méduses, dans une température de l'eau changeante, au gré de la météo. C'est donc là que tout a commencé !

Adolescent, il fréquente assidûment la piscine municipale, mais faire des longueurs de bassin finit par le lasser. Après ses participations en équipe de France de natation espoir et junior, Jacques arrête la compétition. L'eau va vite lui manquer. Il n'hésite pas à remettre son maillot de bain en été pour participer aux différentes traversées en milieu naturel en France. Et plus il en fait, plus il acquiert de nouvelles compétences. «Je découvre une autre façon de me mouvoir dans l'eau. Il faut composer avec les courants plus ou moins forts, se frayer un chemin au milieu des autres nageurs et savoir s'orienter. Je me suis pris au jeu. J'ai appris de mes diverses expériences et d'ailleurs j'apprends toujours, au gré des traversées réalisées. Cette activité de pleine nature me passionne. Quand je nage, je fais corps avec la mer, avec les éléments, et je m'évade dans mes pensées.»

Justement, à quoi peut-on bien penser des heures durant quand on traverse en crawl la Manche, le détroit de Fehmarn ou celui de Gibraltar ? «À de nouveaux défis, par exemple ! Mais je savoure surtout le moment présent. Comme je nage sans les artifices que sont la combinaison et les palmes, j'ai la sensation d'être libre comme l'eau !»

Libre peut-être, mais pas forcément seul. «J'entre effectivement dans un monde peuplé d'innombrables espèces vivantes aquatiques.



Photographies Alex Voyer

Je me considère donc comme un intrus. La crainte d'une mauvaise rencontre existe et il faut que je l'accepte sans que cela hante mes pensées au point de me stresser. Quand elle survient, la surprise existe des deux côtés ! J'essaie surtout d'éviter le contact.»

Il n'est pas toujours facile de négocier avec certains habitants des mers et des océans. Ainsi les méduses ! Elles sont partout, toujours plus nombreuses et très urticantes. C'est la compagnie que le nageur de l'extrême craint le plus. Avec celle du requin, bien sûr ! Par contre, il revivrait volontiers les moments magiques à Hawaï, lorsqu'un groupe de dauphins s'est mis à l'encadrer et à nager en parfaite harmonie avec lui !

Lors de ses 400 traversées et plus en solo dans toutes les eaux du monde, le nageur est toujours accompagné d'un bateau suiveur. Et pour cause. Il ne faut jamais nager seul : «Même le corps le mieux entraîné a parfois des défaillances. Des ennuis peuvent survenir à tout moment : hypothermie, crampes, fringale, chocs... Une personne doit être là pour m'aider et me ramener en cas de difficulté.»

Mais qu'est-ce qui pousse donc cet habitant de Montpellier à s'infliger pareils efforts dans des eaux très froides ou très chaudes, par tous les temps ? «J'éprouve du plaisir à nager pour soutenir une cause et pour faire des ren-

contres inoubliables. La plupart des causes que je défends sont au profit de la recherche médicale, de la protection du patrimoine ou de la préservation des océans.»

Comment lui est venue cette idée de relier à la nage sept célèbres prisons, basées sur des îles, au continent le plus proche ? «Les enfants d'un ami nageur sont atteints d'une maladie génétique rare qui entraîne la cécité : la choroïdérémie. Devant les photos qui représentent ce que perçoit une personne atteinte de cette maladie, la première image qui m'est venue à l'esprit est celle d'un prisonnier, assis au fond de sa cellule sombre, en train de fixer la petite lumière émanant de sa fenêtre pour tenter de voir dehors... Le défi est parti de là : m'évader à la nage des îles-prisons jusqu'au continent afin de récolter des fonds pour la recherche. Tel un prisonnier qui s'évade pour retrouver la liberté, je vais de mon côté, en nageant, tenter de récolter des fonds pour que les personnes atteintes de choroïdérémie retrouvent leur liberté : la liberté de voir.»

Ce défi, mené à bien de 2000 à 2015, a une portée symbolique particulière. «Lors de mon évasion depuis la prison de Nelson Mandela, une phrase prononcée par un élu de la ville, jadis enfermé à Robben Island, m'a beaucoup marqué : "Je vous ai suivi pendant toute la traversée et, à vous voir nager, cela paraît si

simple. Si nous avions su, nous aurions appris à nager pour nous évader"».

À 56 ans, le nageur de l'extrême a encore beaucoup de défis à relever et son carnet de voyage est grand ouvert : «Mon secret, c'est d'avoir toujours un nouveau pays à découvrir, une nouvelle traversée, une nouvelle organisation à mettre en place l'année suivante. Je compte bien poursuivre mes évasions à la nage. Elles se feront toujours pour l'association France Choroïdérémie. Je compte également me lancer dans de nouveaux défis afin de sensibiliser les pouvoirs publics à la nécessité de préserver et protéger les océans. Tant que mes épaules pourront tourner et que mon corps et ma tête pourront suivre, je continuerai de nager...»



## En quelques chiffres

Jacques Tuset a fait plus de 400 traversées à la nage en maillot de bain, lunettes et bonnet, pour une distance totale de plus de 2500 kilomètres.

La plus longue en distance : Capri-Naples, 36 km

La plus longue en temps : la Manche, 12 heures et 40 minutes, 50 000 coups de bras

La plus froide : 1000 mètres à 2,8°C

Les îles-prisons : Alcatraz (USA), 2000 ; Château d'If (France), 2003 ; Fort Boyard (France), 2009 ; Île de Robben (Afrique du Sud), 2014 ; Île de Spike (Irlande), 2014 ; Île de Gorée (Sénégal), 2014 ; Île de Rottnest (Australie), 2015

## Quand l'eau se laisse apprivoiser

La peur de l'eau est souvent irrationnelle. Il est donc primordial de se confronter à elle en compagnie de professionnels de la natation, afin de mieux la connaître et d'apprendre les mouvements adéquats pour se déplacer. Et se sentir en confiance.

FLORIAN HEBRAUD

L'élément liquide dispose de propriétés étonnantes. Le temps d'un bain, il permet d'oublier son poids, celui-ci étant contrebalancé par une force contraire provenant de l'eau elle-même : la poussée d'Archimède. Cette poussée permet à un humain de se maintenir à la surface, mais pas au-delà d'un certain point. Seul 10% du poids du corps peut rester hors de l'eau douce, tandis que l'eau salée nous permet d'en extraire 15%, ce qui est plutôt utile pour inspirer quand nous en avons besoin !

Le déplacement dans l'eau reste assez méconnu, mais il est pourtant à la portée de tous. Suffit d'un maillot de bain, d'un bonnet, voire de lunettes, et d'effectuer les mouvements

appropriés pour ne pas se faire de mal. Car la méconnaissance du milieu peut vite provoquer des pathologies au niveau de la colonne vertébrale dans les cas de nages avec la tête hors de l'eau. L'eau a une résistance de 100% par rapport à l'air, en d'autres termes, une poussée dans l'eau équivaut à onze poussées dans l'air en occultant la gravité. Il est ainsi possible de se sculpter très rapidement un corps d'athlète, ou de provoquer une pathologie évitable.

Le cas le plus courant étant la brasse tête hors de l'eau, corps à l'horizontale et visage à la verticale. Il est possible de faire la même chose sur terre en marchant avec le visage orienté vers le ciel, ce qui ne semblerait naturel pour personne, et pour cause : la position de votre tête ne respecterait pas la position initiale de votre corps, colonne vertébrale droite. A *contrario*, le crawl laisse moins de place à l'in-

vention. Créée pour l'efficacité, cette nage vise à garder un alignement de la colonne vertébrale ainsi qu'un maître-couple intéressant (surface d'opposition à l'avancement). Donc le tête dans l'eau. «Embêtant», allez-vous dire ! Eh bien non. L'expiration dans l'eau est un excellent exercice, à réaliser en tout temps. Aussi insoupçonnée qu'efficace, elle permet un renforcement profond de nos poumons ainsi qu'une détente rapide dans l'eau.

Si un nombre toujours croissant d'humains se confrontent à l'eau, ce n'est pas sans raison. Celle-ci dispose de tout un tas d'effets sympathiques. Elle offre le massage du corps permettant une meilleure circulation sanguine, favorise le drainage, raffermi l'épiderme, renforce harmonieusement le corps. Elle permet aussi de lutter contre des pathologies (notamment lors de la nage du dos crawlé) et de ne

pas subir de chocs lors de la pratique de votre sport. Mais surtout, elle favorise la libération d'endorphines qui sont des neurotransmetteurs produits par l'hypophyse et l'hypothalamus. Ces hormones agissent sur le cerveau, la moelle épinière et le système digestif afin d'amener la nageuse ou le nageur dans un état de béatitude.

Dans cette optique, bon nombre d'activités sont aujourd'hui adaptées à l'eau afin de bénéficier d'une partie, voire de tous ces effets, dans le cadre de la natation sportive : l'aquagym avec fond ou en eau profonde, l'aquabike, la course à pied, le step, le crossfit dans l'eau, mais pas seulement. Il est tout à fait possible d'adapter les mouvements de la pratique de votre sport terrien à l'eau, afin de gagner en efficacité une fois de retour sur terre.

\* Professeur à Natation sportive Genève.





**eau**  
de **genève**



Une carafe achetée  
**CHF 20.-**

=  
**CHF 5.-**  
pour donner à tous  
de l'eau potable

100 % des  
bénéfices reversés  
à des associations  
humanitaires



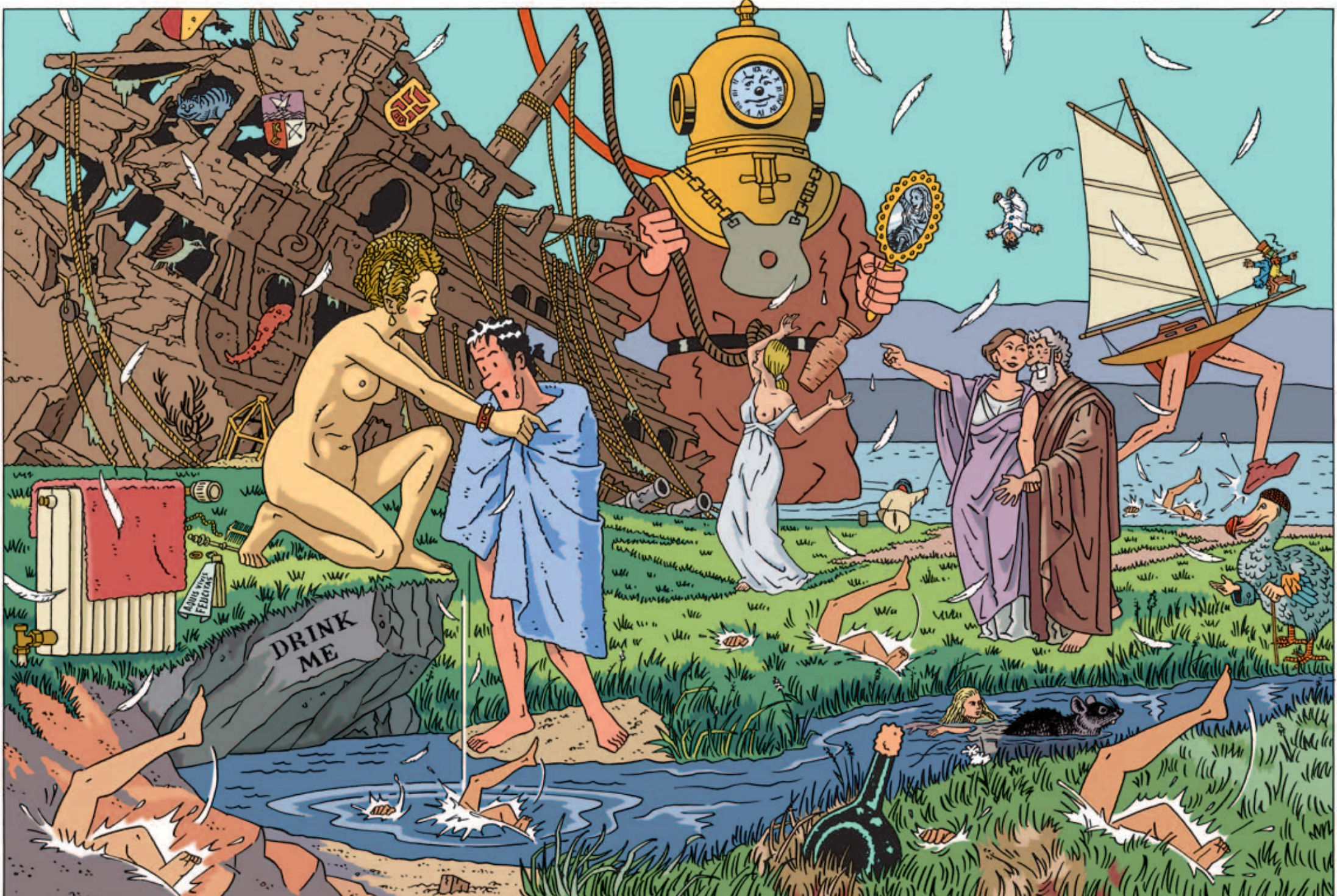
Le Grand JD vous fait  
découvrir la création du  
dessin de Zep et le projet  
soutenu au Kenya!

<http://bit.ly/zep-grandjd>

Vente en ligne

[www.sig-ge.ch/carafes](http://www.sig-ge.ch/carafes)



Variation sur *Aquis vivis Felicitas*, fresque de François-Joseph Vernay (1864-1950) dans le vestibule de la mairie des Eaux-Vives, reproduite ci-dessous.

DESSIN EXEM

# Maman les p'tits bateaux

Doux élixirs pour les amoureux qui se bécotent dans les bassins d'eaux thermales ; brusque effroi pour les élèves nageurs affolés qui boivent la tasse et suffoquent au bord de la piscine : jetons-nous joyeusement au lac ! Au jus ! crient les gamins du coin qui se poussent à la flotte.

SERGE ARNAULD

Le bain tantôt appelle nos corps, il crée l'attrance ; tantôt il effraie, nous fait pleurer à chaudes larmes. Qui se souvient de son premier habitat dans le liquide ? Bien-être de rester là, peur panique de quitter cet endroit, pour quel au-delà ? En parlant de doux sentiments et de premières épreuves au contact de l'eau, il me revient un souvenir, un instant inoubliable. Je ressens encore le linge de bain tiédi sur un radiateur avec lequel ma mère m'enveloppait au sortir de la bassine ovale en zinc. Le contraste entre l'eau tempérée et ce linge paraissant si chaud et si bienvenu me faisait reconnaître physiquement l'amour maternel lors de cette action bénéfique.

Autre chose qui s'agrippe à ma mémoire et me relie au Petit Prince s'étonnant des déductions des « grandes personnes » : les chansons destinées aux enfants. « Maman les p'tits bateaux qui vont sur l'eau ont-ils des jambes ? Mais non, mon gros bêta, s'ils en avaient, ils marcheraient... Ont-ils des ailes ? Mais non, mon gros bêta, s'ils en avaient ils voleraient... » Une question indirectement posée sur la flottaison trouve sa réponse par évitement : qui sont les gros bêtas, sinon ces adultes avec leur logique apparemment imparable, mais visiblement détournée d'attention par méconnaissance ou pour, moins bien, « faire l'enfant » ? Mon camarade, l'illustrateur de cet article, m'a raconté que sa mère lui chantait la chanson



différemment : « Mais oui, mon gros bêta, s'ils n'en avaient pas, ils n'avanceraient pas ! » C'était alors l'enfant qui se trouvait désespéré devant cette affirmation irrationnelle de parents poètes. Pour moi, lorsque je poussais le bateau-jouet sur la fontaine avec ma badine, je constatais qu'il flottait ; je le voyais progresser sur l'eau et j'étais content de son avancée sans interrogation. De même, sans raisonner sur elle, j'aimais la pluie. La berceuse : « En bateau, M'amie, M'amie... » et les grosses vagues qui nous font deviner le naufrage, voire la noyade, en vivant par une parodie de chute le « plouf dans l'eau ! », attendu comme jouissance de l'effroi, est du même acabit. Serait-il si charmant de couler ? L'enchantement prend des couleurs variées avec l'âge et, notamment dans ce cas, par l'interprétation érotique que pourraient sous-entendre ces paroles à l'oreille des « grandes personnes ».

Dans les années soixante, je voyais le chef d'orchestre Samuel Baud-Bovy longer les balises blanches des Bains des Pâquis, dans un

sens, puis dans l'autre. Je considérais cet effort et songeais aussi que la proximité de ces troncs reliés marquant la limite de baignade était aussi un garde-fou contre le précipice mental que suggère la profondeur. J'y vois implicitement aujourd'hui une analogie entre la partition et la musique. Du côté réservé aux hommes, on remarquait le directeur de la Comédie, André Talmès, qui se bronzait sur les caillebotis. Il conservait l'année durant ce soleil sur le visage qui assurait son rayonnement sur les planches du théâtre.

Lorsque, de nos jours, nous reconnaissons Jean Ziegler traverser les Bains des Pâquis pour y recevoir la paix des massages ; lorsque nous le voyons saluer ses amis et sourire avec aménité aux inconnus qu'il croise, cette humanité des rencontres, reconnue par la politesse et la bienveillance, nous relie à ce qui fit et fait encore le bonheur d'un citoyen de Genève.

Oser parler sans façon à ces personnalités, tout particulièrement lorsque j'étais jeune homme, me fait réfléchir désormais à l'expression « se jeter à l'eau » : l'échec de ce qui tombe à l'eau, la déroute de ce qui va à vau-l'eau, ces deux expressions ont une précision et renvoient à un constat désolant ; « se jeter à l'eau » nous invite à conjuguer le verbe qui est la conséquence de cette audace : lorsque je suis perdu à l'occasion d'un examen scolaire ou professionnel, lorsque je me désespère à entreprendre quoi que ce soit ou quand je perds mes repères, que dis-je ? *Je nage complètement.*

Toutefois, qui « se jette à l'eau » révèle l'appréhension qu'engendre cet élément de la

nature dans la philosophie antique grecque, principe primordial des choses, selon Thalès. Certaines personnes redoutent l'eau dans laquelle il faut pénétrer, elles peuvent cependant adorer l'orage, cette perturbation atmosphérique qui les mouille jusqu'à la moelle des os. D'où vient cette appréhension ? Est-ce la profondeur à peine saisissable qui nous fait dire en Suisse que l'on a « son fond » ou que l'on n'a plus son fond, tandis que nos voisins français précisent la chose en recourant à la collision de mots « avoir pied ». Aucune profondeur en ce sens de métrage, mais d'un tout autre ordre, celui du désir, lorsqu'il est question de l'air : *s'envoyer en l'air*. Aucune également, sinon celle du plaisir, peut-être interdit, lorsque le feu est invoqué : *jouer avec le feu*. Quant à la terre, lorsque nous avouons : *je ne touche pas terre*, c'est l'allégresse qui nous transporte ou une activité intense qui nous déporte. La dimension n'est pas mesurable.

Ce mixte d'attrait pour l'eau, proche de l'excitation ou au contraire d'une peur allant jusqu'à la répulsion, est peut-être lié à notre relation aux cinq sens. En effet que dit-on au plan du toucher ? Elle est froide, elle est trop chaude. Que dit-on au plan de l'odorat ? Elle pue ! Au plan du goût, c'est une bonne eau de source, est-il vanté sur les étiquettes des bouteilles en plastique (!) ; et à celui de la vue, les teintes que prend le lac en témoignent ; enfin, au plan de l'ouïe, le flux et le reflux des vagues que la mer apporte et dont on ne se lasse pas est certainement le chant le plus varié au monde et le moins discordant.

# Sous la peau

Ils sont là sur la grève, ceux qui appartiennent à la vie. Sous la lumière du jour, ils se déshabillent en un élan festif. Les corps se tortillent pour s'extraire des tenues trop ajustées, dansent au zénith, les articulations huilées par la chaleur et la transpiration, sous un soleil de plomb. Aux abords de la nudité, reste cette fine tenue tissée pour protéger les intimités; s'exposer, sans trop en montrer.

FANNY BRIAND

**A**u milieu des cris et de l'excitation, le vent s'est tu. Il a capitulé, las de nettoyer les airs encrassés, las d'emporter l'inconscience plus loin, pour offrir chaque jour un nouveau tableau qui se noircira à nouveau. Il a décidé de laisser les hommes dans l'embarras d'avoir trop été là.

Alors vient le grand saut, la fuite en avant; le passage à l'eau.

Quand certains mettent leur maillot, moi, j'aimerais enlever ma peau. Me dépecer, me dévêtir, me mettre à nu. J'aimerais retirer cette couche poisseuse qui tient le monde à distance.

J'aimerais éplucher mon corps jusqu'au trognon; strate après strate, j'ôterai l'épaisseur des doutes, des craintes et des désillusions. Je gratterai jusqu'au sang, jusqu'à sentir le grand air pénétrer mes artères et panser les cicatrices.

Les malaises qui engourdissent, qui enfouissent les chairs sous des tonnes de formules bien étriquées. Reliquat d'un temps

révolu où je ne cherchais qu'à survivre, surtout pas à vivre.

Je les déposerai sur la plage, ma peau et son fardeau, au milieu des chemises et des robes, au milieu de l'insouciance.

À vif, enfin dévoilée, allégée de ces quelques kilos, je pourrai peut-être maintenir la tête hors de l'eau. Je ne ricocherai peut-être plus contre les hommes, ni contre toi. Alors j'amarrerais dans ton port, je me glisserai entre tes pores et, sans pudeur, ni peur, j'envahirai ton cœur. Je me logerai dans chaque cellule; sans rendez-vous.

Et je jetterai un œil narquois au rivage, à mon corps échoué. Je verrai les tourments, léchés par le ressac, se dissoudre en charpie et être emportés par le courant jusqu'au-delà de l'horizon. On rira ensemble, je rirai de moi. Je rirai d'avoir lu dans ces afflictions l'impossibilité de vivre, d'avoir douté, plus qu'un instant, de la possibilité d'exister.

DESSIN DAVID HALDIMANN



LONGITUDE 6°11'05" E

Chemin de Ruth 15 | Coligny | Genève  
022 785 86 00 | lecrevecœur.ch

LES BAINS EN ÉTÉ...  
DU THÉÂTRE  
LE RESTE DE L'ANNÉE.  
CAP SUR  
LE CRÈVE-CŒUR!

LATITUDE 46°13'17" N

LE CRÈVE-CŒUR

# Nages

CAROLINE DE CORNIÈRE

## La nage du matin

Sortir du lit avant que les volets ne s'ouvrent et pédaler vers la mer, dans la mer. Nager vite, et tout droit, vers le large, pour donner au crawl le sens de l'effort, musculaire et rythmé, jusqu'à ce que le corps se réchauffe d'avoir froid, que la peau se fraye un chemin, un trois temps bien maîtrisé – respirer, attaquer, glisser – respirer, attaquer, glisser... Une sorte de valse alors s'installe, diminuant la vitesse des bras qui enfilent comme des gants de bal, plus près de l'horizon. Jusqu'à la bouée jaune, pour sourire à l'effort, ou pleurer, maintenant que ses cendres y reposent. Se vider un peu des fatigues de l'hiver, des factures et des nuits solitaires. Plus près de moi soudain, et de ceux que j'aime, qui parfois m'accompagnent, ou tout petits sur le sable, ou couchés dans leur lit. Cette nage du matin a le sens du large, du temps qui passe et de notre finitude qu'il est bon de goûter, là, au milieu de rien, de tout, de cette mer fidèle, un peu plus chaque été.

## La nage du soir

La nage du soir, avant de se mettre à table, n'a pas le même sens. Elle demande à ceux qui préparent le repas un peu de patience et de compréhension. Parfois elle se négocie, mais toujours s'impose – la mer au bout de la rue ! La nage du soir se laisse nager. Transversale, elle longe la côte, varie les styles quand la mer le permet. Elle savoure les compétences du corps à parcourir à loisir les belles maisons du bord de mer. Une nage sensuelle et fière – comme un poisson dans l'eau – glisser mon corps encore jeune à la surface. Regarder le ciel quand tout est immergé, ma peau que la nage rend si douce, quand triomphante, je pousse de mes cuisses d'adolescente l'écume des soirs.



DESSIN MATTHIEU BERTHOD

# Les Îles

Ce n'est pas depuis les plages de sa ville qu'elle goûte le plus à la baignade, non. C'est dans son Vieux Pays de montagnes, dans l'un de ces étangs de plaine adjacents au Rhône. Car à ses yeux, plonger son corps dans l'eau c'est quitter le monde. Et ce monde lui semble trop proche, trop présent sur les rives du grand lac pour qu'elle puisse s'y oublier vraiment.

NADIA BOHLEN

Dans la gare, mastodonte de pierre vieillie et noircie, elle perçoit le va-et-vient des passagers comme dans un brouhaha lointain. Dans ce mouvement de la gare, la sensation de s'extraire de la société humaine. Les vaines batailles d'ego ou de pouvoir auxquelles se livrent ses pairs et qui trop souvent l'aspirent ou l'affectent, déjà s'estompent de son esprit. Elle goûte à la beauté du trajet, aux coteaux de vignes escarpés, à ce tronçon où le train traverse des villages de pierre et semble voler sur l'étendue d'eau scintillante. Viennent ces non-lieux de plaine, usines vétustes dont les cheminées crachent des fumées noirâtres, lignes à haute tension, vergers et arbres fruitiers. Puis le train entre dans la vallée interminable. Sa vallée. Ensermée par les monts escarpés dont les pentes descendent jusqu'au vaste lit qu'a tracé le fleuve. Elle laisse aller son regard en direction des gros bourgs paysans le long du canal qui longe la voie ferrée, devenus lieux de résidences et de villas éclectiques reflétant le goût improbable de leurs propriétaires. Et toujours ces arbres fruitiers, pommes, poires, abricots.

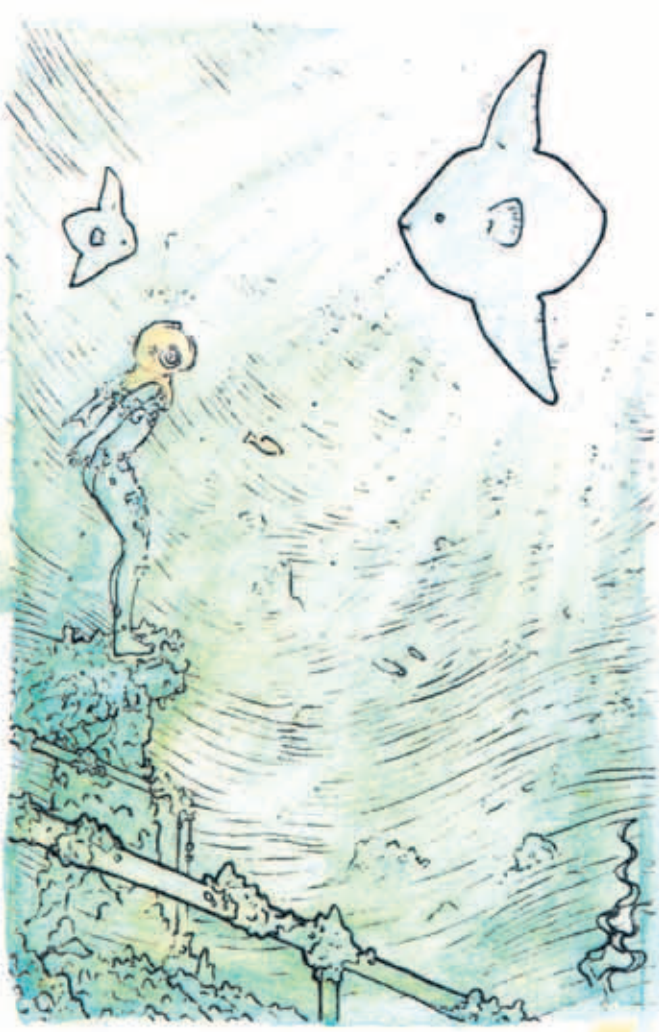
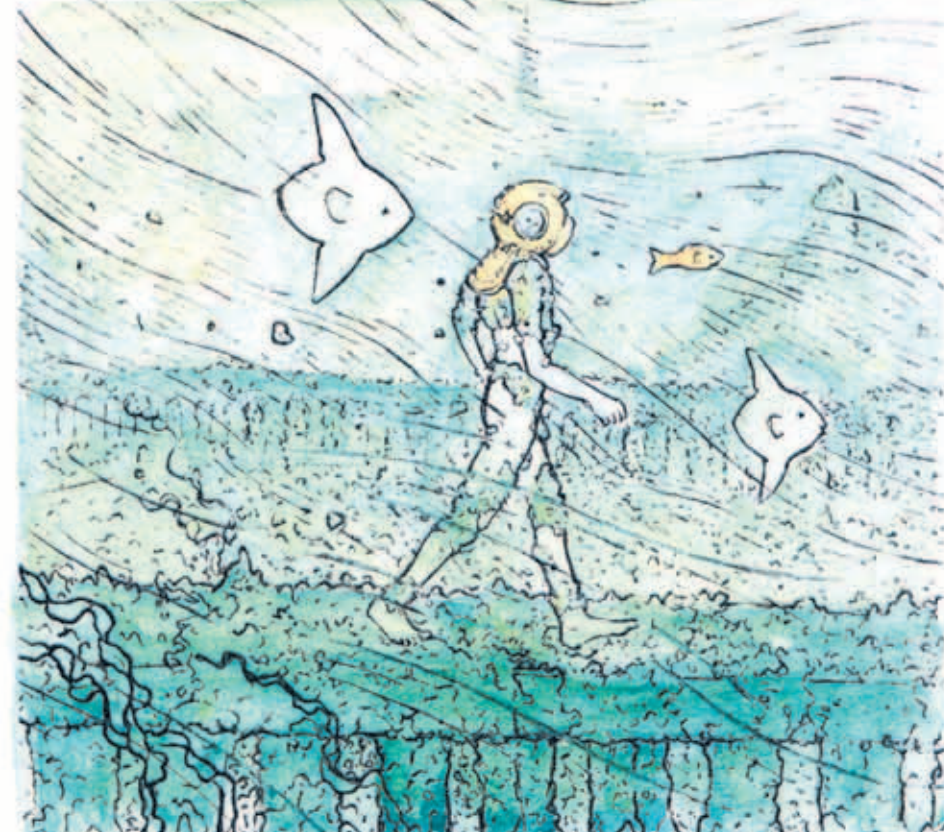
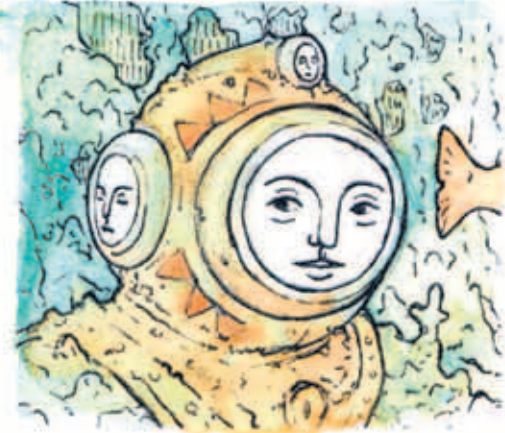
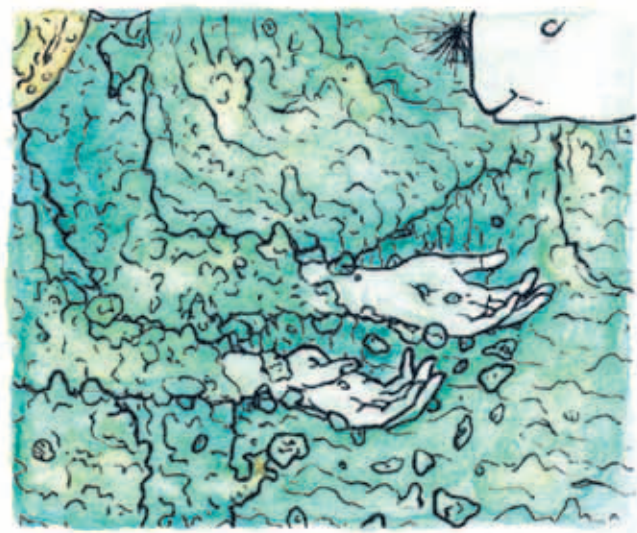
Elle pose son vélo contre la barrière métallique qui sépare le vaste terrain d'arbres et de verdure de la promenade longeant le Rhône. C'est cet endroit du domaine des Îles, minuscule étendue d'eau douce apparue suite à l'activité d'une gravière sur la nappe phréatique du fleuve, qu'elle préfère. Allongée sur une couverture, elle laisse le soleil réchauffer son corps et son être tout entier, jusqu'à pénétrer son âme. Parfois elle regarde autour d'elle pour mieux ressentir le souffle des arbres, saules pleureurs dont les branches tombent dans l'eau, chênes et peupliers immenses. Et pour savourer la lumière autour d'elle, cette lumière de pays sec et de chaleur aride. La société qu'elle côtoie, ses mondanités et ses vaines batailles, lui semble lointaine à présent, hors d'elle, comme quelque chose qui ne la concerne plus aucunement.

Quand le soleil se met à taper trop fort sur sa peau, elle marche jusqu'à la crique de pierre formée entre les arbres et les buissons. Elle regarde la verdure autour de l'étang, les coteaux de vignes verdissent au loin, les cimes recouvertes de neige. Et l'eau bleue verte devant elle, presque turquoise, et parfaitement lisse. Elle entre d'un coup et se dirige vers l'autre rive.

Elle se revoit enfant, quand elle nageait jusqu'à la gravière et grimpait sur l'un des pontons rouillés qui la composait. Elle se rappelle la chaleur de la structure métallique et l'endroit d'où elle plongeait pour regagner le coin de verdure où sa famille passait la journée.

Elle n'est pas de ce pays pourtant. Arrivée là parce que la profession du père l'exigeait. Sans aucun autre lien de parenté que ce père, sa mère et sa sœur, qui tous ont quitté le Vieux Pays depuis longtemps. Aucune appartenance de clan si cher aux habitants de cette contrée. C'est en tous cas ce que lui faisaient sentir les autres enfants, quand ils lui désignaient le bout de terre d'où ils venaient, ou les liens de famille, oncles, tantes, cousins proches et éloignés, qui les faisaient appartenir à ce pays.

Elle ferme les yeux pour mieux goûter à l'eau douce qui entoure son corps, au soleil qui caresse son visage, au souffle des arbres et aux montagnes environnantes qui lui tiennent compagnie. Elle ne fait plus qu'un avec les éléments qui l'entourent. Oui, même si aucune parenté ne l'attache à ce lieu, elle appartient aux éléments. C'est à cet endroit du monde, plongée dans l'eau, qu'elle le ressent le plus.



# À trois minutes près

Je suis née le 18 février à 23h57 sous le signe du Verseau. Enfant, je croyais que si j'étais aussi à l'aise dans l'élément aquatique, comme un poisson dans l'eau, c'était grâce à ma destinée étoilée : verser de l'eau. J'y croyais dur comme fer. Régulièrement je scrutais mes mains afin de découvrir l'endroit où elles commençaient à devenir palmées. Le moment de rejoindre ma véritable famille allait venir, il fallait être prête. D'un jour à l'autre, le vilain petit humain pouvait se transformer en majestueux canard.

## AUDE BOURRIER

Ce n'est que bien des années plus tard que j'ai compris deux choses : premièrement que ma mère se moquait de moi afin que je quitte mon bain plus rapidement « si tu continues tu vas avoir les mains palmées ! », deuxièmement que le Verseau était un signe d'air et qu'à trois minutes près j'étais Poisson ! Quelle déception. J'ai failli ne jamais m'en remettre. Des années d'entraînement à retenir ma respiration sous l'eau pour rien !

Or, à dix ans je ne suis pas prête à remettre en question le sens profond de mon existence ni à trouver un nouvel animal totem. Je prends alors une lourde décision : ni des millénaires d'observation astronomique ni personne ne peut m'arrêter dans ma quête contre-évolutive. Si les amphibiens ont perdu leurs branchies et leurs nageoires au profit de petites pattes

malhabiles et d'un mode respiratoire on ne peut plus discutables par les pores de leur peau, tant pis pour eux. Moi, j'allais continuer à défier les prédictions de Rob Breznsny et la poussée d'un type qui aimait autant la moussaka que les mathématiques – Archimède ou son cousin –, bien déterminée à devenir le brave fuligule que j'aurais toujours dû être.

S'ensuivirent des années de vie subaquatique – ou presque – apprenant la joie de vivre sans poids et sans bruit. Les fonds marins, ou à défaut ceux des piscines communales, sont des refuges essentiels pour n'importe quel adolescent mal dans sa peau. Le corps, englouti par la masse liquide, heurte le sol puis se laisse baloter par les courants, errant parfois juste à la bonne hauteur, dans une sorte de purgatoire, d'antichambre de l'âge adulte. Le canard en devenir que j'étais, quoique déboussolé par cette nouvelle gravité, n'en était pas plus neurasthénique qu'il exprimait un besoin conscient et profond de se laisser porter par le monde,

de s'en isoler mais aussi d'en faire l'expérience sensible. L'élément liquide permet l'expression de soi sans aucun risque. Ni chute, ni cris, ni larmes, ni hurlements, ni peur ne sont superflues. Tout est reçu, puis enveloppé délicatement, comme ouaté dans un souvenir collectif, un secret d'Atlante. Ouvrir les yeux sous l'eau permet également de voir son futur. Une errance floue que l'on doit s'habituer à regarder en face et à laquelle on finit par s'habituer sans que ça ne soit jamais tout à fait agréable.

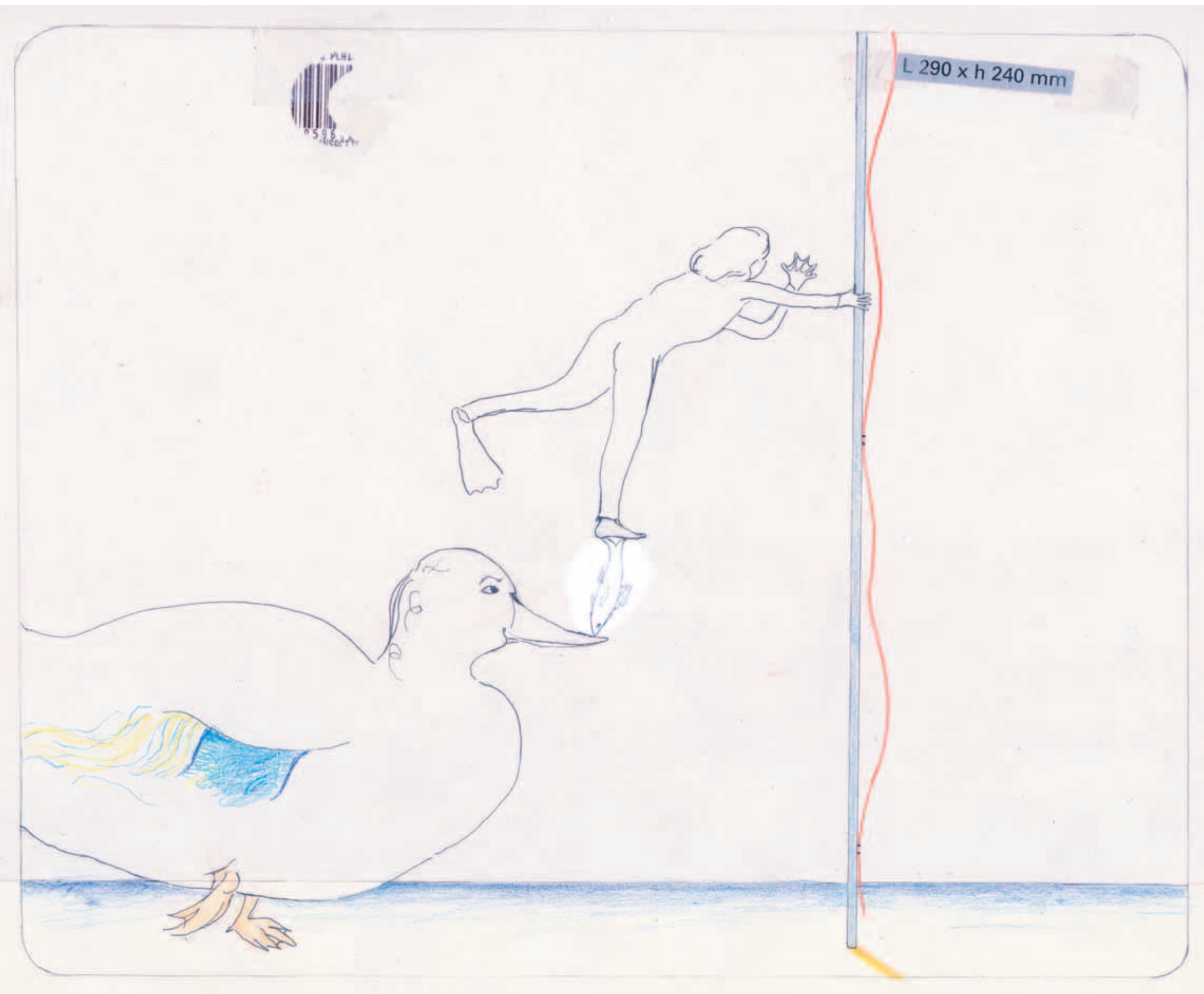
Il va sans dire que ma détermination n'a pas suffi et que le seul point commun que je possède avec le canard à l'heure actuelle, c'est de pouvoir, dans certaines circonstances, dormir en position assise. Cette similarité, ne justifiant pas à elle seule la continuation de ma quête, j'ai été contrainte d'accepter ma vie terrestre, forte de toutes mes expériences de cygne déchu.

J'ai lu quelque part qu'on ne mesurait pas l'intelligence d'un poisson à sa capacité de grimper à un arbre. J'imagine que celle d'un

canard non plus. Ceci étant dit, je grimpe très bien aux arbres. Ce syllogisme à lui seul suffirait à comprendre qu'une partie des réponses que je cherche ne se trouve pas au fond d'un lac. Seulement, avant de m'y résoudre entièrement, j'ai élaboré une dernière possibilité de salut : sachant que le corps humain est constitué à 60% d'eau et que je pèse 65 kg, je suis très exactement constituée de 39 kg d'eau. En buvant environ 2 litres d'eau par jour, il me faudra 3 semaines pour renouveler l'intégralité de l'eau de mon corps. En trois semaines, je peux devenir une nouvelle personne à 60%. Donc majoritairement une nouvelle personne.

Parfois, il faut avoir le courage de se jeter à l'eau. Cela fait maintenant dix jours que je bois l'eau du lac. Parfois j'y trempe même mon pain pour le ramollir. Une fine peau lisse et souple a commencé à pousser entre mes doigts.

DESSIN ANDREA BONNET





# Premier bain

Dans ses souvenirs, une grande baignoire trône au centre de la salle. Lumière tamisée. Pas un bruit alentour, ou alors très étouffé. Quelques ombres passent dans des odeurs d'hôpital. Le temps, ici, est suspendu. Dans l'attente de l'événement qui va se produire dans ce bassin couleur lie de vin, rempli d'une eau chaude, mais pas trop, et d'une femme. Nue, forcément. Ne sortent du liquide qu'une tête et un ventre, énorme. La respiration de ce corps immergé fait monter et descendre le niveau de l'eau.

FRANÇOISE NYDEGGER

Avant d'entrer dans cette baignoire, elle était lourde de cette partie d'elle qui pointait vers l'avant et qui la ballottait toujours plus. Elle s'étonnait d'ailleurs de ce ventre remuant qui la rendait gauche et fière à la fois, et qui la déséquilibrait les derniers jours. Maintenant qu'elle s'est lovée dans l'eau, elle ne sent plus sa lourdeur. Seulement la révolution qui s'opère en elle lors de ces grandes déferlantes de douleur qui lui font perdre tout repère.

L'eau du bain est souvent renouvelée pour être à bonne température, et la femme ne sait

pas combien de temps elle va rester là, avant la venue de l'enfant, ni très bien comment cela va se passer. Elle sent juste que l'événement à venir la dépasse, que le rythme des contractions s'accélère et qu'il est trop tard pour reculer.

Quelqu'un apparaît dans l'entrebâillement d'une porte. On lui demande si elle veut un petit canard en plastique jaune pour égayer son bain. Non, elle n'en veut pas. Ce qu'elle désire par-dessus tout, c'est de rester encore un moment seule. Seule avec sa douleur, avec sa peur, avec ce sentiment d'être submergée par ce qui advient.

Entre les phases tempétueuses, le calme revient et son corps trouve l'apaisement dans l'eau. Alors elle se détend, elle flotte et dérive en des contrées connues d'elle seule. Lui par-

viennent cependant les gestes réconfortants de son homme, la voix de la sage-femme qui l'accompagne. Et quand tout se presse en elle, que les gens se font plus présents à ses côtés, elle sait que le moment est arrivé.

C'est donc ça, la délivrance ! Ce passage ténu entre l'instant où elle se sent partir, et où une vie sort d'elle. Elle éprouve alors un sentiment démesurément grand. Un soulagement intense, un bonheur total qui efface tout. Car elle sent cette présence se dégager de son ventre pour glisser doucement le long de ses cuisses. Et l'enfant est là ! En suspension au bout de son cordon ombilical dans l'eau rouge sang.

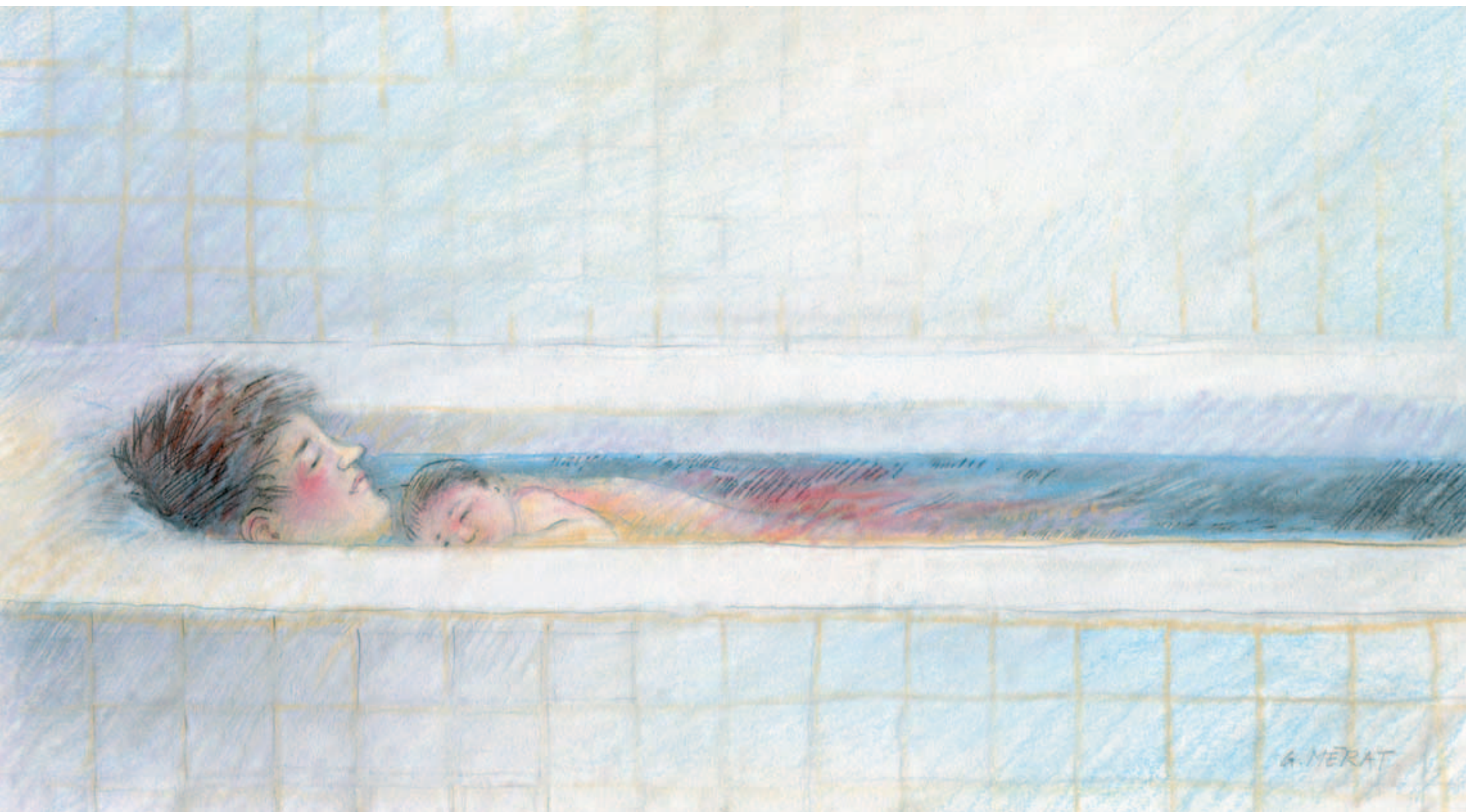
Des mains amies dirigent délicatement le nouveau-né vers les mains de la femme qui le ramènent à elle et palpent, incrédules, ce petit

corps gluant qui respire et qui va pousser son premier cri.

La mère part doucement à la découverte du nouveau-né, blotti entre son ventre et ses seins, vérifie s'il est entier, découvre au passage son sexe. L'eau chaude coule du robinet et rince les corps. Rien ne vient troubler ce premier bain à deux qui semble durer une éternité.

Le père finit par couper le cordon ombilical et l'enfant est emporté sur terre ferme. La mère s'extrait à son tour du bain, soulagée d'avoir réussi à accoucher comme elle l'espérait dans ce milieu rassurant, et d'avoir mis au monde un bébé bien portant.

Dans ses souvenirs, elle n'avait jamais imaginé donner la vie ailleurs que dans l'eau.



Dessin Guy MÉRAT

## Chair de poule et peau fripée

Il arrive parfois, sortant de l'eau, que l'on éprouve quelques frissons qui ne sont pas sans rappeler la chair de poule. Ce qui ne signifie pas pour autant que l'on soit une poule mouillée. Quoique...

PHILIPPE CONSTANTIN

En vérité, pour bien se représenter ce qu'on signifie par « chair de poule », il faudrait avoir le courage de nos aïeux pour ébouillanter ladite poule et la plumer d'un coup d'un seul avant de la mettre au pot. On constaterait alors que, là où certainement la peau avait la morné platitude d'une barquette de supermarché, émergeraient soudainement mille et un microscopiques volcans ciliés.

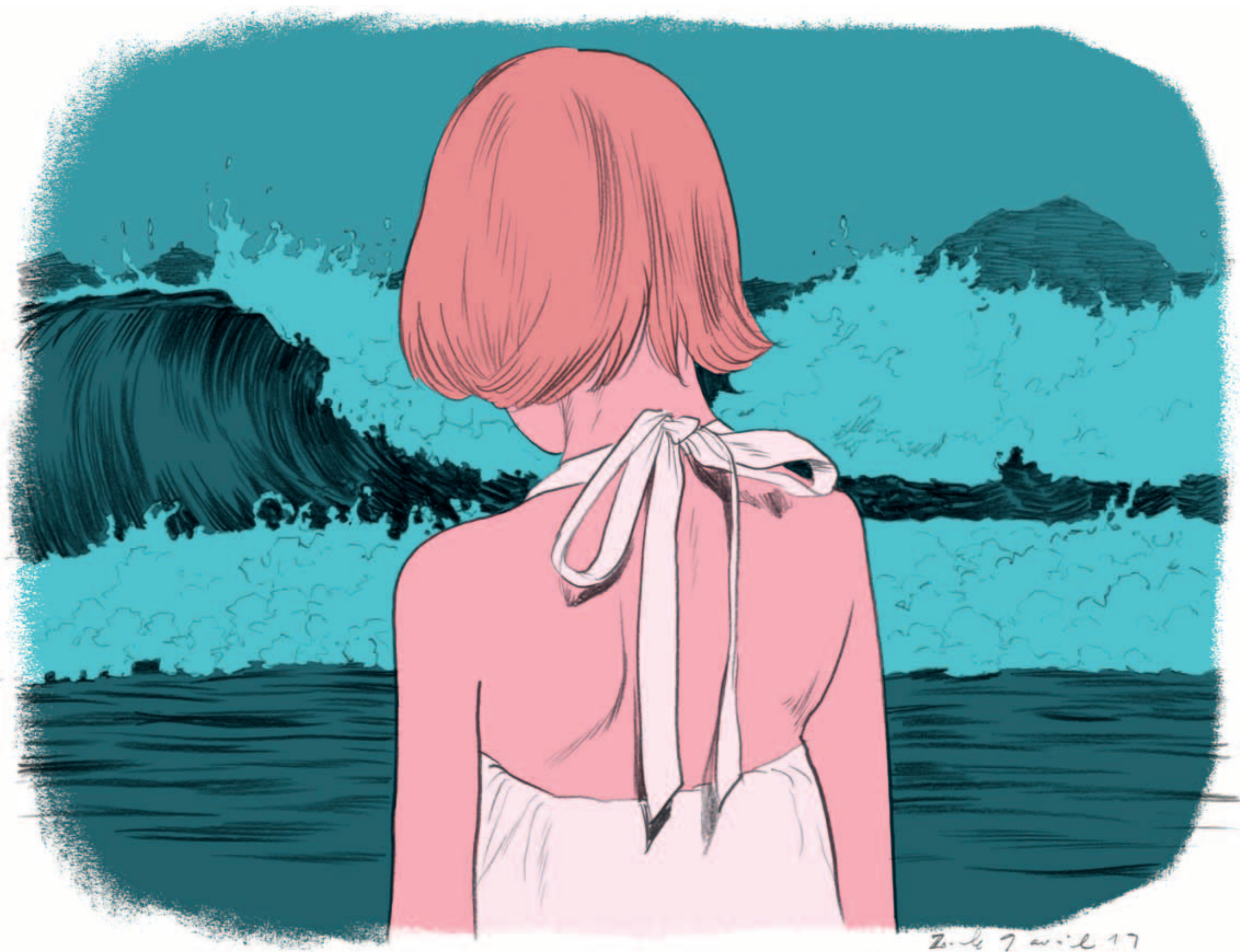
La chose est dite et entendue. Nombre de sentiments ou de sensations peuvent ainsi provoquer sur notre peau cet effet à la fois sen-

suel et inconfortable. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Cela n'a rien à voir avec l'amour. Plutôt le froid. Un simple et bête réflexe de chacun de ces muscles (muscles horripilateurs) qui jouent à cache-cache avec nos poils et qui à l'origine avaient pour fonction de nous protéger du froid précisément, capturant et réchauffant dans cette pileuse forêt, l'air un brin frisquet qui nous fait tant frissonner.

La peau fripée des après longs bains est de toute autre nature. Notre épiderme, vous l'aurez noté, ceci seulement sur la paume de nos mains et la plante de nos pieds, se gorge d'eau lors d'une immersion trop prolongée. Avec pour effet de nous vieillir bien avant l'âge. Et même vieux, de nous plonger plus

avant encore dans une sénilité cutanée incompréhensible.

Là encore, la science vient à notre secours. Chasseur, cueilleur, l'homme était aussi pêcheur, majoritairement confiné à des milieux humides, sources de vie. Bête comme chou donc. Chou frisé ou fripé bien sûr. Mais en vérité, cette transformation de notre épiderme nous permettrait de mieux saisir les choses, de mieux agripper fleurs de lotus ou feuilles de cresson, truites ou lottes, perles d'or ou arc-en-ciel dans le courant et marcher, si ce n'est sans quelques contusions, du moins marcher sans glisser sur les galets trop longtemps polis par le passage de la rivière.



# Mer d'accueil

MÉLANIE CHAPPUIS

Sept ans. Peut être huit. Pas plus que neuf. La mer. Jamais calme.

Le pays. La ville, une capitale.

Il fait chaud, il y a des plages, mais ce n'est pas un endroit pour touristes.

Je traverse les rues dans une voiture blindée. Jamais à pied.

Je déteste cet écran entre eux et nous. Je suis en cage.

Me laisserait-on en sortir que je n'oserais pas.

Je déteste avoir besoin de ma prison pour me sentir en sécurité : ma première lâcheté.

Ils me regardent parfois, droit dans les yeux, je colle mon nez à la vitre, refusant de lâcher leur regard : courage minable. Alors ils font ce qui m'effraie le plus. Avec leurs mains, ils jettent quelque chose d'invisible en ma direction. Des mauvais sorts. Nous nous trouvons dans un pays où sévit la magie noire, ma mère dit que je suis trop petite pour comprendre, qu'il ne vaut mieux pas, d'ailleurs. J'ai peur. De ma mère aussi. Qu'elle me gronde, si j'insiste. C'est quoi la magie noire, quel genre de sort, ont-ils le pouvoir de traverser la vitre et de m'atteindre, pourquoi me souhaiter quelque chose de mauvais ? Pierre n'a pas besoin d'entendre mes questions, il les devine. Il est celui qui conduit la voiture, notre chauffeur. Il est noir comme

eux, mais il parle français comme nous. Il est le trait d'union. Il vient d'un pays voisin où l'on s'échappe souvent, où la vie reprend des couleurs, où ça danse dans les rues, où l'on foule l'asphalte de nos pieds, où les femmes nous offrent à manger et les enfants me proposent de jouer. Pierre me dit de ne pas m'inquiéter, demain, il ira chez le sorcier, il lui demandera de me laver du sort que l'on m'a jeté. J'ai confiance en lui et en son sorcier. Là où il y a de la magie noire, il y a aussi de la magie blanche pour la combattre, me dit Pierre. Le bien contre le mal, ça parle à tous les enfants. Et les gentils, qui finissent par gagner. Mais sommes-nous les gentils ? Pierre, assurément, mais moi ? Je sais que je représente bien davantage que ma personne, à sept ans, peut-être huit... J'incarne le blanc, le colon, le pillier, l'expatrié condescendant.

J'aimerais être noire. Ou transparente. Passer inaperçue. N'être personne d'autre que moi-même.

La mer.

La voiture a quitté les rues, on parque le long de la plage, il fait chaud, on va se baigner, c'est ce que font les blancs.

Je m'impatiente. Pas seulement parce qu'il fait chaud. Parce que je veux me laver du sort que l'on m'a jeté. Le rendre à la mer, elle saura qu'en faire, en attendant le sorcier de Pierre.

Je souhaite m'éloigner de la rumeur, me cacher sous l'eau, me diluer en elle.

Maman a peur. De la mer davantage que des sorts. Nous sommes contraires.

Sur la plage, elle attend que je revienne. Je prends mon temps. Je brave les éléments. Contre l'océan, je sais lutter. Quand une vague trop grosse menace de m'assommer, je plonge et je la fends, je suis l'épée dans son ventre. Les vagues sont puissantes jusqu'à la barre, le courant aussi. Maman me supplie de rester au bord.

Exclu, je dois en découdre, j'en ai assez d'observer le danger sans pouvoir le affronter. Dans l'eau je refuse d'être en cage, je fais face aux vagues, je suis un dauphin, non, un requin, je les transperce toutes, reprenant rapidement mon souffle entre chaque attaque. L'objectif est de franchir la barre, et de se retrouver au calme.

Sous l'eau, avant la barre, c'est déjà tranquille.

Alors que la mer se déchaîne au-dessus, tout tourne au ralenti, là où je suis.

Mes yeux se sont habitués au sel, mon regard est trouble mais il distingue les reliefs, les poissons, les algues. Jusqu'à ce que l'air me manque, je suis chez moi. J'imité les petits indigènes gris en ondulant du corps, bras collés contre mes flancs, jambes jointes.

Grâce à ma mer d'accueil, je supporte ma terre d'exil.

Ressortir, respirer. Plus qu'une vague avant de me retrouver de l'autre côté. La plus grosse,

la plus imposante, celle qui terrorise ma mère. La dernière : la barre. À nous deux. Je plonge, me retrouve poisson à nouveau. Sous l'eau, les algues ont disparu, il fait plus frais, plus clair, je suis passée. Je reprends ma respiration dans le calme.

En direction de la plage : les vagues. En direction de l'horizon : le silence, les promesses d'une autre terre, vers laquelle je voguerai quand mon père en aura terminé avec ce pays.

Je ne vois plus ma mère qui me hèle.

Je ne veux pas deviner son inquiétude, pas encore.

Je reprends des forces à l'océan nourricier, à l'eau des commencements.

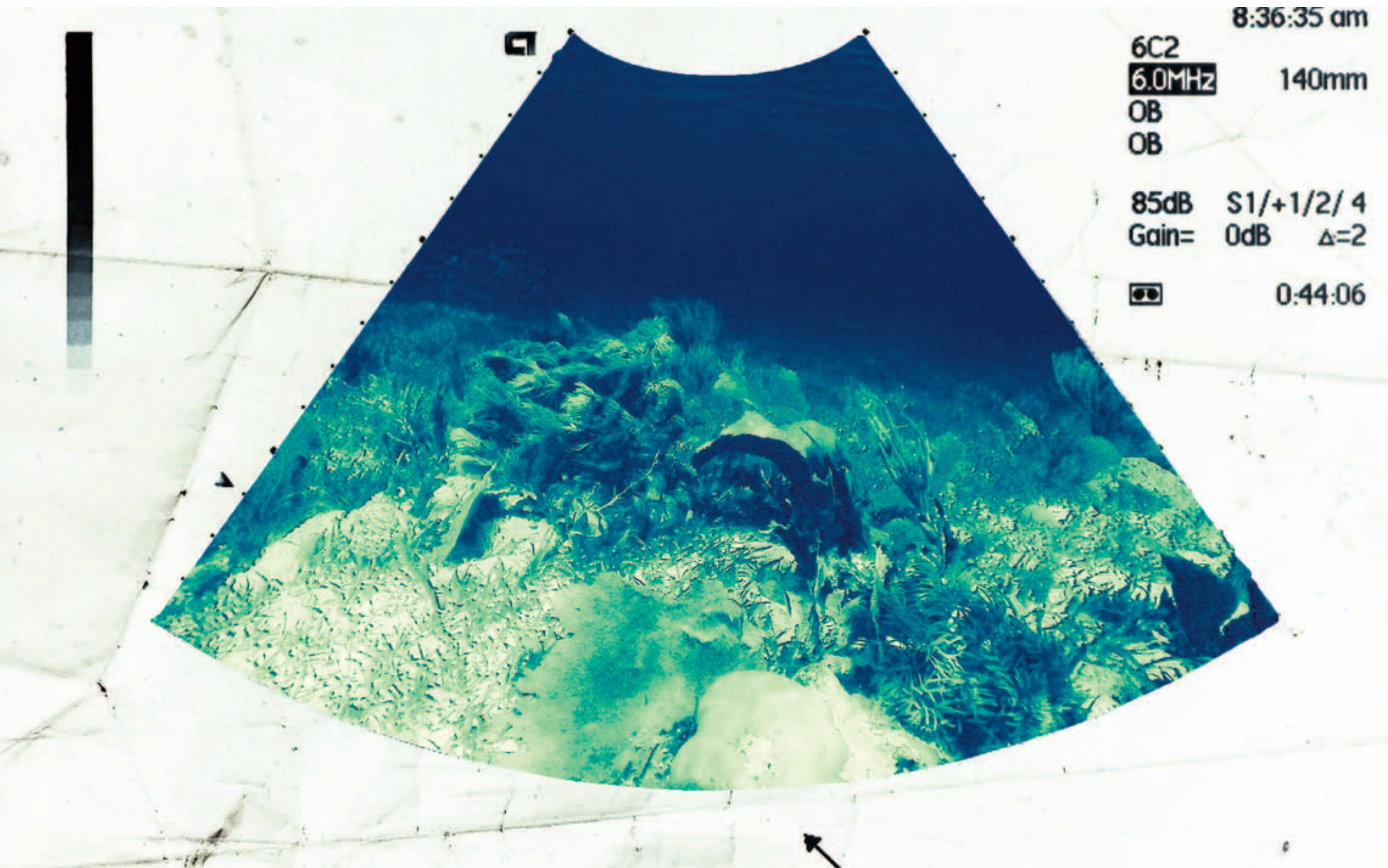
Je suis la déesse de la mer, sur mes écailles glissent les mauvais sorts, je m'entoure d'une lumière qui attire les sourires et la bienveillance, je tends mes mains en signe de réconciliation, mes cheveux coupés court ont repoussé, ils ont le pouvoir de caresser ou d'étrangler, ils trient les bons des méchants.

Il est temps. J'inspire, j'emplis mes poumons de puissance, de liberté, je fais le plein d'air marin, jusqu'à la prochaine fois.

Je plonge en direction des parents, les vagues et le courant leur livrent leur fille, régénérée. Et docile.

DESSIN ZEP





8:36:35 am

6C2

6.0MHz

140mm

OB

OB

85dB

S1/+1/2/ 4

Gain=

0dB Δ=2

☐

0:44:06

## C'est loin l'Amérique

Et pas mèche d'envoyer un lemming neurasthénique boire la tasse à ma place. Pour les durs de la feuille (de route) l'arrivée est en bas à droite. La diagonale du fou. Rude épreuve ! Je revisite la salle immense qu'en argot de collègue on appelait la Piscine. Elle sert aux examens. Ils ne se noient pas tous, les bons disciples, mais tous tâtent du bouillon. Tout au fond, cramponné au radiateur comme la moule au roc, le cancre ferme l'œil, et le bon. Il filtre. Quand l'heure sonne il rend au pion sa copie... un peu d'écume, des bulles.

JEAN-LUC BABEL

Des années plus tard. Avec sa tête à vendre des timbres anticancéreux à la sortie de la messe, le Cancre s'est imposé comme une valeur d'avenir. La Banque et l'Industrie, bonnes filles, sensibles à son charme lui ont confié la clé du casino. Bingo ! Il règne aujourd'hui sur un morceau de la nuit azurée. Quotidiennement la plage à l'heure de la clôture s'agite. Les grooms étranglent les parasols, gromment à coups de poing les creux et les bosses des matelas et des coussins. Les mites essaient. Dans la forêt des mâts la chouette se met en code.

Flanqué d'un rottweiler, le garçon des bains-douches pousse les portes des cabines avec la délicatesse d'un profanateur de sépultures. Il lève un somnambule humide et, touchant tableau, des petits amoureux qui ont oublié l'heure. Le chien ulule ou plutôt hulule (il a gardé l'accent). Les vagues sont à l'entraînement contre les punching balls des bouées. Une crête de sang coiffe la montagne. Vous me servirez l'apéro dans l'opéra du couchant sur la terrasse d'un cinq-étoiles improvisé. La Méditerranée se mêle au ciel jusqu'à confusion. *Mare nostrum* chuchotent dévotement les latinistes en hochant le chapeau à deux cornes. Paul Valéry, dans un poème sépulcral, la compare à un toit où marchent les colombes et

picorent les phoques. Il écrit *focs*, c'est moins drôle (quoique).

Veinards, ces riverains. Dans l'arrière-pays, combien d'ados à la ramasse, depuis leur lucarne n'ont eu pour mer à boire que les toits du village avec des tuiles pareilles au béret posé sur leur tête de crétin : courbes. Né en terre profonde, j'aperçois la mer pour la première fois à 18 ans, dans un coude, là où le train pour Barcelone se met à copier le rivage. Littoral-littéral, le faux lapsus est téléphoné. Embrouille au bonneteau ! Lectrice, lecteur, tu commences à te douter que je cherche par tous les moyens à gagner du temps, que je tire à la ligne, que j'allonge la gribiche, durcis la colle, mouille le lait, baptise le raisiné, noie la sardine, tricote un serpent de mer, bref, te mène en bateau. Pour moi c'est galère. Interdit de souffler. Le bic est un boulet. On n'écrit jamais assez. J'aurais dû faire musicien. Au pipeau on pardonne tout. John Cale, pardon : Cage, 4 minutes 33 secondes de silence au nez des belles dames et à la barbe des beaux messieurs. Mais cale ou cage c'est mal barré. On écrit toujours trop.

En Espagne je cours m'engager dans la marine marchande.

« Savez-vous nager ? me demande l'amiral. – Pourquoi ? Vous n'avez pas de bateaux ? »

On nous cache tout. Des bruits courent. Depuis le temps que les descendants des pilleurs d'épaves héritent des oiseaux mazoutés... Un nouveau déluge serait en marche. Une resucée pire. Amok, le retour. L'autodafé des

grands sapins et des tuiles rouges. Jupiter et Neptune réglant leurs différends au sabre laser. Aux frontières la fièvre est montée. Sur le sentier de la gabelle les carabiniers m'arrêtent. Très maternel, le sergent Garcia engage deux boutons supplémentaires dans les boutonsnières de mon caban.

« On voit que vous ne connaissez pas l'hiver ici. » Et il veut voir mes papiers. Je n'en ai pas. Au poste ! Dix bourrins en cercle, tout oreilles. Sur mon petit monitoring interne, je rembobine. Je reraconte ma vie avec des mots qui n'existaient pas en l'an 40, quand je suis né. En écriture j'ai, étrangement, commencé avec des palimpsestes. Par souci d'économie en cette grise après-guerre, la maîtresse nous faisait remplir le cahier une première fois au crayon, puis une seconde fois à l'encre, par-dessus.

Assez surjoué. Je jette les mots au feu, les pandores au milieu. Je détaille. Je plonge du haut de la calanque. Ça m'apprendra. La natation est à ma brasse ce que le hors-bord est à la bouée coin-coin. Veut-on une autre image ? Le bateau coule et le capitaine demande au scaphandrier de remonter (moi dans un double rôle). Gibraltar ! La porte fatale, le point de non-retour. *Go west !* Les singes me font des signes. Les repères disparaissent. Finis les mimiques, les poses, les plagiats, tout le simili. Vieux monde adieu. Et le nouveau dit : « Tais-toi et nage ! » Cette fois je suis seul. Je recense mes membres. J'ai déjà perdu un œil entre le nez et l'oreille. Je ne dormirai que d'un, en

faisant la planche. Le sel m'attendrit comme un steak. Tu leur dois bien ça, pauvre carne, aux poissons que tu gaves de plastique haché à longueur d'année.

Le soleil en gilet jaune d'apparat enfume les routes maritimes. L'autre grand blond avec une chaussure de schiste bitumineux me hèle. De sa truelle il me désigne une chaudière dans le mur qu'il est en train de bâtir. Il m'accorde le visa et même le happy end en échange d'un peu de compréhension pour son rêve à lui.

*For it only comes true  
When I'm swimming with you!*

La voix d'Esther Williams. Mon odyssée tourne à la naumachie d'opérette... De même que dans l'enfer du nord un vélodrome velouteux succède aux pavés, une piscine douillette est là qui m'accueille avec ses reflets dansants, les carreaux de faïence bleue, les dalles de grès rose-gris, le demi-jour tombant des coupes de plexiglas, la partition des cordes, les festons de cristal, l'anguille sous plot.

Sur le mur, dans son assiette d'email, le Temps mange avec des baguettes. Bondissant disloquées des symétries synchrones, les naïades s'ébrouent. Ô Grâces, vous applaudir est froidement mufle. Seul un sacrifice humain vous dédommagerait.

PHOTOGRAPHIE EDEN LEVI AM

# Quatre équateurs plus loin

Quand le voilier *Fleur de Passion* franchit l'équateur en cette nuit du 20 au 21 mars 2019, au large du golfe de Guinée, c'est la quatrième fois depuis le départ de *The Ocean Mapping Expedition* de Séville, quatre ans plus tôt. Et c'est la dernière. À six mois du retour de l'expédition dans la ville andalouse, le 6 septembre, jamais la ligne imaginaire synonyme d'un ailleurs n'aura eu un goût plus familier d'ici et d'arrivée prochaine. Bientôt un goût de tomate, puis celui d'autres fruits, plus scientifiques ceux-là.



## Carnet de bord, 7<sup>e</sup> épisode : Le Cap, 18 décembre 2018 – Dakar, 28 mars 2019

SAMI LINDEN

« Deux jours avant notre arrivée à Dakar, j'ai mangé une tomate ! » L'accent espagnol gorgé de soleil et le regard gourmand débordant de malice – et de gratitude –, Pere Valera, le skipper (prononcez Péré), savoure l'anecdote autant qu'il a manifestement goûté la chose elle-même. Depuis la table à cartes du voilier amarré dans l'arsenal de la capitale sénégalaise, en ce début avril 2019, il revient sur les vingt-huit jours de navigation non-stop depuis Le Cap. La plus longue jamais effectuée dans le cadre de *The Ocean Mapping Expedition* et le départ de Séville, quatre ans plus tôt. « J'ai pourtant beaucoup navigué (c'est lui également qui était à la barre lors de la traversée de l'océan Indien, en 2018), mais jamais je n'ai mangé de produits frais si longtemps après avoir quitté terre. Autant dire que cette tomate, je l'ai dégustée ! »

Le mérite d'une telle prouesse revient, il ne se prive pas de le souligner, à Irène, l'intendante du bord. Choix méticuleux de l'avitaillement avant le départ d'Afrique du Sud, pour onze personnes pendant quatre semaines plus une semaine de marge, sait-on jamais ; stockage ô combien ordonné des aliments pour savoir où trouver quoi une fois en mer, et en quelles quantités ; gestion quotidienne des stocks en cours de route pour contenter son monde en bonne intelligence, ni trop ni trop peu. On mange bien à bord de *Fleur de Passion*, cette constante se vérifiera encore. Et au final, c'est un équipage certes bien épuisé par une telle traversée mais en pleine harmonie qui arrive à Dakar : Pere, Camille et Khaled, les trois marins du bord, Arthur, le stagiaire en charge de la coordination des programmes scientifiques, quatre adolescents du programme socio-éducatif *Jeunes en mer*, Ben, Ilona, Timo et Tya, leurs deux éducateurs, Tamara et Stéphane, enfin Irène, reine de l'intendance en haute mer...

### Atours bancaires et néanmoins chocolatiers

La saveur de cette remontée de l'Atlantique Sud en direction du Sénégal, et avant cela les deux mois d'escale au Cap, de décembre à février, ne se réduisent de loin pas au juteux acidulé d'une tomate dégustée à quelques encablures de l'arrivée. Dans la ville sud-africaine, pour commencer, un bon millier de visiteurs intrigués ont le privilège d'arpenter le pont



du voilier et de voir l'exposition *Our Spice Islands* déployée à proximité. Ils découvrent, ébahis et songeurs, la face maritime d'un pays pourtant enclavé et traditionnellement plus connu pour ses atours bancaires et chocolatiers. Parmi ces aventuriers d'un jour, des groupes d'enfants s'initient à la problématique de la pollution plastique en participant à des ateliers pratiques détaillant les différentes phases de nettoyage, triage et classification des particules trouvées dans l'échantillon effectué le matin même dans les eaux noirâtres du port.

Sur le front de mer Victoria & Alfred, où l'expédition fait relâche, d'autres visiteurs, représentants et membres d'ONG locales actives qui dans la sensibilisation aux enjeux de développement durable, qui dans la réinsertion par le surf de jeunes en déshérence, animent la vie du bord pour faire de cette longue escale un moment d'échanges et de partage particulièrement intense et foisonnant. Sur le pont puis autour de la grande table du carré, des groupes d'écoliers, de collégiens et d'adultes s'initient même à la bande dessinée « à la suisse » en compagnie du toujours drôle et flegmatique Alex Baladi, de retour à bord pour l'occasion (lire l'épisode 4, *Journal des Bains* n°18, hiver 2017-2018).

Par un venteux vendredi après-midi de janvier, l'ambiance se fait plus protocolaire quand un conseiller fédéral en déplacement officiel en Afrique australe, en la personne d'Ignazio Cassis, lui fait l'honneur d'une visite. Une première historique pour l'expédition. Malgré les bourrasques qui balayent le pont sous un ciel lourd de menaces, l'atmosphère n'en est pas moins chaleureuse quand la

## L'aventure

Quelque 500 ans après Ferdinand de Magellan et le premier tour du monde (1519-1522), quelle est notre île aux épices ? Quelle richesse matérielle ou immatérielle nous faut-il trouver pour relever les enjeux de développement durable d'aujourd'hui ? Le 13 avril 2015, *Fleur de Passion*, le plus grand voilier battant pavillon suisse avec ses 33 mètres, s'est élancé de Séville dans le sillage du célèbre navigateur portugais pour répondre à cette interrogation dans le cadre de *The Ocean Mapping Expedition*, tour du monde de quatre ans (2015-2019) mêlant programmes scientifiques, socio-éducatifs et culturels. L'objectif de cette expédition en forme de jeu de miroir entre passé et présent, conçue et mise en œuvre par la fondation genevoise Pacifique, consiste à cartographier la pollution sonore et la contamination plastique des océans. Elle permet à des jeunes en rupture de se forger de nouveaux horizons au contact des exigences de la vie en mer tout en étant les témoins privilégiés de ces problématiques. Elle embarque aussi à tour de rôle des illustrateurs de bande-dessinée qui cartographient, à leur manière, l'état de la planète et l'impact de l'homme. Ou de simples passagers épris de mer, de rêve et d'ailleurs. L'expédition effectuera son retour à Séville le 6 septembre 2019.

Pour suivre *The Ocean Mapping Expedition* ou embarquer à bord de *Fleur de Passion* : [www.omexpedition.ch](http://www.omexpedition.ch) [www.facebook.com/omexpedition](https://www.facebook.com/omexpedition)

petite délégation transie trouve refuge dans le carré et découvre, regroupé sous forme de fac-similés, le travail des dix-sept dessinatrices et dessinateurs qui ont embarqué « en résidence » depuis le départ de Séville.

Au Cap encore, alors que le bateau est sorti de l'eau début février pour maintenance, comme prévu de longue date, l'expédition expérimente une manière inattendue de s'échouer... Impossible de faire confiance aux prétendus charpentiers de marine contactés localement, qui commencent par se plonger dans la lecture appliquée du manuel d'utilisation de leurs outils flambants neufs. Il faut alors dépêcher Jules de Genève, qui pare au plus pressé malgré la grippe avec laquelle il empoigne le chantier, et qui répare sur la coque les quelques bordés qui l'exigent. Et quand enfin sonne l'heure de remettre le bateau à l'eau, le câble de la grue casse, obligeant l'équipage à re-

pousser la date de départ malgré l'impératif d'être à Dakar avant début avril. D'où cette remontée en ligne droite et sans l'escale pourtant tant attendue à Saint-Hélène...

### Au large du golfe de Guinée

Tout au long de cette étape, c'est donc un peu l'esprit « régata » qui prévaut, si l'on ose dire. Mais pas uniquement. Après une semaine, les jeunes du bord ont raison du skipper et de sa sage concentration sur les impératifs de délais : ils obtiennent un « arrêt baignade » en plein océan. Il faut dire que, ce jour-là, c'est l'anniversaire du skipper et il doit bien pareille attention à l'équipage. Passé le tropique du Capricorne, l'atmosphère se fait progressivement plus lourde. Et pour échapper à l'étouffante moiteur des cabines, chacun se met en quête du souffle d'air qui rendra la nuit plus acceptable sur le pont.

Dans la nuit du 20 au 21 mars, au large du golfe de Guinée, l'expédition franchit l'équateur du sud au nord, la quatrième fois depuis son départ quatre ans plus tôt. Rituel obligatoire pour qui passe la ligne séparant les deux hémisphères pour la première fois de sa vie, les jeunes du bord s'improvisent des coupes de cheveux d'abord facétieuses, façon Iroquois ou moine, puis bientôt radicales, entendez boule à zéro, tellement ces coiffures sont « moches ».

Le passage de l'équateur a déjà un petit parfum familier, celui de l'arrivée à Séville qui pointe à l'horizon, le 6 septembre, par-delà Dakar, le Cap Vert et les Açores. La ligne imaginaire que rien n'indique dans cet Atlantique Sud quasi vide de toute rencontre pendant ces quatre semaines de mer, ce trait évocateur dans nos imaginaires d'Européens toujours très autocrates prend soudainement un relief nouveau. Il a des allures d'ici et de fin prochaine de l'aventure.

Dakar, autres fruits... Au cours de la remontée, ce sont aussi de nouvelles données scientifiques qui sont collectées et que l'escale au Sénégal, après Le Cap, permet de partager avec de nouveaux visiteurs, écoliers, étudiants de l'Université Cheikh Anta Diop et journalistes de la presse locale et internationale.

### L'Atlantique Sud, réservoir inattendu de gaz à effet de serre

« Les données collectées par *The Ocean Mapping Expedition* entre Le Cap et Dakar du 28 février au 28 mars révèlent des concentra-

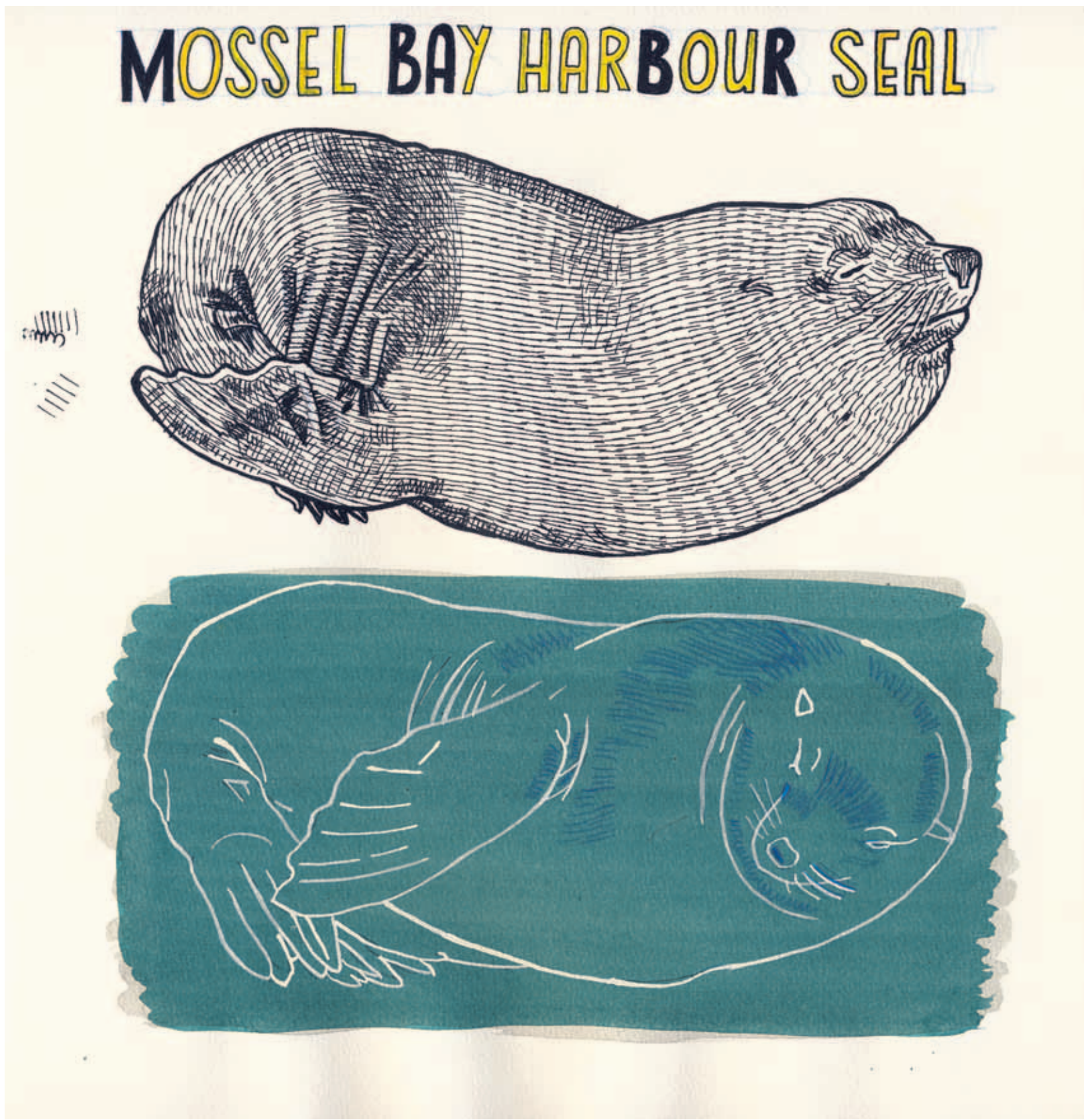
tions étonnamment basses de méthane et de dioxyde de carbone à la surface de l'Atlantique Sud», explique ainsi le professeur Daniel McGinnis, chef du groupe de physique aquatique à la Faculté des sciences de l'Université de Genève et responsable du programme de monitoring des gaz à effet de serre à la surface des océans, *The Winds of Change*. Avec sa collègue, le Dr Daphne Donis, le chercheur a rejoint l'expédition à Dakar pour installer à bord du voilier un nouvel équipement destiné à identifier la source – naturelle ou humaine – des gaz qui sont analysés en continu par l'installation posée aux Philippines fin 2017.

« Ces concentrations basses de CH<sub>4</sub> et de CO<sub>2</sub> pourraient refléter le fait que *Fleur de Passion* a navigué très au large des côtes d'Afrique australe et de sources terrestres de tels gaz », poursuit le professeur McGinnis. Bien que la région soit considérée comme une source de dioxyde de carbone atmosphérique, ces basses concentrations à la surface de l'océan indiquent cependant que l'Atlantique Sud pourrait être un nouveau réservoir inattendu de gaz à effet de serre. »

En juin 2018, en effet, au terme de sa traversée de l'océan Indien de Jakarta à Maputo, le programme *The Winds of Change* avait déjà révélé, pour la première fois au monde, que ce dernier océan s'avérait un réservoir inattendu de méthane. Pour le chercheur, « les données sans précédent collectées par *The Ocean Mapping Expedition* soulignent combien il est urgent de pousser plus loin les observations de manière à mieux déterminer le processus dictant le rôle de réservoir ou d'émetteur de l'Atlantique Sud en ce qui concerne ces gaz à effet de serre, voire de tous les océans du globe. »

Autre champ de recherche de l'expédition: une cartographie de la pollution méso et micro-plastique, en partenariat avec l'association Oceaneye à Genève. Du Cap à Dakar, 7 échantillons supplémentaires d'eau de surface ont été prélevés par l'équipage, portant à 194 le nombre total collectés depuis Séville. Et sur les 187 échantillons analysés, « il s'avère que 91% contiennent des polymères plastiques dans les dimensions analysées, soit de 1.0 à 5.0 mm pour les micro-plastiques et supérieures à 5.0 mm pour les méso-plastiques », détaille Pascal Hagmann, directeur exécutif d'Oceaneye et responsable du programme *Micromégas* de cartographie de ce fléau planétaire.

« Toutes les régions traversées par *The Ocean Mapping Expedition* sont affectées par la pollution plastique, déplore-t-il. La pollution moyenne de l'ensemble des échantillons collectés par *Fleur de Passion* est de 26 g/km<sup>2</sup>



en micro-plastiques et de 195 g/km<sup>2</sup> en méso-plastiques, soit une concentration moyenne totale de 221 g/km<sup>2</sup>. L'Asie du Sud-Est bat tous les records avec une pollution moyenne de 551 g/km<sup>2</sup>.» Gaz à effet de serre. Tomates qui poussent sous serre. Vendues en sachets

plastique. Du large à la terre, l'expédition n'en a pas encore fini avec son jeu de miroir pour éclairer notre relation complexe avec la planète Mer.

DESSINS ANTON KANNEMEYER

Prochain épisode: Et par un prompt renfort



ZAINABO (DRC; SOUTH AFRICA) AND NOÉ (SWITZERLAND) ON THE TRIP FROM KNYSNA TO MOSSSEL BAY, 29 NOV. 2018



LAURENT, THE DOCUMENTARY FILM MAKER.

VRYDAG, 30 NOV. 2018  
 16:17: EK SIT NOU HIER MET 3 CREWMEMBERS OP DIE FLEUR DE PASSION - ONS IS GEDOK IN MOSSSELBAAI-HAWE. EK WAS VERONDERSTEL OM HIERDIE DRAWING OP KAMERA TE RECORD, MAAR MET DIE KAMERA HEELTYD OP STANDBY GELDS. GOEIE FOK! NOU MOET EK SEKER 'N NUWE DRAWING BEGIN. HAAT DIT OM VOOR MENSE TE TEKEN. SAL EK RUS VIR MY SIEL HÊ WANNEER EK DOOD IS?

**MOSSSELBAAI, DAG 3** 0 SATERDAG, 1 DESEMBER 2018  
 07:36: ONS GAAN NOU BINNEKORT VAAR NA DIE BAAI SE ROBEILAND. BOOT SE ENJINS AAN, EK SIT IN DIE HOEK VAN DIE GROOT TAFEL EN KRUIP WEG, MAAR WORD TELKEMALE DEUR ENTOESIASTIESE TEENAGERS GEVIND. AH, LAURENT MET MY GEVIND, EN EK WORD OP HIERDIE OOMBLIK AFGENEEM. PHUMI KOM GESELS MET MY EN EK VERTEL HOM VAN DIE WONDERS VAN KUNS. MAAR HIERDIE KINDERS HOU SLEGS VAN SCIENCE - DIS HOEKOM HULLE OP DIE BOOT IS.

1 5 . 0 6

Espace(s) d'un été - n°2 - 2019

1 5 . 0 9 . 1 9

Bouturage culturel au Jardin botanique alpin de Meyrin\*

L'ÉTÉ

expositions - conférences - ateliers

E N P E N T E

visites guidées - rencontres - art contemporain

D O U C E

meyrinculture.ch

MEYRIN

\* LAURÉAT DU PRIX SCHULTHESS DES JARDINS 2019


 SCHWEIZER HEIMATSCHUTZ  
 PATRIMOINE SUISSE  
 HEIMATSCHUTZ SVIZZERA  
 PROTECCIUN DA LA PATRIA


ET APRÈS?

fsmo.ch

Secours aux orphelins et aux enfants d'invalides



# De l'avenir des grands fleuves

Dans le contexte actuel des changements climatiques, les fleuves et les grands lacs sont bousculés tout autant que les banquises, les montagnes, les forêts tropicales. Drainant des centaines de milliers de kilomètres carrés, abreuvant des millions de personnes, ces écosystèmes majeurs ont pourtant besoin que leurs réalités soient mieux portées et appréhendées dans le débat international qui a cours. D'autant qu'ils sont en grande majorité, comme le Léman et le Rhône, en situation transfrontalière et nécessitent un dialogue et des décisions conjointes de deux États. De ce constat est né « Initiatives pour l'avenir des grands fleuves » (IAGF), afin que ces derniers aient une voix. Erik Orsenna préside cette association et les phrases en gras ci-dessous sont de sa plume.

GILLES MULHAUSER\*

Comme tout être vivant, les fleuves et les lacs sont des systèmes complexes, issus d'histoires uniques, animés de dynamiques subtiles, tissés de relations différenciées. S'en faire le porte-parole implique des choix quant à la manière d'en parler : que raconter des fleuves pour que leurs réalités soient considérées, puis prises en compte ? Un être dont on ne dit rien n'a pas sa place dans le débat sur la chose publique (*res publica*).

Dans de nombreux cas de développement des sociétés et des villes, le rapport avec le fleuve a été ambigu : l'eau souvent fait peur et est reléguée à la marge, en récipiendaire de nos rejets. Or, comment dialoguer en se tournant le dos ?

Lors des huit sessions que l'IAGF a pu mener depuis 2015 (dont plusieurs exemples sont cités ci-dessous), toutes les disciplines sont conviées à la narration avant de produire une synthèse utile aux autorités et gestionnaires des fleuves visités. L'anthropologie dialogue avec l'agronomie, la biologie avec la poésie, l'ingénierie avec l'archéologie, l'exploitation portuaire avec l'hydroélectricité, le droit avec l'histoire des religions, la météorologie avec la culture. Rétablir la relation au fleuve, c'est prendre conscience, et le temps, d'au moins cinq grandes explorations thématiques.

\*

**Le fleuve d'abord c'est la vie.** Et cette évidence est partout une priorité concrète à travers les enjeux d'alimentation en eau potable, de santé publique et d'irrigation des productions agricoles. Il faut y ajouter une quatrième réalité souvent encore méconnue : les fleuves et les lacs délivrent des services gratuits utiles au fonctionnement des processus naturels de la vie tels que l'auto-épuration, la migration des espèces, la régulation des températures, etc.

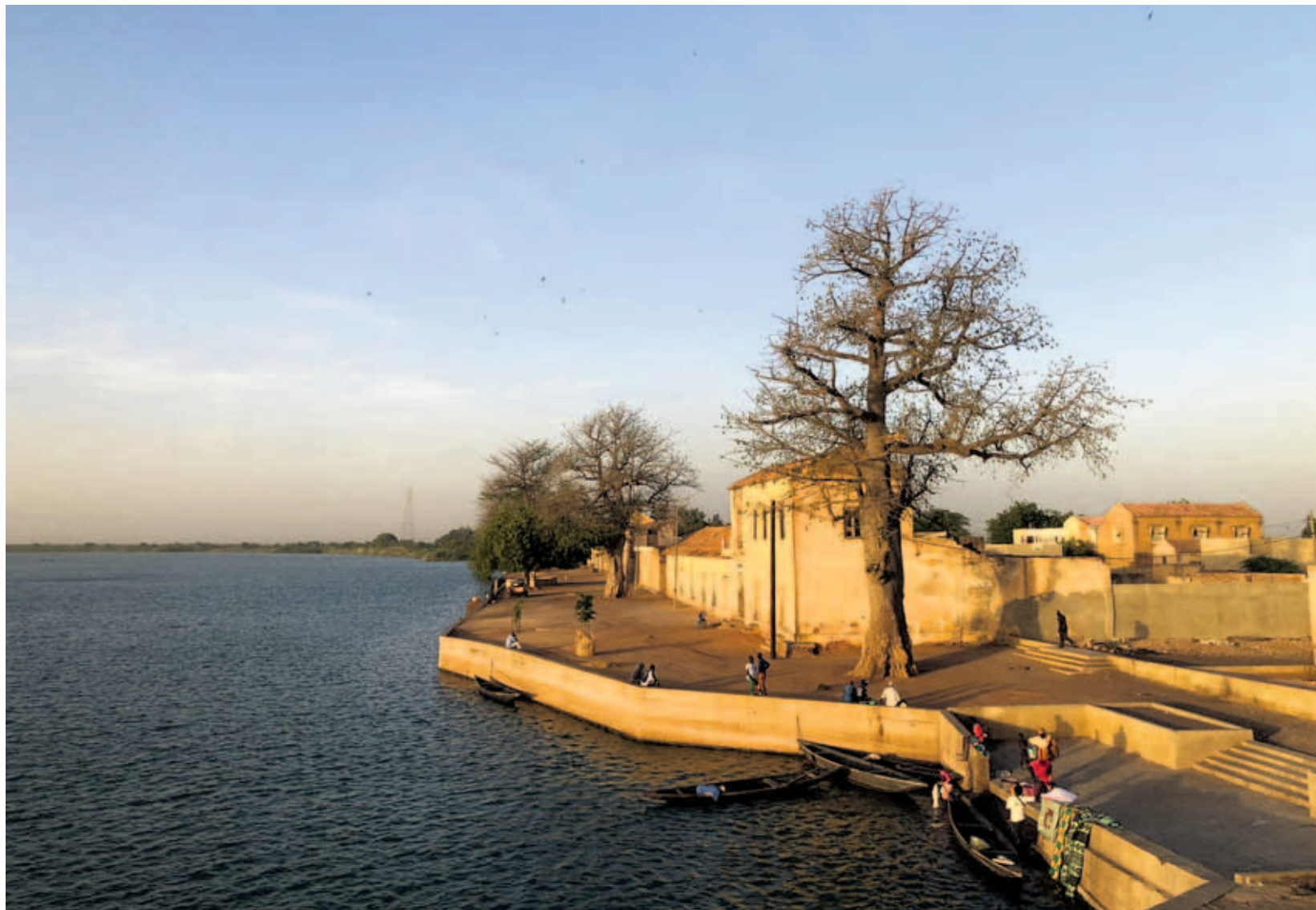
Dans le bassin de la Garonne, où l'on prévoit un déficit d'ici à 2040, certains gestionnaires placent l'approvisionnement en eau potable et les prestations écosystémiques en tête de liste des usages de l'eau, obligeant à reporter les diminutions dues au changement climatique sur les autres besoins (production agricole, hydroélectrique).

Dans le bassin du Maroni (en frontière entre la Guyane française et le Suriname), l'eau et les poissons du fleuve ne sont plus consommables pour les populations locales en raison des taux de mercure trop élevés induits par des pratiques d'orpillage en partie illégales : la capacité à agir de façon transfrontalière sur la priorisation des valeurs conditionnera alors l'entier du projet de bassin.

En ce qui concerne notre territoire, c'est bien notre capacité à convenir ensemble (entre la France, Valais, Vaud et Genève) du mode de protection du Léman que dépend l'approvisionnement en eau potable de plus d'un million de personnes.

\*

**Tout fleuve ensuite est un chemin. Mais un chemin particulier, un chemin qui avance.** Qui dit chemin pense d'emblée à la navigation qui représente pour de nombreux très grands fleuves une fonction datant de la plus haute histoire. Deux missions ont amené l'IAGF à



Quai au couchant à Dagana, sur le fleuve Sénégal. Photographie Gilles Mulhauser

traiter cette question, notamment à travers les infrastructures portuaires. Quels bénéfices industriels et commerciaux pour quelles nouvelles identités paysagères et culturelles locales ? Cela conduit à intégrer la société civile et les peuples premiers au projet d'agrandissement du port de Montréal sur le Saint-Laurent, par ailleurs tributaire du fonctionnement coordonné de tous les grands lacs en amont ! De même, les besoins maliens visant à ouvrir une voie navigable vers l'océan via le fleuve Sénégal doivent composer avec le respect des communautés rurales mauritaniennes et sénégalaises qui bordent le fleuve jusqu'à Saint-Louis, classé au patrimoine mondial de l'Unesco.

De ces prises en compte globales, il est à clamer que le fleuve ne peut être fragmenté en tronçons. Il a besoin d'un projet fédérateur, partagé par toutes les communautés qui le vivent. Ce dialogue peut même disposer les nations concernées à un chemin de paix.

\*

**Le fleuve aussi est une force, dont les civilisations riveraines ont toujours essayé d'apprivoiser l'énergie.** La question de l'intégration des barrages et de leur impact sur les écosystèmes et la pêche représente une discussion centrale dans l'appréhension des projets liés à la majorité des grands fleuves. Si l'économie durable et redistributive peut être liée à ces installations (comme cela a été débattu lors de la session concernant le barrage d'Itaipu, le deuxième au monde en puissance installée), la question de la gestion des crues et du charriage sédimentaire est tout aussi prégnante dans le contexte des changements climatiques observés. En effet, combiné à la montée des océans, l'érosion de certains deltas s'accélère

et, avec elle, les défis liés à la protection des personnes et des cultures.

Mais cette force utile ou destructrice peut aussi être une opportunité de gouvernance, de redéfinition d'un contrat avec le territoire. Pour le Rhône, un immense projet visant à lui redonner plus d'espace est à l'œuvre en amont du Léman. En aval, sa gestion intégrée progresse et certaines de ses fonctions écologiques sont améliorées.

\*

**Le fleuve est un royaume, dont les habitants ne sont pas seulement les poissons, mais aussi des légendes.** En partant des plus petites sources pour aller vers les plus grands fleuves, l'eau a presque systématiquement été associée à des mythes, à des créatures non humaines, à des rites sacrés jusqu'aux cultures entières des plus grandes traditions religieuses. Certains fleuves – Whanganui, Gange et Yamuna –, ont été reconnus comme des « entités vivantes ayant le statut de personne morale », permettant leur prise en compte juridique dans les pesées d'intérêts. Dans tous les projets portant sur un fleuve, de sa source à son estuaire, ces patrimoines sont à connaître, à raconter, à faire vivre, à fêter pour en dégager les graines de possible.

\*

**Le fleuve enfin est un miroir. Non seulement, il reflète le ciel mais aussi les populations qu'il traverse.** Dans le travail de coordination au sein de la CIPEL (Commission internationale pour la protection des eaux du Léman), il nous arrive souvent de dire que le lac Léman est le miroir de nos comportements. À la lecture des taux de présence des substances

échantillonnées, il est possible de déterminer la prévalence de certains traitements médicaux, le type d'agriculture ou d'activités industrielles pratiquées dans le bassin. La qualité est globalement bonne si bien que la population profite de plus en plus de la fraîcheur estivale apportée par cet écosystème grâce aux activités nautiques qu'il faut de plus en plus réguler.

Vous aurez compris que même si le fleuve et le lac occupent physiquement des espaces bien visibles, il s'agit de comprendre des histoires qui nous emmènent bien au-delà du miroir, « l'essentiel étant invisible pour les yeux ». Sur cette base, nous espérons que l'humanité apprendra à redéployer son amour des fleuves. Nous faisons le pari que, dans chaque bassin versant, le dialogue entre amont et aval, entre rives droite et gauche, entre eaux pluviales et eaux usées est possible grâce aux riches connaissances accumulées. Il s'agit surtout de les ramener à la mémoire et de les raconter sans cesse.

À l'IAGF, nous avons constaté plusieurs fois qu'il ne s'agit pas de conseiller une solution technique, ni de convaincre que tel projet est bon ou mauvais pour le fleuve. En prenant le fleuve dans la totalité de ses fonctions et de son histoire, les priorités pour son avenir s'agentent d'elles-mêmes. Quels que soient les « chiche ! » ou les prétextes politico-géographiques à l'œuvre dans chaque région, nous stipulons que l'équilibre de cette planète, du rapport entre continents et océans, dépendra des projets que nos sociétés sauront développer pour leurs fleuves et leurs grands lacs.

[www.initiativesrivers.org](http://www.initiativesrivers.org)

\* Membre de l'association Initiatives pour l'avenir des grands fleuves.



# Ce qui fait des vagues... et ce qui n'en fait pas

Le Léman est réputé pour ses coups de joran, ses tempêtes de foehn ou ses bises glaciales. Mais dans la quête de la vague ultime, l'histoire de Régis de Saint-Sulpice fait un peu penser à celle de Brice de Nice... Une étude menée dans le cadre de l'EPFL montre pourtant qu'il peut y avoir de belles situations. Et que les vagues les plus hautes ne sont pas forcément là où on les attend...

PHILIPPE JEANNERET

Les dimensions du Léman, le fait qu'il s'agisse d'un plan d'eau fermé, ne donne pas vraiment aux vagues la possibilité de s'exprimer. Les marées lémaniques sont par ailleurs assez discrètes, de l'ordre du millimètre, ce qui n'aide en rien les choses. De fait, un fort vent d'ouest ou une situation de bise s'accompagnent rarement de creux de plus d'un mètre cinquante.

Faire du surf sur le Léman, c'est pourtant possible : des vidéos sur youtube montrent des surfeurs en train de dompter quelque vague capricieuse lors de sessions hivernales, les creux atteignant par moments les deux mètres. Les photos prises pendant la tempête Lothar le 26 décembre 1999 sont également éloquentes, avec des vagues de plus de trois mètres devant les ports de Vidy et de Vevey.

Mais quelle peut être la taille des vagues lémaniques d'une situation à l'autre ? La réponse se trouve dans une étude réalisée en 2014 par Philippe Heller et Azin Animi,

sous l'égide de l'EPFL et de l'Office fédéral de l'environnement.

Pour la petite histoire, cette étude n'a pas été menée pour des surfeurs en quête du spot ultime mais pour mieux saisir les contraintes lacustres dans la construction d'infrastructures portuaires. Basée sur la simulation numérique, elle se présente sous la forme d'un atlas des vagues et couvre en tout six lacs suisses.

Dans un premier temps, l'équipe a cherché des situations météorologiques types, en fonction de leur période de retour – dans le cas d'espèce, deux, dix et cinquante ans. À titre indicatif, une tempête comme Lothar se produit tous les 50 à 100 ans, tandis que des événements comme ceux de Eléonor/Burglind, survenus le 3 janvier 2018, se produisent en moyenne tous les 5 à 20 ans.

Dans un second temps, les données correspondant aux différentes situations météorologiques ont été introduites dans un modèle numérique destiné à calculer la hauteur de vagues. Très sophistiqué, ce dernier tenait compte de la topographie des fonds lémaniques et bénéficiait d'une résolution de 15 mètres sur les rives. Un must ! Les résultats ont été pu-

bliés sur la plateforme [www.swisslakes.net](http://www.swisslakes.net). Tout le monde peut y accéder.

La page web est assez simple d'utilisation. Sélectionnez d'abord un lac, puis un paramètre, dans le cas présent la hauteur de vague significative (ou hauteur moyenne). Choisissez une orientation sur la rose des vents (à gauche sur la page) et cliquez enfin sur la carte interactive du Léman : vous découvrirez la hauteur de vague en fonction des périodes de retour...

On serait tenté de croire que c'est dans les situations de bise que les vagues sont les plus hautes... mais ce sont les courants d'ouest qui remportent la palme ! En tenant compte d'une période de retour de cinquante ans, les calculs montrent en effet que les creux peuvent atteindre en moyenne un peu plus de deux mètres au large de Saint-Prex, alors qu'ils ne dépassent pas 1,80 m – toujours en moyenne – entre la baie d'Excenevex et l'entrée du Petit-Lac dans les situations de bise. Et encore...

Cette particularité s'explique par le fait que le vent d'ouest a une meilleure extension que les autres vents sur le Léman, soufflant parfois de Genève jusqu'au Bouveret. La topographie des fonds lémaniques joue également un rôle.

Que dire alors des trois mètres de creux observés pendant la tempête Lothar, et dont l'étude ne fait pas mention ? Il ne s'agit pas d'une erreur. En réalité, la tempête du 26 décembre 1999 appartient à la catégorie des événements apparaissant tous les 50 à 100 ans : elle ne pouvait pas être englobée dans l'étude...

Les vagues de Lothar n'en restent pas moins la référence sur le Léman. Quelques windsurfers ont d'ailleurs bravé le vent et le froid ce jour-là. Pour les curieux, des clichés de leurs exploits se trouvent sur le site [www.eyesonsky.com](http://www.eyesonsky.com).

Toujours au chapitre des coups de vents, on ne saurait passer sous silence la situation de bise du 25 avril 1972, décrite par Max Bouët dans son ouvrage *Climat et météorologie de Suisse romande*. Au-delà de rafales à plus de 120 km/h en plaine, le vent moyen a atteint les 86 km/h à Nyon, sur 24 heures. Énorme ! Les témoignages de cette journée – et les mesures météorologiques – se réduisent à peu de chose, mais nul doute, les vagues qui se sont formées pendant l'épisode ont eu une ampleur exceptionnelle.



Une fois encore, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer, avec la célérité qui convient, des vérités historiques assorties, comme il se doit, de quelques fariboles.

# La vraie histoire

LIONEL GAUTHIER\*

Ce soir de 1825, Jean-Daniel Colladon, son père et quelques amis s'échinent à amarrer une enclume à l'arrière d'un bateau. Sitôt l'entreprise réussie, le groupe se divise. Les amis montent sur le bateau enclumé et prennent la direction de Cognoy, les deux Colladon sautent dans un autre esquif et font cap sur la pointe de Bellerive. Arrivés à destination, chacun se place à son poste. Les choses sérieuses peuvent alors commencer. Jean-Daniel Colladon allume une chandelle romaine puis plonge sa tête dans le lac, pendant que son père ne lâche pas sa montre des yeux. Lorsqu'il aperçoit le signal lumineux, l'un des amis frappe vigoureusement sur l'enclume à l'aide d'un marteau. Au même moment, Jean-Daniel Colladon sort la tête de l'eau et interrompt l'expérience, la faute à une sérieuse brûlure provoquée par la chandelle romaine. Il faudra recommencer.

Ne vous méprenez pas. Les scènes décrites ci-dessus ne sont pas issues d'une imagination féconde et badine. Elles marquent le début d'une des grandes aventures scientifiques de Jean-Daniel Colladon : la mesure de la vitesse du son dans l'eau.

Le jeune savant genevois s'y reprendra bien des fois. Il améliorera progressivement son matériel, remplaçant l'enclume par une cloche, puis mettant au point un dispositif permettant de déclencher par un même geste le coup de

marteau sur la cloche et une explosion pyrotechnique. Il fera en outre fabriquer un long cornet acoustique pour pouvoir entendre les sons véhiculés dans l'eau sans avoir à y plonger la tête. Courez donc au Musée d'histoire des sciences de Genève pour admirer cet objet ingénieux et insolite.

Efforts et améliorations finirent par payer. Au cours du mois de novembre 1826, entre Thonon et Rolle, Colladon obtiendra enfin des mesures suffisamment fiables pour la suite de ses recherches. Il les utilisera pour rédiger, en compagnie de son ami Charles Sturm, le célèbre *Mémoire sur la compression des liquides*. Dans cette étude qui leur vaudra le Grand Prix des sciences de l'Institut de France en 1827, les deux compères traitent de la vitesse avec laquelle le son se déplace dans l'eau, mais aussi de la compression de nombreux autres liquides comme le mercure, l'alcool, ou l'essence de térébenthine.

À seulement 25 ans, Colladon aurait pu faire du Grand Prix des sciences un matelas de lauriers pour le repos de son ego. Mais sa curiosité était trop forte. Il continua tout au long de sa vie à collectionner les découvertes et les inventions, dans des domaines aussi différents que la météorologie, le percement des tunnels grâce à l'air comprimé, les bateaux à vapeur et leurs roues à aubes, la transmission du gaz, etc. Il revint même en 1841 à la mesure de la vitesse du son dans l'eau, dans l'idée de mettre au point un système de communication télégraphique sous-marine entre la France et l'Angleterre. Il refit alors du Léman son laboratoire, démontrant que le son d'une cloche de 500 kg frappée à Promenthoux pouvait être entendu aux environs du château de Chillon, 50 kilomètres plus loin. Mais les Anglais étant alors en train de développer un système de télégraphe sous-marin par câble, l'idée de Colladon ne résonna que peu.

\* Conservateur du Musée du Léman.



Jean-Daniel Colladon, *Souvenirs et mémoires*, Genève, 1893. Photographie Musée d'histoire des sciences de Genève



Dessin Guy Mérat

# L'histoire vraie

PHILIPPE CONSTANTIN

Quelle ne fut pas ma surprise quand mon confrère Lionel Gauthier, conservateur du Musée du Léman, me demanda si je n'avais pas des informations concernant le cornet acoustique qu'utilisa Jean-Daniel Colladon lors de ses fameuses expériences sur la propagation du son sous l'eau.

Il se trouve que mon quadrisaïeul, Honoré Constantin, avait usé ses fonds de culottes sur les mêmes bancs du Collège Calvin que notre cher Jean-Daniel. Las, mon archi-grand-oncle, au lieu de faire chimie ou physique, mécanique ou mathématique, s'était entiché de voyages au long cours, préfigurant une science qui n'existait pas alors : l'ethnologie.

Il ramena de fait de l'un de ses nombreux périples une incroyable collection de sarbacanes utilisées par la tribu des Tutoupaniles aux confins de la jungle amazonienne.

L'expérience de Jean-Daniel Colladon, préfigurant le télégraphe aquatique, a souvent été démontrée. Des instruments qu'il a utilisés à cette fin, l'histoire a malheureusement gardé que peu de traces. Sait-on par exemple que la cloche de cette expérimentation était destinée à l'église catholique de Notre-Dame du Grand-Lancy, à Genève, où elle sonne depuis chaque dimanche l'appel à la messe ?

Quant au cornet acoustique qui servit à cette occasion, celui-ci trouva son origine dans les collections de mon ancêtre.

Parmi les spécimens traditionnels de sarbacanes se trouvait en effet un rare modèle utilisé pour la chasse au tatou, animal fétiche de la tribu des Tutoupaniles. Selon les notes retrouvées dans les mémoires de mon aïeul, le tatou ne peut être regardé de face, au risque qu'il se mette en boule comme une ammonite et ne puisse plus être occis dès lors ni dans les règles de l'art, ni dans celles de la religion, ni même occis tout court.

Ce cornet, courbé et évasé en son extrémité, permettait au chasseur de se tenir à angle droit avec sa proie sans la regarder dans les yeux et lui laissait d'un seul souffle lancer en éventail plusieurs flèches de curare afin d'être sûr d'atteindre sa cible.

C'est dans notre salon particulier que Jean-Daniel Colladon découvrit cet objet. Un instant, avec Honoré, ils s'amüsèrent à utiliser la sarbacane comme un cor des Alpes, une pipe à opium ou une machine à souffler des bulles de savon teintées d'un whisky pur malt d'exception.

L'histoire ne se souvient pas qui eut l'heureuse idée de transformer cette monumentale trompe en sonotone. Mais quelques semaines plus tard, Jean-Daniel reprenait ses expériences, utilisant pour ce faire cette sarbacane bien particulière, encore visible aujourd'hui au Musée d'histoire des sciences, à la Perle du Lac.



# La piscine de la Motta ou le salon dans la forteresse

À l'instar du théâtre, du stade ou du musée, la piscine est un lieu de loisir collectif doté de fonctions mémorielles et de représentation, un équipement urbain de prestige. Son architecture s'inscrit dans le bâti comme un témoin du rapport de la population à l'eau festive du lac ou de la rivière. L'Utoquai de Zurich, le Marzili de Berne ou les Bains des Pâquis dégagent l'impression générale d'un rapport confiant, ouvert, détendu. À Fribourg, au contraire, il apparaît hérissé, méfiant, et placé sous haute surveillance.

JEAN STEINAUER

Les bassins de la Motta s'enferment dans un mur d'enceinte, piqueté de tourelles *Heimatstil* aux toits pointus, qui les isolent de la cité; l'entrée est gardée par une sorte de poterne. Cette vision, dont l'architecture involontairement ironique signée Broillet et Genoud jure avec la modernité des conceptions de l'ingénieur Béda Hefti, se justifie par l'histoire de la piscine, un enjeu conquis de haute lutte.

La conquête se fit dans un climat tellement hostile qu'il fallut presque soixante ans, dans un contexte financier chroniquement déprimé au demeurant, pour venir à bout de l'opposition, sourde ou déclarée, et des tergiversations des autorités. En cause, une culture catholique puritaine, conditionnant l'amour de Dieu à la haine du corps, et un pouvoir politique réfractaire à la modernité – ponctuellement tolérée, mais instillée goutte à goutte et contrôlée étroitement. La partie fut gagnée, en fait, par l'alliance d'une fraction dynamique de la bourgeoisie locale – des industriels et commerçants juifs et protestants – avec les premiers leaders du mouvement ouvrier (le Parti socialiste naît en 1905). Ceux-ci revendiquaient pour les travailleurs un accès à l'hygiène que n'offraient pas les logements sordides de la Basse-Ville. Les patrons, eux, étaient ravis de voir la main-d'œuvre acquérir des habitudes de propreté – dans la brasserie ou la chocolaterie, cela compte. Les Bains de la Motta furent donc institués en société d'économie mixte, associant l'autorité communale et le patronat éclairé. Ouverture en 1924, succès immédiat.

Pour autant, l'opposition bien-pensante ne désarmait pas. Le mur enfermant la piscine, c'était pour cacher la quasi-nudité (!) des baigneurs aux religieuses de la Maigrage, dont le couvent surplombe la piscine. Le curé de la paroisse tonnait contre ce lieu profane, qui non seulement vidait son église dès les beaux jours, mais favorisait les pires turpitudes. Hommes et femmes y accédaient pourtant selon des horaires distincts, faute de bassins séparés (jugés trop coûteux). Oui, mais à l'heure de midi on avait pris l'habitude de tolérer le regroupement des familles. C'en était trop! À l'instigation du clergé, soutenu par l'évêque, l'autorité interdit ces «bains de famille», et tant pis pour l'économie de l'exploitation. La société mixte



Photographies Primula Bosshard

eut aller jusqu'au Tribunal fédéral pour faire reconnaître aux Fribourgeois des deux sexes le droit de se baigner ensemble à la Motta. L'arrêt des juges fut rendu le 26 mars 1945. On s'est probablement bien amusé, à Mon-Repos.

Si cela paraît si loin, c'est que l'ensemble des citadins s'est approprié la Motta. Pour les voisins, tardivement, car le quartier était pauvre et les tarifs élevés. Pour les gens des hauts quartiers, ce fut une double découverte, celle du mode de vie balnéaire et celle de la Basse-Ville, où ils auraient bientôt deux raisons de se rendre: la «pisco» l'été, la «pato» l'hiver, avec l'ouverture de la patinoire des Augustins dans le quartier voisin. Celle-ci est partie depuis que le hockey est devenu un spectacle, et qu'en l'Auge les bobos ont remplacé les pros. Mais la Motta demeure. C'est la vraie place publique de Fribourg.

Toute la ville s'y retrouve, Herr Notar, Herr Professor, les minettes et les mamies, les cultu-

ristes et les cultureux, les vieux beaux lorgnant la chair fraîche et les pré-ados venus d'Algarve ou des Balkans via les immeubles du Schoenberg. Adossées au mur d'enceinte, les cabines familiales sont tenues comme des maisons de vacances, décorées de photos, encombrées de provisions, de magazines et de jouets, parcourues de fils à sécher le linge. Si le sol, devant, n'était pas dallé de béton, il y aurait à coup sûr des jardinets, avec des clôtures peintes en blanc. Ma cabine, ma piscine, mon chez-moi! Mais de mai à septembre, la Motta comble un besoin social vital pour la cité. C'est le dernier salon où l'on ne cause pas à son iPhone, mais à ses voisin(e)s, paresseusement dans l'eau ou sur son linge encombré d'accessoires, que des gamins hurlant de plaisir éclaboussent en sautant à la flotte. Rien à voir avec le bassin couvert de natation, aux dimensions olympiques bien sûr, réclamé à cor et à cri par les sportifs? On ne va pas à la Motta pour nager, voyons.

#### Pour en savoir plus

- Anne Schaller, «Chemin des Bains 8: Bains de la Motta», Fiche n° 027/2004, *Recensement des biens culturels du canton de Fribourg*.
- Laurence Perler Antille, *En tout bain... tout honneur. Les Bains de la Motta, théâtre de l'évolution des mentalités en ville de Fribourg, 1866-1945*, Université de Fribourg, 2004.

#### Expos croisées

Entre les Bains de la Motta et ceux des Pâquis, le courant passe! Deux expositions vont ainsi se croiser cette année pour présenter au public de l'un les particularités de l'autre. Les Bains de la Motta auront 100 ans en 2023. En prévision de cet anniversaire, une exposition mêlant photographies anciennes et récentes a été organisée et sera accrochée aux Bains des Pâquis dès le 21 septembre. L'institution genevoise est présente quant à elle depuis le 11 mai dans la piscine fribourgeoise, avec une rétrospective photographique réalisée pour ses 150 ans. Elle sera visible durant toute la saison estivale 2019 à la Motta.

# Plage des Eaux-Vives : la terre promise

Depuis quelques semaines, la faune lacustre des Bains des Pâquis est sens dessus-dessous. Tanches, perches, silures, brochets et autres gardons de la jetée préparent leurs bagages, détruisent leur cache et saccagent les dernières prairies d'algues de la rive droite. Ce qu'on murmurait depuis dix ans dans la République va devenir réalité : le 22 juin 2019, la plage publique des Eaux-Vives ouvrira enfin.

FLORENCIO ARTIGOT

« Là, juste en face. Une nouvelle rose-lière «sauvage» offrira de nouveaux habitats. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le prospectus officiel du Canton. Du sérieux ! Crise du logement lacustre oblige, on comprend mieux ce remue-ménage qui bruisse au fond de la Rade. «Y'en a marre des Bains des Pâquis, moi j'me casse, dit un gros silure de deux mètres près de la jetée. La nouvelle plage des Eaux-Vives, c'est mon Amérique à moi !» On sent un ras-le-bol bien trempé chez cet habitué du phare, qui préfère garder l'anonymat depuis qu'il a lu que sa tête de chat écrasé était mise à prix par la nouvelle loi sur la pêche du canton. «Aux Bains, ça devient invivable. Depuis une dizaine d'années, les petits enfants n'osent plus se baigner et j'en ai

marre de bouffer des tanches. Il paraît qu'en face, il n'y aura pas de gardiens. Rive droite ou rive gauche, je suis de toute façon «Wanted!» Mais les chérubins de la rive gauche sont bien plus gras que ceux d'ici. Mon temps étant compté, je dis adieu aux Bains, fini la période de disette et à moi la grande vie !»

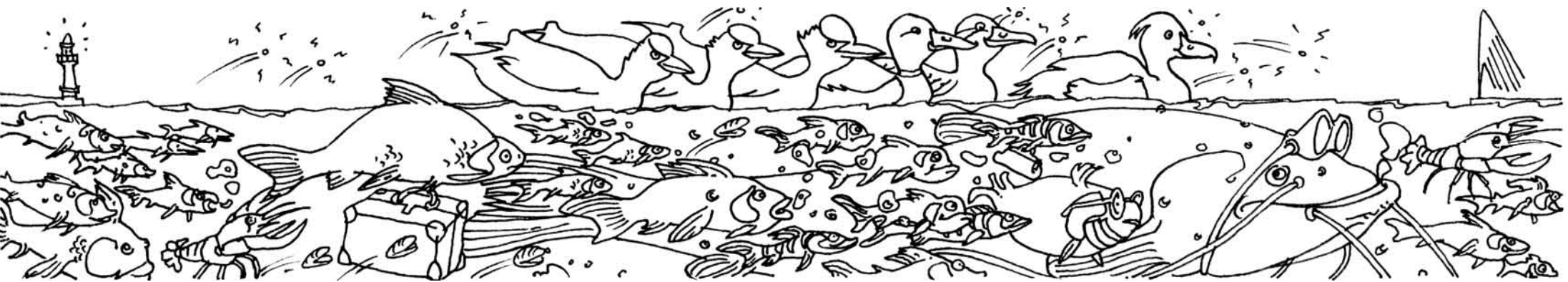
Dans les eaux de surface, le mouvement migratoire est tenu pour irréversible. Tous les biologistes s'accordent à le dire. Le lac souffre de son aménagement par l'homme. «Seules 5% de ses rives sont aujourd'hui naturelles, indique Frédéric Hofmann, responsable de la section chasse, pêche et surveillance. Le reste est artificialisé à 75% ou dans un état intermédiaire pour les 20% restants.» Or, les rose-lières sont les zones littorales qui abritent la plus grande biodiversité car elles sont le réceptacle de lieux particulièrement propices à l'alimentation et à la reproduction.

À partir du 22 juin, l'exil sera donc carrément brutal. Et les oiseaux ne seront pas en reste. Canards colvert, foulques et autres fuligules se font déjà la malle. Anticipant l'exode des volatiles, les puces de canard qui les accompagnent, loin de rester oisives, se sont déjà jetées à l'eau. Une caravane a été aperçue au large du phare. Les images d'un drone *made in USA* sont implacables : elles sont des milliards, ces puces, à nager à la queue leu leu et à contre-courant, dans l'espoir de débarquer sur l'autre rive : la terre promise, cette nouvelle Ithaque. Pas de doute, cette rose-lière rêvée est bel et bien un voyage sans retour.

Une perche, fraîche comme un gardon, a aussi fait son choix : «Je n'en peux plus des eaux des Bains. Moi, j'ai déjà trouvé mon trou. Il se situe à l'embouchure de la nouvelle rose-lière. J'adore Raymond et Julien avec leurs huîtres, mais y'en a marre de la bière au gingembre. On m'a dit que près de la Nautique

on sera arrosé de Dom Perignon, et du millésimé, Madame!» À ses côtés, un gardon, bien perché, confirme. «La perche a raison. J'ai lu le prospectus : «La nouvelle Plage publique des Eaux-Vives pourra accueillir près de 8000 personnes lors des belles journées d'été». Rien de moins que je vous dis. Avec tout ce monde, on va bien trouver de la bouffe à griller près du rivage, non ? Le régime à base de drosophilas c'est terminé ! Vive les frites mayo qui flottent.»

Même les moules zébrées se tirent la bourre. «Rive droite, moules zébrées. Rive gauche, moules en léopard ! Faut bien achalander les crustacés de la rive gauche. Il paraît que c'est plein d'écrevisses américaines et ça paie en dollars.» Une chose est sûre : le 22 juin, toute la faune lacustre va basculer d'une rive à l'autre. Aux Bains, on respire.



Dessin Guy Mérat

## De l'eau ? Oui mais en carafe

Elles sont minuscules et sont présentes dans l'eau vendue en bouteilles de plastique. Selon une étude publiée en ce début d'année par Euromonitor International et citée par le journal britannique *The Guardian*, l'eau minérale des grandes marques mondiales serait contaminée par de minuscules particules de plastique.

« Au total, 93% des échantillons analysés, qui proviennent de neuf pays, contiendraient du polypropylène, du nylon et du polytéréphtalate d'éthylène (PET). Les marques qui ont été testées dans cette enquête à grande échelle sont entre autres Aquafina, Dasani, Evian, Nestlé Pure Life et San Pellegrino. Les analyses ont décelé en moyenne, dans chaque litre d'eau, 10,4 particules d'une taille d'environ 0,1 millimètres d'après les premiers éléments rapportés. Ce qui détonne dans cette étude est que le plastique proviendrait « de la bouteille elle-même, de son bouchon ou du processus industriel d'embouteillage ». Même si les risques de ces minuscules particules de plastique sur la santé ne sont pas encore connus, l'image marketing des glaciers vierges et de l'eau alpine vendue par les marchands d'eau dite «minérale» sent le polypropylène à plein nez. Alors Madame, toujours envie d'un grand verre d'une eau minérale pure et plastifiée ?

Comment échapper alors à cette invasion de particules en plastique peu goûteuse ? Pas de doute : l'eau en carafe est le meilleur moyen de court-circuiter le cycle du plastique qui nous colle toujours plus à la peau et, on le sait

maintenant, aux intestins. Mieux. En plus de boire une eau de meilleure qualité et bien moins chère, le fait d'acheter une carafe *Eau de Genève* de SIG permet de financer un projet pour donner accès à l'eau potable dans des régions où celle-ci est plus rare.

Depuis dix ans exactement, la vente de 47 000 carafes a permis de verser 235 000 francs à différentes associations humanitaires genevoises et suisses qui travaillent dans la potabilisation de l'eau dans de nombreux pays défavorisés. Grâce à l'opération «carafes», presque dix mille personnes ont désormais accès à l'eau potable au Cameroun, au Kenya, au Népal et en Equateur. Une goutte d'eau dans un océan vous me direz ? Pas vraiment, car de nombreux autres projets sont en cours. Grâce à H<sub>2</sub>O-Energies, une équipe de spécialistes du domaine de l'eau – la majorité sont des retraités des SIG de la région genevoise – offre bénévolement ses compétences afin de permettre l'accès à l'eau potable à des communautés, tout particulièrement en Afrique. Le développement d'équipements pointus de potabilisation de l'eau est au cœur du projet.

Pour Zep, qui vient de faire revivre Titeuf sur la dernière carafe d'Eau de Genève, une chose est sûre : «L'eau du robinet est une ressource



vitale écologique et locale. Participer à cette opération permet de faciliter l'accès à ce bien pour le plus grand nombre». Les Services industriels de Genève (SIG) offrent chaque jour à fleur de robinet une eau d'excellente qualité. En 2018, près de 60 millions de m<sup>3</sup> d'eau potable ont été distribués sur l'ensemble du canton. Du côté de la qualité, ce ne sont pas moins de 115 000 analyses qui ont été menées pour assurer la production d'un liquide irréprochable et sans particules de plastique. C'est une eau qui a gagné la confiance de la population genevoise car près de 85% de la clientèle des SIG boit au quotidien ce produit de grande qualité.

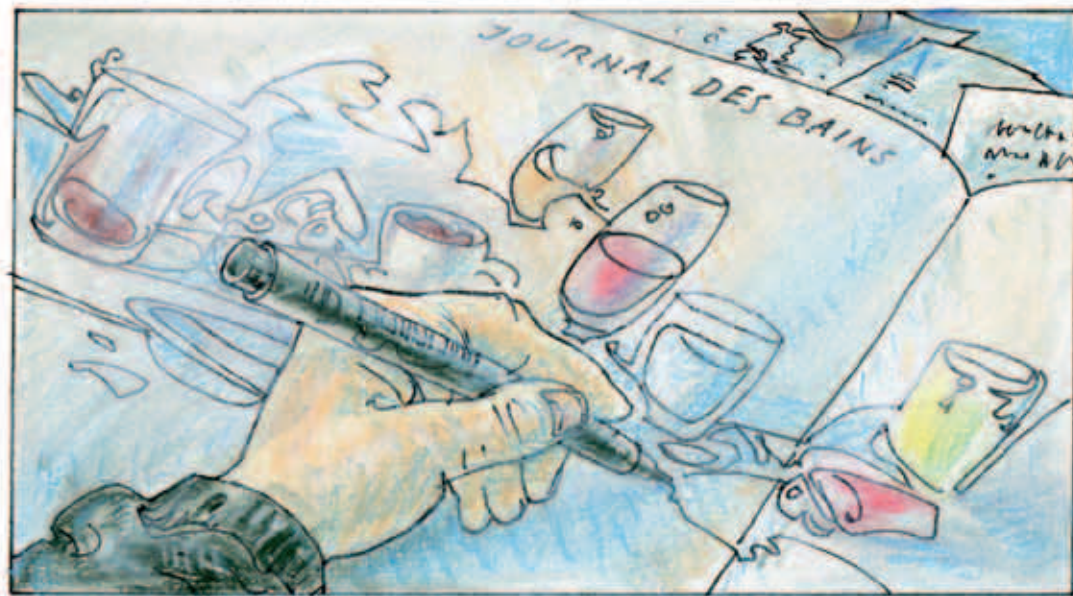
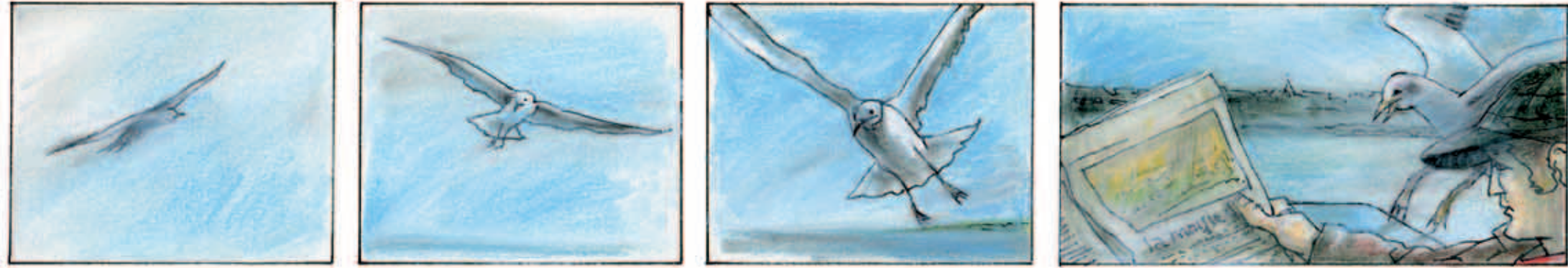
Selon le rapport Euromonitor International, 500 milliards de bouteilles en plastique pourraient être vendues dans le monde en 2021. Un pic, un cap, une péninsule ? Plutôt une montagne géante de 19,5 millions de tonnes de plastique sachant que, pour chaque bouteille d'eau de 1,5 litre d'Evian par exemple, vous achetez aussi 39 grammes de polypropylène. Et si l'on veut lutter contre cette montagne géante qui ne cesse de grossir, rien de plus judicieux que de boire de l'eau en carafe. Toujours cette goutte d'eau qui deviendra grande.

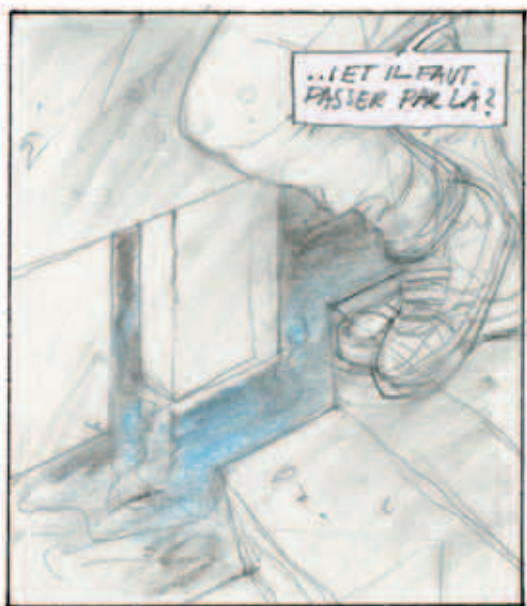
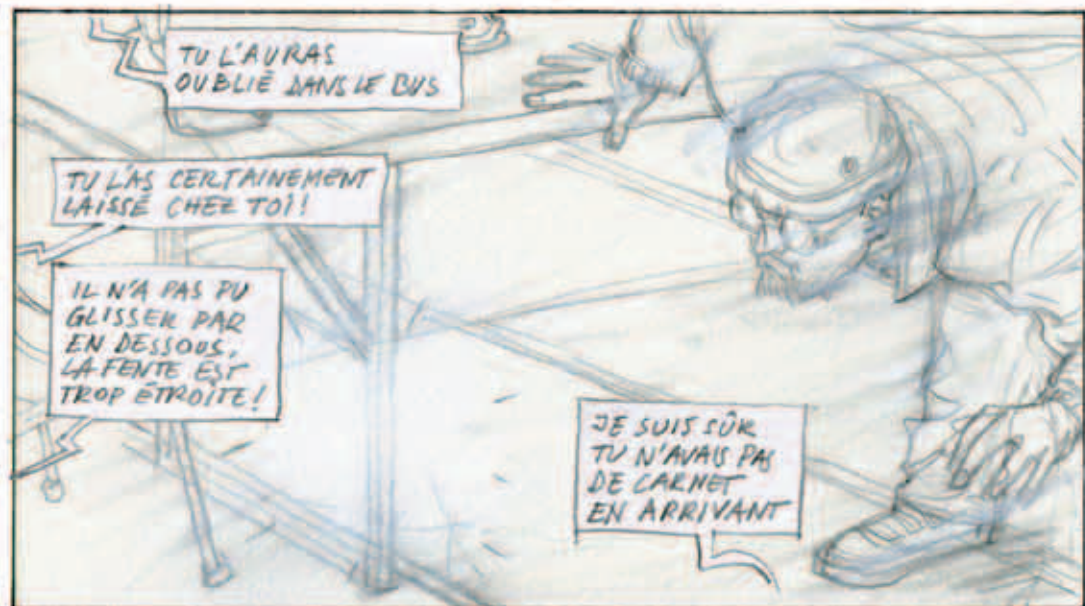
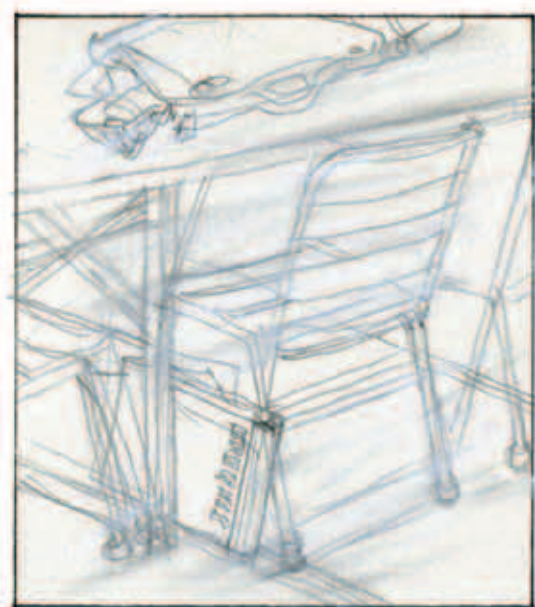
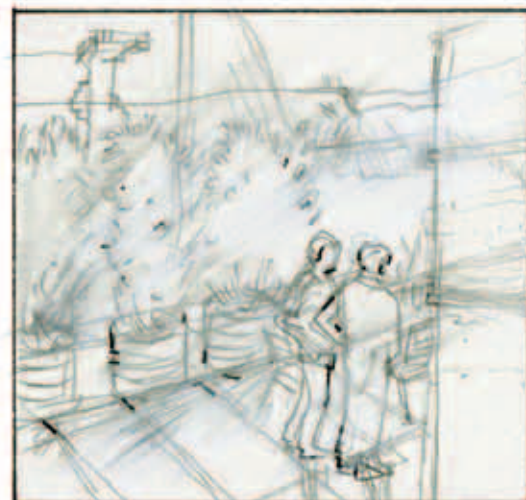
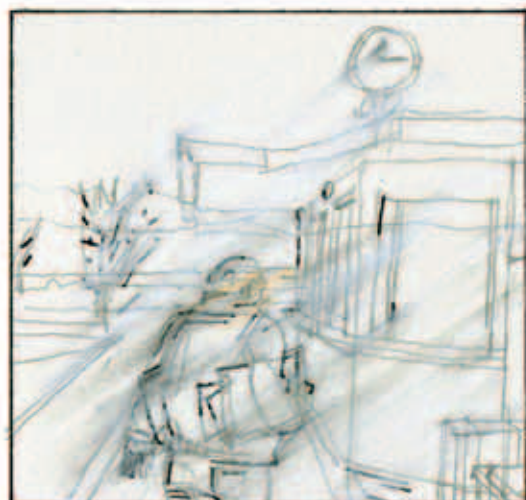
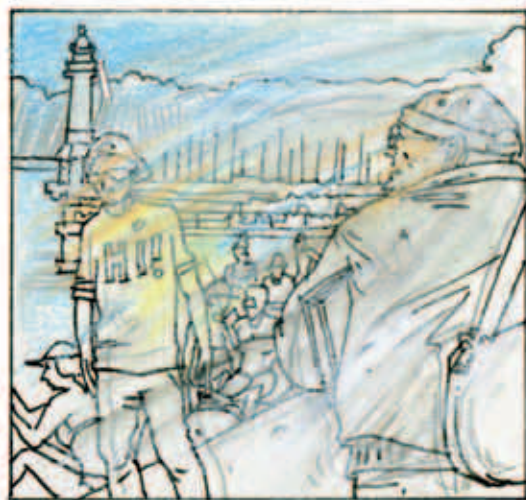
Florence Artigot

# L'HYPOTHÈSE DU GARNET VOLÉ

SCÉNARIO · BEKTRAND THEUBET

DESSINS · GUY MÉRAT





# Ce qu'elles en disent

Quelques témoignages sur la grève des femmes du 14 juin récoltés aux Bains des Pâquis.

ERICA DEUBER ZIEGLER

À première vue, les usagères des Bains sont plutôt bohèmes, assez instruites, voire diplômées, tolérantes, plutôt à gauche, en bref émancipées. Celles qui ont été interrogées par la rédaction du *Journal des Bains* ont entre 25 et 50 ans. L'âge ne fait pas de différence : Romane, 25 ans, est une féministe déclarée. La grève, c'est l'occasion de rencontrer des femmes motivées à mener ensemble une action concrète, à donner de la visibilité au féminisme, d'où l'importance d'être nombreuses dans la rue le 14 juin et d'afficher un esprit d'unité. Lucienne et Dany, entre 45 et 50 ans, prônent l'une et l'autre le même but : l'égalité finale.

On est bien là dans le registre de la lutte des classes : celui des fractures et des tensions qui habitent nos sociétés hiérarchisées. Car nos sociétés sont non seulement divisées en classes sociales, mais aussi, à cause du patriarcat où l'exploitation domestique est le nerf de la hiérarchie sociale, divisées entre hommes et femmes, chaque classe, chaque sexe luttant pour sa situation sociale et économique.

Les luttes féministes se sont diversifiées au cours du temps. Aucune des femmes interrogées n'évoque le droit de vote et d'éligibilité des femmes effectivement acquis en Suisse en 1971 après des siècles de mobilisation féministe. Ce qui ne va pas et motive la colère des femmes, c'est que si les initiatives en faveur de l'égalité entre hommes et femmes ont formellement abouti en Suisse en 1981 et 1996 par l'adoption d'articles constitutionnels, les femmes continuent d'être défavorisées : différences de traitement, de salaire, d'éducation, de formation, de vie professionnelle, harcèlement sexuel au travail, violences subies... Depuis la première grève des femmes de 1991, l'objectif n'a pas changé : il s'agit de faire pression pour que l'égalité entre hommes et femmes se concrétise.

Les femmes dénoncent la stagnation des gouvernements, les discriminations économiques, mais aussi la typification sexuelle des métiers – elles plaident pour l'accès des hommes à des emplois « féminins », accès plus difficile encore que celui des femmes à des métiers « masculins » parce que mal notés et mal rémunérés ; elles prônent le congé paternité, le partage des tâches ménagères. Récemment, le mouvement #metoo a contribué à libérer la parole des femmes et à la diffuser, grâce aux réseaux sociaux, avec un écho planétaire. Et une voix venue du Tibet, celle de Dekyi, rappelle que la douceur, la tendresse, l'amour inconditionnel sont les armes qu'ont en principe naturellement les femmes pour changer le monde !

Le manifeste de la grève du 14 juin est à télécharger sur le site : [www.ssp-vpod.ch/publications/nos-19-raisons-de-faire-la- greve-le-14-juin](http://www.ssp-vpod.ch/publications/nos-19-raisons-de-faire-la- greve-le-14-juin)



Romane\*

« Je suis très contente que cette grève soit organisée. Je m'intéresse au féminisme depuis longtemps. Cette grève du 14 juin représente une forme de concrétisation de mon désir de vouloir m'engager pour une cause, de rencontrer énormément de femmes motivées à mener, ensemble, une vraie action concrète, c'est génial !

Cette grève donnera de la visibilité au féminisme. On essaye de beaucoup communiquer autour de cette journée, de montrer qu'on est nombreuses, prêtes à agir. J'espère qu'un grand nombre de femmes y participera, qu'il y aura encore plus de monde qu'en 1991 ! Car les choses n'ont pas tellement changé depuis. Tant que cela ne change pas, on restera là, prêtes à agir. On se mobilisera, on arrêtera de travailler, on fera à nouveau des grèves... C'est hallucinant de voir que notre gouvernement stagne autant à ce niveau-là.

Nous essayons aussi de promouvoir un esprit d'unité ; c'est bien de montrer que les femmes sont unies. Il y a une progression du féminisme ces temps-ci, un essor de beaucoup de mouvements, c'est donc le moment d'agir, de ne surtout pas laisser tomber face aux résistances, car il y aura des résistances. C'est le moment d'insister au maximum, d'expliquer les revendications du manifeste aussi clairement que possible, car bien des personnes ne savent pas ce qu'est le féminisme, pensent que c'est un mot qui fait peur.

Nous essayons également de faire supprimer les examens ce jour-là à l'Université. Le rectorat n'est pas très enthousiaste à cette idée, arguant qu'il fait déjà suffisamment pour l'égalité des droits, alors que d'autres cantons ont accepté de les déplacer. S'il ne veut pas, nous occuperons les locaux avant la grève, nous empêcherons que les examens puissent se passer. »

\* Comité d'organisation de la grève du 14 juin pour les personnes en formation.



Ludovica

« Amour, solidarité humaine, vive les femmes ! Continuons ce combat car nous sommes l'arbre de la vie, nous sommes celles qui enfantons le monde, courage ! »



Dekyi\*

« Quand je suis allée faire du yoga hier, il n'y avait que des femmes. J'étais très contente d'être femme et de me dire que le futur sera femme. Avec la douceur, la beauté, avec l'abondance, la tendresse et la sensibilité que nous avons, nous pouvons changer les choses. Nous pouvons nous changer nous-mêmes et nous entraider !

Nous gérons la famille avec beaucoup d'amour inconditionnel et, comme le dit le dalaï-lama, l'amour inconditionnel est la base d'une vie saine, une vie consciente vient de l'amour d'une maman. Or une maman est une femme ! L'amour des femmes devrait prendre le pouvoir, pour ne pas détruire le monde, ne pas détruire la planète.

Actuellement, il y a beaucoup de minorités opprimées, dont les femmes. On a peur des différences. Je suis tibétaine, née réfugiée, apatride, dans une société matriarcale, avec cinq sœurs. Mon père est décédé quand j'avais 5 ans. Ma plus petite sœur est née 49 jours après sa mort. Le bouddhisme tibétain dit que l'âme des morts reste sur Terre pendant 49 jours. Pendant cette période, on fait beaucoup d'offrandes, de donations pour que l'âme parte en paix. La beauté de ce tragique événement est que nous avons ressenti et vécu ce que veut dire l'empathie, le partage, être femme. Nous sommes le présent. C'est pourquoi nous allons faire la grève. Nous sommes fières d'être féministes. Nous le sommes d'une façon très naturelle, c'est notre souffle ! »

\* Créatrice de Himalaya Lunch Box.



Lucienne

« Il faut continuer la grève jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'on arrive à l'égalité finale. Il n'y a rien qui justifie de différencier une personne d'une autre, qu'elle soit de telle religion, de tel sexe, de telle couleur. Alors, continuons la grève ! »



Dany

« Je trouve magnifique que les femmes se battent et se donnent les moyens d'être les égales des hommes. Mais pour moi, le problème vient de l'éducation. Nous voulons l'égalité mais est-ce que nous enseignons à nos garçons à être polyvalent à la maison ? À aider au foyer ? Est-ce que nous leur donnons des responsabilités ? Nous sommes en partie fautives de la situation par le manque d'attention que nous portons à l'éducation de nos enfants. On s'en occupe de moins en moins. Je suis déçue de voir ce qu'engendre l'arrivée des tablettes, des smartphones ; nous ne prenons plus le temps de parler avec nos enfants, un fossé se creuse. En Suisse, il y a un haut taux de suicide chez les enfants. On pense être proche des gens, de la famille, des amis grâce à tous ces outils de communication, mais on en reste loin. Il faut revenir aux vraies valeurs, la famille, le partage, la foi... Ce sont des valeurs qui se sont perdues. Ici, dans des pays où la modernisation et le pouvoir d'achat sont très présents, nous ne croyons plus en Dieu. En Europe, notre Dieu, c'est l'argent et c'est la base de tout le problème. La famille est l'image de la société, ce n'est pas en criant "je veux être égale à un homme" que les choses changeront, c'est en changeant nos valeurs dans la société, dans la famille. »



Doris\*

« Il est vraiment important que tout le monde ressentant le besoin de parler se réunisse pour discuter et parler de ces sujets. Car nous sommes en 2019 et il est temps que nous soyons capables d'en parler ensemble. C'est le premier pas, nous devons avoir cette conversation. À partir de celle-ci nous pourrions construire. »

\* Hollandaise, étudiante à la HEAD (propos traduits de l'anglais).

Merci à toutes les femmes qui ont témoigné !  
Propos recueillis par Fanny Briand. Photographies Eden Levi Am



MÉLANIE BERGER

La magnifique illustration de Mélanie Berger, élève graphiste de 3<sup>e</sup> année du CFP Arts, évoque un instant paisible, pur et hors du temps où se mêlent douceur et sensualité. Sereine et portée par les éléments, cette naïade s'adonne à la pratique du lâcher-prise pour se recentrer sur ses émotions et viser la plénitude de l'instant.

*Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts*



Samedi 25 mai 2019 • 10h-17h

geneveterroir.ch

# CAVES OUVERTES GENÈVE



SWISS WINE | SANS HÉSITER  
GENÈVE

A déguster avec modération

Suisse. Naturellement.

# La fondue des Bains, c'est toute une histoire

Quel est le point commun entre une fromagerie de la Sarine fribourgeoise et les Bains des Pâquis? La fondue, pardi! Comme ces deux lieux fonctionnent 365 jours par an, la Buvette genevoise peut servir au quotidien des centaines de fondues à ses clients avec le mélange frais, préparé et fourni par la fromagerie du Mouret, un petit village situé entre Bulle et Fribourg.

BERTRAND THEUBET

Nous sommes allés ce printemps à la rencontre du maître fromager. L'homme qui nous accueille dans le magasin proche de la laiterie est lumineux, généreux de sa personne. Fier aussi de tous les produits exposés en vitrine et qui nous font saliver. Benoît Kolly le remarque assez vite. Il tient à nous faire partager ce qui fait la particularité de sa production: «La traite des vaches laitières, c'est deux fois par jour, toute l'année. Et chaque jour, notre petit camion sillonne la région dans un rayon de cinq kilomètres, par tous les temps. Il collecte directement après la traite le lait frais et chaud auprès des 35 paysans qui nous fournissent un produit de très grande qualité.»

À la laiterie, chaque livraison (entre 10 000 et 18 000 litres selon les saisons) est contrôlée et analysée. «Le lait ne subit aucun traitement thermique jusqu'à sa transformation. Cela garantit le maintien de la flore qui donne son goût typique.»

On raconte alors à notre hôte la rumeur qui circule aux Bains des Pâquis: les fromages de la fondue seraient produits à partir d'un lait provenant de troupeaux qui broutent sur des pâturages d'edelweiss... Benoît Kolly n'est pas autrement étonné. Mieux, il confirme: «Pas loin d'ici, sur le Cousimbert, on trouve en effet des edelweiss!» Le nom de la montagne qu'on aperçoit a d'ailleurs été donné à l'un des trois fromages qui composent le mélange: le cousimbert (10%), le gruyère (40%) et le vacherin (50%). Ce mélange est donc à l'origine de la meilleure fondue de Genève (Gault et Millau 2019). Les gérants de la Buvette, Raymond et Julien, précisent qu'on y ajoute en cuisine un crémant local (de Dardagny), une dose de cognac, du jus de citron et, selon l'expression du chef: trop d'ail! En clair, beaucoup d'ail!

Recette de saison

## Col de cygne farci avec ses propres abats

Depuis l'extraordinaire spectacle du *Lac des cygnes* de notre cher ami Piotr Ilitch Tchaïkovski, il semblerait que ces volatiles soient devenus indigestes et interdits de chasse. Certes, leur cou est aussi gracieux qu'un petit rat de l'opéra, et l'on imaginerait difficilement aujourd'hui cuisiner l'une de ces charmantes et gracieuses demoiselles. Néanmoins, on se souviendra que dans l'Antiquité, du bord du lac Léman et jusqu'à Rome, Apicius vantait diverses recettes de ce drôle d'oiseau presque virginal, n'était-ce son bec.

Alliez donc par une nuit sans lune occire derechef la bête endormie. Tranchez-lui le cou et la tête, ainsi que les pattes. Les pattes du cygne, à l'encontre de certaines légendes populaires, sont tout à fait délectables. Pour cette recette, je recommande de n'en prendre que les chairs palmées et les faire frire à feu vif. Cela fait en accompagnement des chips croustillantes du plus bel effet.

Pour le reste, la recette est toute simple. Il suffit d'éviscérer l'animal, d'en retirer tout ce qu'il y a de bon – cœur, foie, tripes, rognon, cervelle – et de faire revenir l'ensemble haché menu avec



Dessin Herrmann

persil, sel, poivre, échalote, duelles de champignons, mirepoix de carottes et un verre de cognac dans une bonne poêle en fonte inondée d'un peu de graisse prélevée dans la couenne de la bête.

Pendant que la farce mijote, ouvrez le cou du cygne, videz-le pour en faire un boyau de bon aloi et lavez-le à grande eau. L'opération terminée, rectifiez l'assaisonnement de la farce si nécessaire et fourrez le col du cygne de cette savoureuse préparation.

Après avoir ligoté l'affaire comme un boudin, faites-le rissoler à feu doux en le mouillant à peine d'un aligoté du coteau de Peissy durant deux bonnes heures, et ce afin d'attendrir le muscle et le faire gagner en morbidity.

Durant cette longue opération, dégustez la fin de la bouteille d'aligoté sans vaciller et saucissonnez à la fin de la cuisson en fines rondelles ce cou de cygne farci de ses propres abats.

Inratable, pour peu que vous n'ayez pas oublié de plumer la bête. À accompagner, pour le coup, d'un petit rouge de derrière les fagots avec des notes de fruits noirs et de chêne.

Le chef



Benoît Kolly dans sa fromagerie du Mouret.

Photographies Bertrand Theubet

Mais revenons à nos alpages. C'est ici, dans la laiterie-fromagerie du Mouret, reprise et transformée par son père René en 1980, que Benoît a fait ses classes après son CFC et sa maîtrise fédérale de fromager. Depuis 2004, il dirige cette entreprise familiale et il y a apporté des changements qui prouvent que, d'une production locale, on peut générer des solutions pour optimiser des produits d'exception.



Les frères Jotyar et Lawin Abdulla à la Buvette des Bains.

La visite de la fromagerie relève de celle des grandes caves viticoles. «Quand je fais les soins...» Benoît plonge délicatement ses mains dans une des cuves de 4500 litres et nous conte les étapes de la production: «À peine quelques heures après la traite, la fabrication est en route: le caillage, le décaillage, le petit lait qui s'écoule des moules va permettre de produire le sérac (fromage frais blanc, compact et maigre). Ensuite, le chauffage, le pressage, le salage, la fermentation et enfin l'affinage sont les étapes successives pour produire gruyère, vacherin et cousimbert selon les recettes particulières appliquées par notre équipe. Il faut 400 litres de lait pour une pièce de 35 kg, soit 12 litres pour 1 kg de fromage. Entre 20 et 36 meules par jour seront mises en cave et rejoindront les 7000 autres en cours d'affinage. Cette étape de soins, qui dure entre 6 et 36 mois (frotter le fromage à l'eau, retourner les meules, sonder) nécessite une surveillance quotidienne vers la maturité du produit, avant la mise en vente.»

Nous sommes ici au cœur d'une entreprise qui applique de longue date une logique de production privilégiant le local: proximité des producteurs de lait, récupération du petit lait pour la nourriture des porcs élevés à quelques centaines de mètres de la fromagerie. Les grains de fromage se compactent dans le moule et le résidu liquide du petit lait va directement à la porcherie voisine pour affourager par une conduite sous terre. Le lisier des porcs est de son côté stocké et produit du méthane servant de combustible; cela permet de faire tourner un moteur qui produit de l'électricité ensuite réinjectée dans le réseau. Le moteur est refroidi à l'eau et permet de chauffer les cuves servant à la fabrication des fromages. Le cycle énergétique est pratiquement autarcique!

L'énergie que dégage Benoît Kolly pour mener à bien toute cette activité trouve sans doute son origine dans la lutte suisse, qu'il pratique depuis l'âge de 10 ans. Maintes fois couronné lors des grandes fêtes de lutte, il se maintient dans une forme physique impressionnante: «... presque normal quand on manipule quotidiennement des centaines de meules pesant 35 kg!» Et avec un grand sourire, le maître fromager nous rappelle qu'il ne faut pas oublier que le lait, c'est 88% d'eau!

La laiterie-fromagerie du Mouret

a été distinguée pour ses produits:

- médaille d'or 2014 aux championnats du monde de fromage à Madison (Wisconsin, USA), catégorie «fromages à croûte lavée» pour le gruyère AOC (99,5 points sur 100),
- médaille d'or 2015 et 2017 à Natwich (GB),
- médaille d'or 2018 au Swiss Cheese Award, Lucerne, coté à 19,25/20.

[www.laiterie-du-mouret.ch](http://www.laiterie-du-mouret.ch)

La fondue au fromage est décrite pour la première fois en 1699 dans un manuscrit zurichois, intitulé *Pour cuire du fromage avec du vin*. Les fondues sous leurs formes actuelles ne sont pas d'origine alpine mais citadine et se sont popularisées depuis les années 50.



Cédric Marendaz



THÉÂTRE - MUSIQUE  
BOTANIQUE - ART - CUISINE  
ATELIERS - RENCONTRES  
THEATREORANGERIE.CH

## THÉÂTRE DE L'ORANGERIE FIN JUIN À FIN SEPTEMBRE 2019

Les Bains des Pâquis, c'est magnifique. Nous aussi, on adore! Mais osez la traversée du lac et découvrez le TO, un espace « permaculturel » unique pour se questionner sur les enjeux écologiques, échanger, inventer, flâner, agir, rêver...

## Le Dindon qui ne savait pas nager

NATHALIE CONSTANTIN

Un dindon de basse-cour,  
un peu gras, un peu lourd,  
rêvait cependant,  
de glisser sur l'étang,  
à la façon, pourquoi pas du colvert  
qui s'y montrait expert.  
Allons, se dit-il, près de l'eau,  
y questionner ce genre d'oiseaux :  
canard, foulque, grèbe ou tout autre palmipède,  
capables de me venir en aide.  
Mais la gouille ce jour-là était sans hôtes,  
pas même une grenouille qui ne saute.  
Le dindon déjà était en pleurs,  
rien dans le ciel qui n'annonça, goéland, albatros ou tout autre « mouette nageur ».  
Une poule de ses amis,  
considérant son dépit,  
lui dit avoir vu depuis cette berge jadis,  
se baigner, sur l'onde, des cygnes blancs comme lys,  
et même des oies sauvages,  
se reposant, sans doute, de leur voyage.  
« Cela ne paraît pas si difficile,  
et dindon, si tu te montres habile,  
tu peux flotter comme eux  
sur la tête de mes œufs.  
Il suffit, je crois, d'agiter les pattes,  
ainsi, il me semble, tantôt de gauche, tantôt de droite. »  
Le dindon essaya,  
et bien sûr se noya.  
La poule qu'on accusait, afin de s'excuser,  
déclara, à preuve d'innocence  
que si depuis l'enfance,  
le dindon, voyez-vous  
crie glouglouglou,  
c'est bien qu'il ne sait pas nager.

# Regards d'artistes

JEAN STERN

Un escalier est une sorte de raccourci, il évite les lacets qu'imposerait la pente et réclame de qui le gravit une attention à son rythme de pas, une rupture dans son déplacement soudain découpé en hauteur/profondeur : c'est une autre perception de l'espace. *A contrario*, les 140 marches de la *Scalinata* de Caltagirone (Sicile), point de départ du projet de Françoise Bridel, permettent un regard distancé, on contemple de loin les figures que l'élévation de l'escalier rend frontales et picturales.

Alors, comme un camouflage, *Scalinata* vient jouer de cette inquiétude spatiale par une complication du rythme, par une oscillation des motifs, par une hésitation sur le sens : est-ce un marquage urbain à la géométrie un peu décalée ? Un piège à daltonien ? Un bout de tissu ou de tapisserie ? Un fragment de paysage repéré à proximité ? Des taches de peinture jetées ?

Un signe peut ne pas avoir de sens, ou en avoir tant : le simple visiteur que je suis avance des hypothèses et toutes sont vraies, car tout y est profus et possible, mon regard peut lire ceci ou cela, j'y suis sereinement libre. C'est tout l'enjeu de l'œuvre, construire pour soi un autre monde qui enjambe le réel autrement : l'abstraction géométrique est juste à côté de l'image d'un détail du monde, le rythme sonne comme un accord plaqué sur le piano, la couleur n'est pas plus acrylique que teinte végétale. Il suffit de ne pas s'encouler.



Françoise Bridel, *Scalinata*, 2019.

Photographies Fausto Pluchinotta



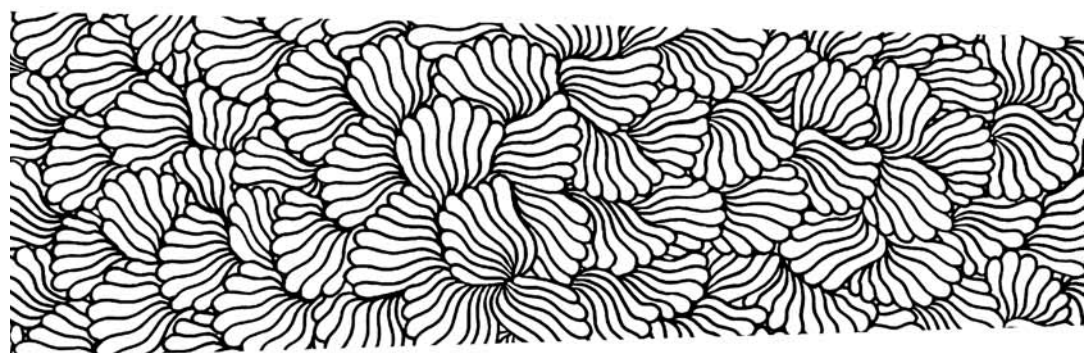
Marco Scorti, *Primavera / Sereno / Est / 6:30-20:00*, 2019, peinture numérique sur iPad.

Juste en face des Bains des Pâquis, en 1787, Horace-Bénédict de Saussure gravit le Mont Blanc avec un cyanomètre, un instrument de mesure de la couleur du ciel (exposé au Musée d'histoire des sciences tout proche). Comme de Saussure, Marco Scorti utilise un protocole précis pour ses repérages paysagers (ceux-ci forment une partie importante de son travail de peintre). Directement sur un iPad, Marco esquisse sur le motif les éléments-clés du paysage à intervalles réguliers le long d'une journée et note les informations utiles directement sur l'écran. Ici, un panoramique de la rive française du lac, vu de Gland. Par la suite, ces notes sur les couleurs, les contrastes, les saturations serviront à la création de peintures de techniques plus classiques : gouache ou acrylique. Ce que montrent les neuf fragments assemblés ici, c'est ce moment de repérage, de perception immédiate, subjective, rapide : 9 instants d'un jour de printemps, 9 couleurs de ciels, 9 prises de notes.

Comme de Saussure qui attribuait un numéro à chaque couleur de ciel, il y a de l'utopie à croire que l'on peut maîtriser l'approche sensible avec un outil si technologique. Mais pour céder à la fascination qui s'exerce sur nous tous qui fréquentons les rives du lac, que ne ferait-on pas dans la traque de l'indéfinissable bleu du ciel et de l'eau ?

## Dans le ciel des Bains

Trois manches à vent d'élèves graphistes de 2<sup>e</sup> année du CFP Arts vont flotter sur la rotonde.



Mia Aeby



Colin Heidiger



Leane Rouge

# 13<sup>e</sup> édition des Aubes

Les Aubes portent en elles un certain esprit propre aux Bains, qui n'ont de cesse de fêter l'échange et l'ouverture. Généreuse et nomade, cette 13<sup>e</sup> édition ne fait pas exception. Ainsi, les Aubes dansent derviche et font sonner le daf, chantent des textes d'auteur ou de tradition orale, secouent le kayamb à deux reprises, fêtent les cent ans du thérémine, revisitent voix et riffs urbains, font chanter Ferdinand Hodler et vont jusqu'à louer la fin des temps. Elles se jouent cette année en deux volets avec deux semaines proposées par la Buvette en ouverture et fermeture de la série. Ce sont 42 concerts qui se succèdent au cœur de l'été genevois !

du 22 juillet  
au 1<sup>er</sup> septembre  
de 06h à 07h

**LUNDI 22 JUILLET** Les Cissokho Brothers (CH-Sénégal). Trio kora, voix, calebasse

**MARDI 23** Antoine Courvoisier et Charlotte Filou (CH-FR). Cabaret chansons

**MERCREDI 24** En cours de programmation.

**JEUDI 25** Heike Fiedler, Marie Schwab (CH/DE). *do re ici le sol eil*. Poésie sonore et violon

**VENDREDI 26** Yellow Teeth (CH). Folk. Trio guitares, voix

**SAMEDI 27** Melissa Kassab (CH). Beach folk. Duo guitare, voix, batterie

**DIMANCHE 28** Adelphi (AR-CL-MX).

**LUNDI 29** Ann O'Aro (FR-Île de la Réunion). Fonnkér sur fond de maloya. Trio voix, percussions, trombone

**MARDI 30** Les Pythons de la Fournaise (FR). Musiques dansantes de l'océan Indien

**MERCREDI 31** Bor Zuljan et les frères Teofilović (CH/Serbie). *Baba - Contes des anciennes Balkans*. Archiluth et voix

**JEUDI 1<sup>er</sup> AOÛT** Alice (CH). Chorale low-fi. Voix, synthétiseur, percussion

**VENDREDI 2** Pamela Stickney (AT). *Theremin orchestral*. Thérémine, effets

**SAMEDI 3** Selva Nuda (CH). *Le mie parole*, chansons nues. Solo voix, guitare

**DIMANCHE 4** Victor Herrero (ES). *Canciones al Alba*. Guitare, voix

**LUNDI 5** Kamilya Jubran et Sarah Murcia (FR-Palestine). Voix, oud, contrebasse

**MARDI 6** Quiet Island (CH). Indie pop-folk et harmonies vocales

**MERCREDI 7** Ensemble Chiome d'Oro (CH). *Da Monteverdi a Monteverdi*. Madrigaux pour 5 chanteurs, viole de gambe et théorbe

**JEUDI 8** Laure Betris, Melissa Kassab & Dayla Mischler (CH). *Tribute to Karen Dalton*. Folk-blues onirique

**VENDREDI 9** Matt Elliott (UK-FR). Folk spectral. Voix, guitare, effets

**SAMEDI 10** Shadi Fathi & Sara Hamidi (Iran-FR). Musique classique persane. Voix, daf, setar

**DIMANCHE 11** Le Roi Angus et la Chorale Face Z (CH). Conte musical et chorale

**LUNDI 12** Doris de Lys (CH). *Sefaradanza*. Chants judéo-espagnols. Trio voix, oud, percussions

**MARDI 13** Thermanal C (CH). Songes électroniques pour thérémine et synthétiseurs

**MERCREDI 14** Emilie Zoé (CH). Folk-rock doux-rugueux. Duo guitare, voix, batterie

**JEUDI 15** Paul Grant & Sébastien Lacroix (CH). Musique classique de l'Inde du Nord

**VENDREDI 16** Rana Gorgani et Miço Kendes (Iran-FR/Syrie-CH). Chants mystiques et danse derviche

**SAMEDI 17** Tarab (CH). Orients revisités, musiques et danses

**DIMANCHE 18** Ferocious 41 (CH). Trip-hop des grands espaces. Voix, samples, machines

**LUNDI 19** Erik Satie/Laurent Ecabert et Poline Renou (FR/CH). *Satie au saut du lit*. Piano, voix

**MARDI 20** Fina Fitta (SE-CH). Chansons suédoises et rythmes du Nord. Duo voix, basse, céramiques

**MERCREDI 21** L'Ironie du son (CH). Transports acoustiques

**JEUDI 22** Pascale Desmeules / Ferdinand Hodler (CH). *Entre lac et montagnes*. Piano, soprano, violon, basson

**VENDREDI 23** Serge Arnauld / F. Rochaix, O. Tashko, S. Branchi (CH). *Nietzsche à quatre mains*. Piano, récitant

**SAMEDI 24** LEON et ensemble baBEL (CH). *A Songline*. Ensemble contemporain, groupe de rock et conférencier

**DIMANCHE 25** Olivier Messiaen / Ensemble Contrechamps (FR/CH). *Quatuor pour la fin des temps*

**LUNDI 26** Aeroflot (CH). Trip-hop atmosphérique. Duo voix et électronique

**MARDI 27** Rude Egard (CH). Swing Manouche. Voix, guitares, contrebasse, accordéon

**MERCREDI 28** Les Cow-Bows (CH). Western-spaghetti et Country décalée

**JEUDI 29** Trio des Bains (CH).

**VENDREDI 30** Sarcloret (CH-FR). *Sarclo sings Dylan (in French)*. Solo guitares, voix

**SAMEDI 31** Ensemble Napulitanata (FR-IT). Chanson napolitaine. Guitare, voix, basse, mandoline, percussions

**DIMANCHE 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE** Manuel Calderón et Christian Degiorgi (CH). *Instant présent*. Guitare électrique, percussions

**DU 22 JUILLET AU 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE** re:partitions. Une exposition de partitions graphiques sur la jetée (reprise). Réalisation Vincent de Roguin et Vincent Barras

## Le phare des Pâquis

L'auteur de ce livre met en valeur l'évolution des connaissances technologiques, la vapeur, le gaz, l'électricité en rapport avec l'histoire de la navigation à Genève. Le lecteur découvrira ainsi le fanal de 1857 qui sera remplacé par le phare actuel, datant de 1894. Le phare des Eaux-Vives a été érigé en 1911, vingt ans après la création du Jet d'eau; c'est par ces signaux lumineux nécessaires à l'approche de la Cité de Calvin que sont évoqués le premier grand bateau de tourisme (1823), après qu'ont été exposés les dangers divers liés au lac et au Rhône à hauteur de la ville. L'auteur cite également les constructeurs du phare et fournit un intéressant glossaire de l'activité lacustre.

S.A.



Eric Court, *Le phare des Pâquis*, Georg éditeur, 2019, 143 pages.

illustration Miriam Kirchenbaum



Cédric Marendaz

**PLAGE**

Du 27 mai au 13 septembre : selon météo  
 Prix d'entrée : 2.- pour les adultes, dès 16 ans  
 1.- pour les enfants, AVS et AI  
 Gratuité pour les enfants en-dessous de 6 ans  
 Abonnement pour toute la saison :  
 50.- pour les adultes  
 30.- pour AVS, AI, étudiants (jusqu'à 25 ans)  
 20.- pour les juniors  
 Tél. 022 732 29 74

**LA BUVETTE DES BAINS**

Dès 7 h du matin, petit-déjeuner complet.  
 Dès midi, un excellent plat du jour.  
 Horaires: de 7 h à 22h30. Tél. 022 738 16 16

**MASSAGES**

Des masseurs et masseuses professionnelles proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.  
 Tarif: séance de 50 minutes à 70.-  
 Horaire: de 9h30 à 20h tous les jours  
 Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 (lundi-vendredi) de 9 h à 13 h  
[www.massagesbainsdespaquis.ch](http://www.massagesbainsdespaquis.ch)

**HAMMAM**

Les hammams sont ouverts tout l'été de 10h à 19h  
 Prix d'entrée 10.-, serviette comprise  
 abonnement 11 entrées: 100.-

**TAÏ-CHI**

De juin à septembre, les cours sont donnés de 9h15 à 10h15. Entrée aux Bains: 2.- pendant la saison d'été

**DU 15 MAI AU 18 JUILLET**

**EXPOSITION « LE PHARE DES PÂQUIS »**  
 sur le mur après la rotonde

**DU 16 MAI AU 18 JUIN**

**EXPOSITION « QUAI WILSON »**  
 par Armand Brulhart

**LUNDI 17 JUIN**

**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE** à 20h

**DU 20 JUIN AU 28 JUILLET**

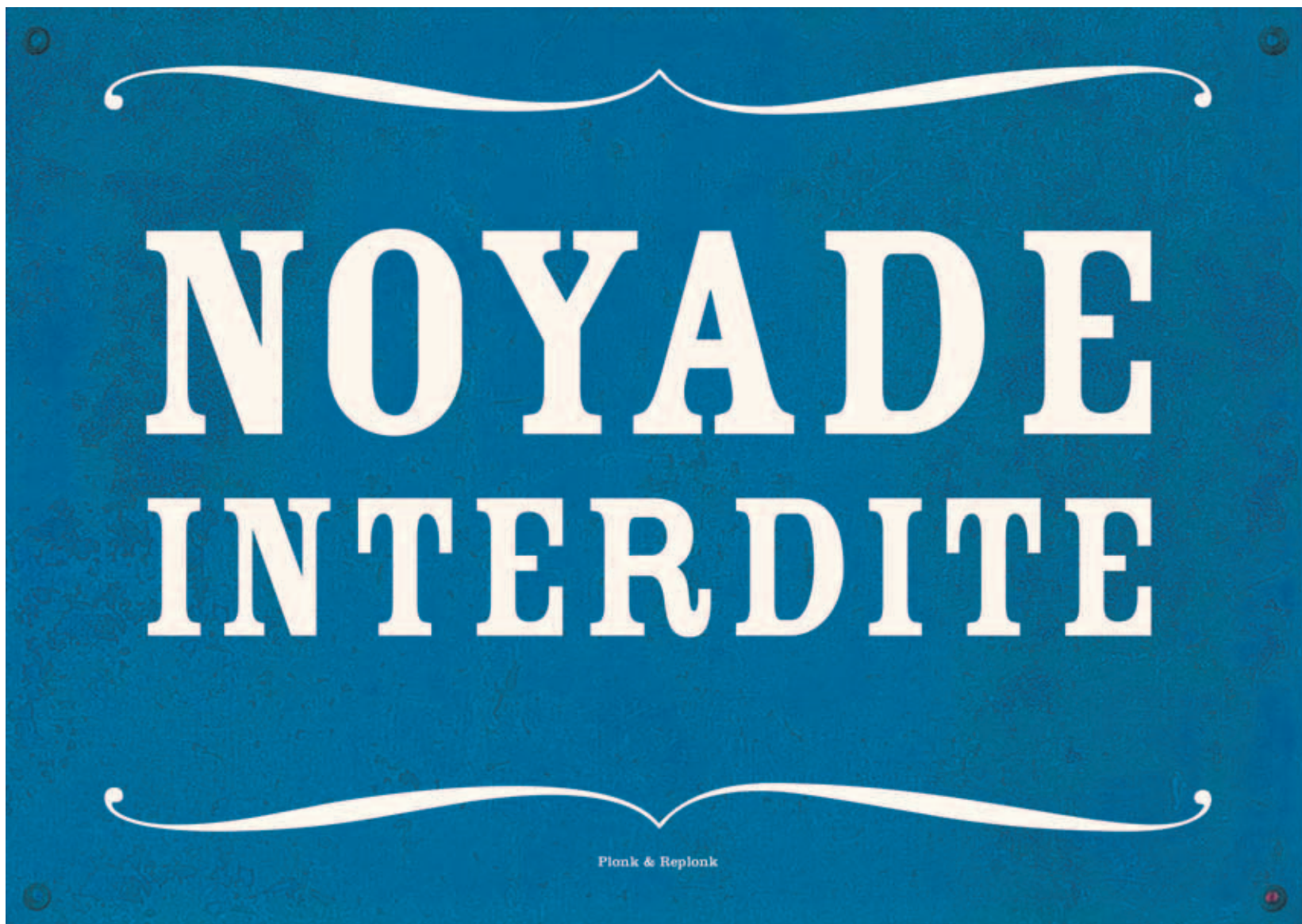
**EXPOSITION « HISTOIRES D'EAU, BAINS D'ENCRE »**  
 par la Fondation Martin Bodmer

**SAMEDI 29 JUIN, SAMEDI 25 AOÛT****TOURNOI DE PING-PONG**

**DIMANCHE 30 JUIN**  
**DIMANCHE 15 SEPTEMBRE**



**TOURNOI DE PÉTANQUE** Triplette mixte à 10h

**PLONK & REPLONK****SAMEDI 6 ET DIMANCHE 7 JUILLET****MERMAIDING****SAMEDI 13 ET DIMANCHE 14 JUILLET****TRIATHLON****JEUDI 18 JUILLET**

**DANSE CONTEMPORAINE**  
 Performances, entre 17h et 19h  
 (ou mardi 23 juillet en cas de mauvais temps)

**DU 22 JUILLET AU 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE**

**AUBES**  
 Chaque matin à 6h00 par tous les temps, et reprise de l'exposition sur les partitions graphiques  
 ► voir page 38

**DIMANCHE 28 JUILLET**

**LA TRAVERSÉE**  
 Genève-Plage – Bains des Pâquis  
 ► voir ci-dessous [www.la-traversee-du-lac.ch](http://www.la-traversee-du-lac.ch)

**JEUDI 1<sup>er</sup> AOÛT, toute la journée**

**FESTIVITÉS AUTOUR DE LA FÊTE NATIONALE**  
 et performance picturale à la nage

**DU 1<sup>er</sup> AOÛT AU 16 SEPTEMBRE**

**EXPOSITION « LES MERVEILLEUSES MACHINES DE JAKES BESSON »**  
 par le Musée d'histoire des sciences

**SAMEDI 17 AOÛT****ACROYOGA****DIMANCHE 25 AOÛT****COURSE AUTOUR DU PHARE****DU LUNDI 26 AU SAMEDI 31 AOÛT****L'ÉNERGIE FAIT SON CINÉMA (FIFEL)****DU 21 SEPTEMBRE À FIN OCTOBRE**

**EXPOSITION HISTORIQUE SUR LES BAINS DE LA MOTTA DE FRIBOURG**

**DÈS MI-SEPTEMBRE**

**APÉROS POÉTIQUES**  
 les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> samedis du mois  
**CAFÉS PHILOSOPHIQUES**  
 le 4<sup>e</sup> samedi du mois



**POUR TOUTE INFORMATION**  
[www.bainsdespaquis.ch](http://www.bainsdespaquis.ch)

Photographie de la page une :  
 les commandes de l'*Helvétie II* (1926)  
 Musée du Léman, Nyon

**JOURNAL DES BAINS**

Le journal de l'AUBP  
 Association d'usagers des Bains des Pâquis  
 Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève  
 tél. 022 732 29 74  
[www.bainsdespaquis.ch](http://www.bainsdespaquis.ch)

Rédactrice responsable Françoise Nydegger  
[journal-des-bains@aubp.ch](mailto:journal-des-bains@aubp.ch)

Rédaction Serge Arnaud, Florencio Artigot,  
 Fanny Briand, Armand Brulhart,  
 Philippe Constantin, Eden Levi Am, Guy Mérat,  
 Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet

Conception graphique  
 Pierre Lipschutz, [www.promenade.ch](http://www.promenade.ch)

Ont collaboré à ce numéro  
 Jean-Luc Babel, Mélanie Berger, Matthieu Berthod,  
 Nadia Boehlen, Olivier Boillat, Andrea Bonnet,  
 Aude Bourrier, Caractères mobiles, Mélanie  
 Chappuis, Nathalie Constantin, Nicolas Constantin,  
 Caroline de Cornière, Erica Deuber Ziegler,  
 Nicolas Ducimetière, Exem, Gabor, Lionel Gauthier,  
 David Haldimann, Florian Hebraud,  
 Gérald Herrmann, Philippe Jeanneret,  
 Marie Jeanson, Anton Kannemeyer, Jehan Khodl,  
 Miriam Kirchenbaum, Sami Linden, Aloys Lolo,  
 Cédric Marendaz, Gilles Mulhauser,  
 Frédéric Ottesen, Bernard Pellequer,  
 Anna Pizzolante, Plonk & Replonk,  
 Jean-Guy Python, Laurence-Isaline Stahl Gretschi,  
 Jean Steinauer, Jean Stern, Zep

Publicité  
 Helena de Freitas  
[pub@sillage.ch](mailto:pub@sillage.ch)  
[www.sillage.ch](http://www.sillage.ch)

Impression  
 CIL Centre d'impression  
 Lausanne SA

Tirage :  
 6000 exemplaires

Journal imprimé sur  
 du papier certifié FSC®

© 2019, les auteurs et l'AUBP  
 ISSN 1664-3003

Prochaine parution : hiver 2019-2020  
 Délai rédactionnel : 2 septembre 2019



# La Traversée

La nage en eau vive connaît un essor remarquable. Comment s'en étonner, lorsqu'on a goûté à cette activité rafraîchissante ? Si les premiers pas dans l'eau sont souvent difficiles, une fois franchie la hauteur – disons du nombril – et après quelques mouvements de natation : quel plaisir ! Mais le plaisir est gourmand, il n'est que rarement rassasié. Alors, pourquoi ne pas tenter de s'éloigner un peu, beaucoup, des rives et se retrouver après quelques centaines de mètres au beau milieu de ce que certains nomment le Petit Lac ?

Mais s'éloigner peut être anxiogène, voire dangereux. Le remède est trouvé : une organisation qui encadre, rassure et est prête à intervenir pour aider le nageur en difficulté. La 4<sup>e</sup> édition de la Traversée, le 28 juillet, per-

mettra aux amateurs de goûter à ce plaisir sportif en offrant aux participants de relier à la nage Genève-Plage aux Bains des Pâquis, sur une distance de 1,8 km. Des bouées de régates donnent le tracé, des padleurs entourent les nageurs, les sociétés de sauvetage et la Police du lac assurent la sécurité.

L'ambiance conviviale est de rigueur, que l'on crawle la distance en moins de 20 minutes ou que l'on brasse en quelques quarts d'heure, peu importe. Une fois arrivé sur la plage des Bains au son d'une joyeuse fanfare, c'est le sourire qui l'emporte.

Recommandation : l'exercice exige une certaine préparation, la distance étant conséquente. Les Bains vous attendent pour vous entraîner. Alors, à plouf ! Coin coin.

Olivier Boillat



# OSER L'ESPOIR

## SAISON 19—20

### OPÉRA

**Einstein on the Beach**

Philip Glass

**Aida**

Giuseppe Verdi

**Orfeo**

Claudio Monteverdi

**Les Indes galantes**

Jean-Philippe Rameau

**Die Entführung aus dem Serail**

Wolfgang Amadeus Mozart

**Les Huguenots**

Giacomo Meyerbeer

**Voyage vers l'espoir**

Christian Jost

**La Cenerentola**

Gioachino Rossini

**Saint François d'Assise**

Olivier Messiaen

### BALLET

**Minimal Maximal**

Cherkaoui - Foniadakis - Mandafounis

**The Six Brandenburg Concertos**

Anne Teresa De Keersmaeker

**Ce qu'il nous reste**

Jérémy Tran

OSEZ L'ABONNEMENT!

**GTG.CH**

Billetterie : +41 22 322 50 50